

SYMPNEUMATA

OU

LA NOUVELLE FORCE VITALE

Traduit de l'Anglais

DE

LAURENCE OLIPHANT



PARIS

GEORGES CARRÉ, ÉDITEUR

112, Boulevard Saint-Germain, 112

1887

Den Heer J. Vanden Bergh
ter herinnering aan zijn 50^e
Verjaardag met hartelyke
gunstigheid aangeboden
Door J. B. Liguart
24.2.29

RB 1028

600

391

013

1887

RB

*Humanité ! relève encore la tête !
Les cieux à l'accord chantent une sainte harmonie ;
Dont bientôt le plein but se laissera percevoir :*

Ce jour s'avance !

*Les grands projets des espaces éternels
S'épandent en douceur, et se font jour,
Baignant de vernaies fraîcheurs les belles âmes qui planent
Au-dessus des concepts viellis d'autrefois ; —
Ceci — le vin meilleur, Il garda pour la fin !*

EUR 200

31/2010

Boer

du

Theo

P.

PRÉFACE

PAR L'ÉDITEUR A L'ÉDITION FRANÇAISE

Plus de trois ans se sont écoulés depuis que les pages de ce livre me furent dictées — et celle dont je les recueillis a depuis passé de cette vie à une autre ; je ne me sens donc plus lié par l'obligation qui jadis me fut imposée, de taire le nom de l'auteur ; — au contraire — les circonstances dans lesquelles elles furent écrites et l'intérêt croissant ressenti pour tous les phénomènes psychiques qui s'imposent dans ces derniers temps à l'attention du public, me font croire qu'il est désirable de le faire connaître. L'examen des forces occultes qui opèrent dans l'organisme des hommes, auquel j'avais dédié ma vie pendant bien des années précédentes, fut ardemment partagé par ma femme, depuis l'époque de notre mariage, événement qui eût lieu, en 1872, et elle y développa des facultés d'un ordre très élevé ; nous poursuivîmes ensemble nos recherches, jusqu'à ce que enfin nous arrivâmes à des résultats que nous sentions pouvoir faire connaître au monde en général ; quoique nous nous rendions bien compte, que le monde en général n'était pas encore apte, et préparé, à les recevoir, mais

dans l'espoir de les voir éveiller un écho dans les âmes de quelques-uns seulement, et au moins aller au-devant, dans une certaine mesure, des aspirations irréalisées de ceux-ci. J'ai la joie de pouvoir dire que cette attente n'a pas été déçue.

Lorsque je voulus enregistrer les résultats obtenus par nos expériences, et que je pris la plume en main à cette intention, je me rendis aussitôt compte, — d'après la masse confuse des idées qui semblaient se heurter dans mon cerveau — que ma tâche serait plus difficile que je ne l'avais supposé, et après avoir écrit une ou deux phrases, j'eus conscience qu'il m'était impossible de conclure ; subitement ma pensée fut annihilée, et semblable à une feuille blanche de papier. Je m'arrêtai au beau milieu d'une phrase empêché absolument de l'a terminer. En désespoir de cause, je posai la plume, et j'expliquai mon dilemme à ma femme qui était assise à mes côtés en ce moment. Elle me demanda de lui lire ce que j'avais écrit, et me dit qu'elle ne comprenait pas la difficulté que je ressentais, et termina sans hésiter elle-même la phrase inachevée. Là-dessus j'en commençais une nouvelle, mais la même expérience se renouvela ; sur quoi je lui dis qu'évidemment ce devait être elle, et non moi, qui était destinée à écrire le livre en question, et je la priai de continuer à me dicter. Elle consentit non sans une certaine hésitation, due à son peu d'usage littéraire et se mit lentement à dicter pendant plus d'une heure ; alors, étant d'une

santé délicate, elle se sentit fatiguée et s'arrêta. Le lendemain ayant d'autres travaux littéraires en train, je lui suggérai d'écrire elle-même, au lieu de me dicter seulement, et j'allai de mon côté écrire un article pour une revue sur un tout autre ordre de sujet. Sous peu elle me revint trouver, pour me dire qu'elle n'avait pu écrire une seule ligne, car toutes ses idées s'étaient évaporées. Elle me proposait donc de revenir afin de voir si ma présence ne l'aiderait pas peut-être à les retrouver. En effet, à peine avais-je repris la plume qu'elle recommença à dicter couramment; toutefois lorsque ma pensée dérivait vers le sujet de mon article de revue, elle s'arrêtait subitement dans l'impossibilité de continuer — En deux mots, le résultat de nos expériences fut la découverte que les conditions nécessaires à cette dictée étaient : 1° que je devais y assister ; 2° que ma pensée devait se tenir absolument libre de toute préoccupation ; car si d'un côté, je la concentrais sur le sujet dont elle traitait, avec l'idée de lui être ainsi utile, je causais seulement une confusion dans les idées ; d'autre part, si je laissais errer mon esprit sur d'autres travaux, je la paralysais ; 3° que les premières heures de la journée étaient celles que nous devons accorder à ce travail, car si l'un ou l'autre s'était livré à un exercice de tête quelconque avant d'aborder notre écrit, il nous devenait impossible pour toute la durée de la journée ; — 4° que toute agitation, souci ou intérêt interrompaient le livre. N'ayant donc pu être écrit que dans des circonstances

et des conditions qui lui étaient absolument favorables, les phrases aussi ne se présentant successivement qu'après de longues pauses, et nécessitant un effort mutuel considérable, trop épuisant pour être prolongé au-delà d'une durée de deux heures à la fois, le procédé fut très long et dura plus d'un an. — Ses caractéristiques remarquables sont qu'aucune phrase ne demandait à être réécrite et rarement même un mot à être changé. Les conditions de santé de l'auteur aussi n'avaient rien d'anormal ni du medium. Elle jouissait de la pleine vigueur naturelle de toutes ses facultés — je l'ai aidée dans l'examen des questions historiques, des citations bibliques, et autres — mais elle éprouvait l'impossibilité de raccourcir, aux limites exigées, me paraissait-il, pour la forme littéraire, les phrases longues et enveloppées qu'elle dictait sans perdre le fil de ses idées : ce qui expliquera le style, très particulier, de cette composition.

J'ose néanmoins espérer que ce livre, qui certainement ne se pourra lire ni facilement, ni vite, vaudra pourtant l'étude sans parti pris, qui est nécessaire pour en absorber la pleine signification et portée, et qu'on y trouvera la solution de plusieurs des plus graves problèmes qui troublent et agitent les âmes incertaines religieuses du sens moral qui s'éveille de nos jours.

Dans le courant de l'année qui vit l'impression de ce livre en Angleterre, l'esprit, qui lui avait donné naissance fut retiré de cette terre. Son frère organisme hu-

main, éprouvé auparavant par de grandes souffrances et épreuves, fut épuisé par ce dernier effort ! Sa tâche ici-bas était finie !

DALIET-EL-KARMEL.

Avril 1887.

PRÉFACE DE L'ÉDITION ANGLAISE

Il est nécessaire de dire quelques mots pour expliquer les raisons qui m'ont fait assumer la responsabilité de livrer cet ouvrage au public.

Il y a près de trente ans que mon attention fut attirée pour la première fois, vers l'observation des opérations de ces forces dans la nature dont les manifestations dans les phénomènes psychiques, ont excité tant de crédulité et d'incrédulité, et plus récemment ont produit un effort aux recherches rationnelles, et aussi à une résistance très persistante faite à ces manifestations.

Les conditions capricieuses dans lesquelles ces forces paraissaient se développer, le caractère et les méthodes de leur opération, étaient, en effet, éminemment de nature à encourager l'imposture et le charlatanisme, et à repousser l'examen scientifique ; et ce ne fut que lorsque j'eus connaissance personnellement de leur influence en moi-même, que le devoir et l'obligation semblèrent m'être imposés irrésistiblement, de chercher à découvrir, par l'expérimentation, les lois qui les gouvernaient, dans l'espoir d'en rendre l'application possible au profit de mes semblables.

Après quelques années d'efforts, très peu satisfaisants, j'en vins forcément à la conclusion qu'il me faudrait, soit

abandonner tout à fait ma recherche de la vérité dans cette direction, avec tout ce qui pouvait en résulter de bon, soit m'y dévouer exclusivement ; en d'autres mots j'obtins la conviction que le sujet en cause éluderait toute investigation, tant que je demeurerais dans le tourbillon de la vie politique et sociale. — Je me décidai donc à m'en retirer, quoi qu'à regret alors, afin de m'entourer de ce qui paraissaient les conditions les plus favorables à la poursuite de cette investigation, que même alors je pressentais grosse de découvertes possibles, qui seraient d'une valeur incalculable pour l'humanité. Par bien des raisons, il semblait que la retraite, et les occasions que je cherchais se trouveraient meilleures dans les Etats-Unis, et j'y demeurai, sauf quelques intervalles d'absence pendant douze ans. Les expériences de mon existence dans ce pays, et les connaissances que j'y ai acquises, quoique mêlées de souffrances, me donnèrent d'amples résultats ; pourtant à l'occasion d'un voyage en Palestine que je fis en 1879, je me rendis compte, que ces résultats seraient plus sûrement et rapidement augmentés, si le champ de mes labeurs était transporté de l'occident à l'orient. — Ce ne fut cependant qu'il y a deux ans, que les circonstances me permirent de m'établir d'une façon permanente sur les pentes du Mont-Carmel, où les pages suivantes me furent dictées par une personne qui n'ayant jamais rien livré à la publicité, n'ose affronter tout ce que la publicité comporte, et désire pour le moment du moins, ne pas se nommer. — Toutefois comme c'est

moi qui lui ai servi de plume, et que les pages suivantes expriment mes propres convictions et expériences, résultantes de mes recherches prolongées, je n'ai pas hésité à en assumer la publication. Je serai amplement dédommagé des dédains et de l'opposition qu'elles exciteront dans la plupart des lecteurs, si seulement quelques-uns d'entre eux, quelque peu nombreux que puissent être ces derniers, y trouvent des paroles de consolation et d'espérance.

En conclusion, je demande pardon de cette préface si entièrement personnelle. Ceux qui se donneront la peine de lire ce livre, admettront, je crois, que mon excuse s'y trouve.

LAURENCE OLIPHANT

Daliet-El-Karmel, décembre 1884.

INTRODUCTION

Les pages suivantes sont offertes à ceux, qui seuls ont véritablement réalisé les problèmes, que sous toutes ses formes, présente la vie humaine ; que les courants généraux et divers de la pensée et de l'action sont insuffisants à résoudre, mais desquels toutefois, l'esprit et la pensée de l'homme ne veulent pas se détourner.

Cet offre est fait, sans prétendre réclamer pour l'intelligence actuelle d'aucun homme, la capacité d'atteindre toute la portée des faits qui constituent son existence consciente.

Proportionnellement à la puissance et à la pureté de ses aspirations vers la vérité, lui sera-t-il donné de percevoir la disproportion incommensurable des mécanismes de l'homme pour en prendre connaissance, par rapport à l'immensité de la nature ; et de la futilité absolue aussi, et de la folle présomption, d'un effort quelconque pour obtenir plus que la connaissance nécessaire pour la sustentation de ses vigoureuses capacités pour l'action.

C'est pour atteindre ce but si légitime, que tant de systèmes religieux et philosophiques ont servi les divers stages des progrès de l'humanité dans le passé, comme

autant de manières par lesquelles, les générations en évolution se faisaient une image des faits nouveaux et féconds, dans le vaste infini de la nature ; des images appropriées aux surfaces de leurs esprits, et dont l'esprit pouvait prendre connaissance dans ses profondeurs même.

Il a été démontré à certains hommes, — à qui une perception sur-aiguë personnelle a été accordée, de vives activités en eux — que le monde à l'heure critique actuelle est en gestation de plusieurs forces nouvelles ; pour ceux-ci dont — les facultés augmentées et améliorées, ont dépassé ces faibles rendements de la vérité, qui avaient leur raison d'être dans des conditions moins avancées — pour ceux-ci, disons-nous, il est nécessaire de chercher une traduction des expériences de l'âme, apparentée, dans un degré nouveau, à la qualité plus intense de conscience spirituelle : et aux fibres de constitution intellectuelle renforcée aussi, et aux manifestations plus larges des activités pour le bien, qui sont le propre de notre génération.

Les pages suivantes suggèrent une manière de comprendre la vie humanitaire qui pourrait servir de base de vérité relative à bien des gens, car elle est appropriée à la conscience plus nette qu'ils possèdent du grand mystère de leur nature, nécessaire pour l'élévation de leurs vies.

On trouvera dans ces pages, matière pour le ridicule, l'aversion, et la critique ; le fond et la forme pourront

déplaire aussi à plus d'une reprise ; s'en excuser serait pourtant inutile, puisque le sujet lui-même, et son traitement étaient également imposés ; et l'auteur ne peut que regretter simplement, la difficulté qu'on éprouve à expliquer clairement — vu les nombreuses différences de compréhension morale et spirituelle des intelligences de calibres divers — l'autorité arrogée pour les affirmations qui s'y trouvent, et qui est due à la puissance impérative avec laquelle les conceptions rendues en un faible langage se présentèrent subitement devant la pensée ; et aussi le fait, que la conviction immense qui cherche à se communiquer dans ces pages, ne le peut que très crûment, par la raison du manque de fini et de perfection des facultés, par lesquelles elle pourrait se transmettre au lecteur, et qui sont incapables de les rendre sous une forme plus parfaite.

SYMPNEUMATA

ou

LES FORCES ÉVOLUTIONNAIRES A PRÉSENT ACTIVES EN L'HOMME

CHAPITRE PREMIER

LA MALADIE TERRESTRE

L'être humain primitif était une pure forme, créatrice de l'humanité Divine de Dieu.

L'absorption en elle-même, par des actes de son libre arbitre, d'éléments tirés de la créature animale subordonnée, amena le désordre initial de l'ordre pur établi sur la planète.

Avant cela, dans l'enfance, la race humaine jouissait du jeu libre et complet de la divine vitalité, qui rayonnait, suivant sa loi, des replis les plus intimes de l'organisme, vers les surfaces, sans aucun arrêt d'activité. La puissance graduellement constructive de cette force divine, aurait fait passer la primitive société humaine par une éducation qui, de l'enfance, aurait abouti à une adolescence sans souillure d'impureté et douée d'une force de reproduction de la race dans des conditions divines.

La nature vraie de la catastrophe dont la tradition survit sous tant de formes diverses sous le nom de : « La chute

de l'homme », fut de précipiter la période de la reproduction. Ceci eut lieu par l'abandon de l'organisme nerveux humain, sciemment et avec volonté, à des influences ayant leurs origines dans les degrés inférieurs de la créature animale.

Jusqu'alors toute la vitalité de l'homme avait été mue par des courants agissant de l'intérieur vers l'extérieur ; partant du Dieu caché dans la volonté centralé, vers les systèmes émotionnels, mentaux et physiques, que cette volonté avait construits autour d'elle, et qui, de cette façon, prenaient l'aspect extérieur de la forme humaine ; jusqu'alors disons-nous, aucun courant de force créative, soit consciente, soit inconsciente n'avait tressailli, sinon en accord avec la loi du rayonnement établie. Mais alors le mécanisme compliqué de la force procréatrice dans le système de l'homme, s'ouvrit à l'impulsion de courants grossiers mus par le monde animal, d'où il advint que l'union, que les organismes du pur homme-femme auraient accompli à l'heure voulue, sans entacher leur divinité, sans choc de passion ou de conscience du soi, et sans le sentiment de s'être départi du calme, flux normal du courant vital, cette union, ce mariage véritable qui devait résulter, fut arrêté. Un désir prématuré pour des rapports dans les enveloppes extérieures de la charpente humaine ayant pris possession de l'imagination, et l'organisme ayant cherché à produire par le fait de la vo-

lonté individuelle, l'expérience qui eût dû attendre que la force divine et murissante l'eût produit à l'heure voulue de son évolution, l'homme « tomba », c'est-à-dire en d'autres mots, il attira en lui, comme excitation aux sens peu mûrs, les forces de la sensualité animale.

Les courants qui ne sont pas parallèles, sont opposés ; l'impulsion provoquée de l'extérieur ne pouvait se faire ressentir d'une manière sensible, si elle n'avait une force matérielle grossière suffisante pour établir un courant actif vers les centres intérieurs de l'organisme de l'homme.

Le fait donné déjà comme cause première du désordre, l'a été en effet en ce sens, qu'il établit une direction de forces actives en l'homme, opposée à la direction des forces divines qui étaient son héritage.

Il cessa d'être une forme contenant des courants rayonnant tous dans un même sens constructif, et commença à devenir une forme pour des courants en sens opposés ; les uns s'élançant encore des centres profonds de son être intérieur vers l'organisme visible extérieur, tandis que d'autres rayonnaient des surfaces, et envahissaient les sanctuaires de son Etre.

Le système de l'homme, à cette époque encore tendre et dans son enfance, n'eût pu résister aux conséquences de ce conflit dont il devenait le champ de bataille, si un changement dans sa condition ne se fût effectué afin de l'en

préserver. Il fut permis à une enveloppe d'une matière brute de se superposer, de s'accroître sur la forme extérieure primitive, et les molécules de cette nouvelle formation devenaient le médium pour recevoir les forces brutales, dont le jeu sur l'organisme s'établissait, mais dont la limite d'action devait ainsi se définir. L'organisme intérieur de l'homme resta donc, comme jadis, perméable à la vitalité divine; mais l'enveloppe extérieure était devenue relativement solide.

Si cet arrêt de la véritable évolution de l'homme n'avait jamais eu lieu, jamais ce que nous appellerions la fluidité du corps humain ne se serait perdue, mais ce changement s'effectua, afin de préserver le véritable être humain dans ses replis intérieurs, et par là, en grande partie du moins, la conscience de l'homme fut fermée aux procédés intérieurs de son existence, tandis qu'au contraire, sa conscience dominante fut celle qui prit connaissance des activités du système superposé, par lequel la création inférieure entraînait en affinité avec lui.

Comme résultat, il connut alors l'expérience nouvelle de forces contraires se manifestant dans les activités de son existence extérieure. Ses affections furent agitées, indomptables, avec des variantes de jouissance et de dégoût, de spontanéité et d'effort. Dans tous ses sens, l'irrégularité des fonctions fit son entrée; il fut sujet à la maladie et à la douleur, ses aspirations eurent des al-

ternatives de puissance et de faiblesse à les maintenir ; en un mot, il hérita, dans ces conditions nouvelles, de toutes les misères de la chair.

Ce conflit devint, il est vrai, et demeure encore de nos jours, le seul préservatif de la vraie humanité au-dedans de l'homme. Sans lui, les courants désordonnés travaillant sans opposition sur sa chair, auraient rapidement dominé tous ses sens, et tout en lui, hors l'animal, aurait sommeillé dans une quiescence stupide. Ce sont les va-et-vient violents de ce conflit qui démarquent en périodes énormes l'histoire de l'expérience humaine.

L'homme a été maintenu, même pour ce qui est de sa grossière organisation extérieure, en un état dans lequel l'activité des purs courants de vie divine s'est toujours affirmée. Son enveloppe matérielle a répercuté, il est vrai, dans chacune de ses molécules, les vibrations de la nature animale, mais pour réagir ensuite, avec effort toutefois, à l'impulsion contraire de l'homme divin qu'il renfermait en lui. La porte n'a donc jamais été absolument fermée à la ré-affirmation de la force supérieure de la vraie vitalité, et c'est pourquoi dans tous les siècles, une vision de la possibilité de cette ré-assertion, s'est montrée comme une colonne de feu aux esprits les plus divins d'entre les hommes, prenant la forme, pour les uns, d'une prophétie de rédemption ; pour d'autres, celle d'un effort persévérant pour attirer en leur vie le bien

idéal, et pour le plus grand nombre, celle d'un instinct qui leur disait que vivre pour le bien, s'il est possible, et s'il se peut faire, est bon.

Il est difficile d'exiger d'une intelligence ordinaire, qui se tient dans les conditions ordinairement considérées comme raisonnables, qu'elle puisse se former une image bien nette de la constitution complète de la charpente humaine, d'après les lignes ci-dessus. Néanmoins ceux qui désirent voir répandre sur l'histoire de l'homme une lumière nouvelle, doivent en faire l'effort, afin de pouvoir déduire, à l'aide de cette lumière, un espoir nouveau dans la nature progressive de l'œuvre divin sur notre terre.

Il a été parlé ci-dessus d'une forme de parties constituantes animales, qui devint le réceptacle et la limite des essences animales qui cherchaient à envahir l'essence de la forme humaine, et mention a été faite aussi de l'organisme primitif, d'une exquise délicatesse, de fluidité, et de sensibilité, et qui fut emprisonné sous l'autre. Pour comprendre les nombreuses allusions qu'il sera fait à cette manière d'envisager la constitution de l'homme, tel qu'il a été depuis les siècles préhistoriques, il faut dire ici qu'on ne doit pas envisager l'enveloppe animale dont nous parlons, comme une simple enveloppe qui renferme un objet moins solide, comme le ferait une couverture unique ; cette forme faite d'éléments grossiers recouvre séparément chaque système dans chacune des ramifications

minutieuses qui font l'homme. Le système des os avec ses procédés, celui des veines avec chaque globule de ses fluides, la forme complète des surfaces extérieures et intérieures avec leur perfection enveloppante, le système aussi des nerfs en son labyrinthe impalpable, en toutes les fibres et molécules, visibles et invisibles, tous ceux-ci, dans chaque système, — en lui-même une forme d'homme parfait, — le dépôt de la création inférieure fut permise.

Peut-on s'étonner si la science moderne trouve de plus en plus, au fur et à mesure qu'elle pénètre plus profondément dans les mystères des organismes à l'aide d'instruments plus fins et de perceptions intellectuelles plus vives, les rapports plus nettement constatés entre l'homme extérieur et la création inférieure, qui forcent leur imagination à les accepter comme la totalité de la vérité pour l'organisme humain ?

La doctrine dite d'évolution ou Darwinienne est vraie, mais n'est pourtant que la surface de la vérité, car le corps que revêtit alors l'homme comme forteresse pour sa vie intérieure, était le couronnement qu'aurait pu atteindre l'évolution complète de la création animale inférieure, si celle-ci n'eût été également arrêtée ; un corps, qui ne contenait pas la base pour accomplir le développement du dessin, que nous ignorons maintenant et qui aurait fait de l'homme le fils de la beauté suprême.

D'autre part on ne peut s'étonner si ces mêmes savants ont découvert dans chaque atome et molécule des forces latentes qui ne sont que des vitalités recouvertes des natures supérieures et inférieures.

Il est regrettable que le mot « matière » ait été presque exclusivement employé de façon à créer une grande confusion pour la pensée, en ne l'appliquant qu'aux molécules qui sont distinctement visibles dans le système de l'homme, soit à l'œil nu, soit à l'aide du microscope, ou qui peuvent être démontrées mathématiquement comme existant, à l'aide d'instruments divers.

Pour établir une véritable continuité de perception, tout ce qui sert à la transmission des forces dans les médiums divers de notre Univers, devrait s'intituler « matière » — soit que ce médium se trouve dans les régions contrôlées par l'œil nu, soit dans celui de la vision due au microscope, ou celui de l'induction philosophique — ou bien même d'autre part, si nous en trouvons les évidences dans l'impressionnabilité cérébrale pendant la conception d'images par les artistes, écrivains, musiciens, ou encore dans les conditions anormalement sensibilisées par la maladie, ou le rêve, par l'état des médiums des esprits, par l'exaltation prophétique, ou l'hystérie religieuse, ou toute autre forme d'hallucination. En plaçant une limite arbitraire à un point quelconque où le médium transmetteur des forces cessera de

s'appeler « matière » et commencera à être appelé « matière éthérée » — ou « spiritualisée », ou « esprit », ou âme, et ainsi de suite, non-seulement l'on confirme la confusion qui depuis si longtemps tourmente l'intelligence humaine dans son effort à déchiffrer les secrets de la nature, mais on rend impossible l'acceptation de la vérité pure sur Dieu, l'homme et la nature, que les développements récents dans l'esprit et la matière, le cœur et la science, rendraient maintenant plus facile, n'était cette confusion qui barre le chemin aux deux classes d'intelligences les plus actives à la poursuite de la Vérité.

L'homme de science, le roi du type de l'induction et du raisonnement, avec des capacités héroïquement entraînées à arracher à la Nature les réponses à ses questions, écoeuré par le vague et l'erreur des déductions faites par le chercheur du type à imagination, se révolte, et tient pour péché impardonnable la déclaration de toute vérité non prouvée. Il se refuse donc à accorder les courtes heures de sa laborieuse vie et à gaspiller sa haute intelligence, à des recherches dans les phénomènes pour lesquels ceux qui les observent et les expérimentent réclament le nom de forces agissantes par des médiums immatériels.

La nature irrégulière et indirigeable des phénomènes de cette catégorie, — la partie, justement, qui, à cause même

de cette irrégularité exerce la plus forte séduction sur les esprits amateurs du merveilleux — ne devrait pas, de toute nécessité, empêcher le chercheur scientifique et pratique d'en faire l'étude ; car, s'il réfléchit, il admettra que dans les émotions les plus ordinaires, dans les excentricités de la santé et de la maladie, dans la distribution inégale des facultés et des talents, dans l'inégalité aussi de leur emploi, dans mille faits qu'il reconnaît, mais qui n'en sont pas moins des phénomènes, il est accoutumé à une irrégularité d'activité qui ne lui permet plus la surprise, si dans la classe de phénomènes appelés d'habitude anormaux et qui sont d'un retour plus irrégulier, il en trouve l'observation difficile.

Il y a de nombreux faits et des impressions innombrables que la science moderne ne veut pas envisager, mais qui antérieurement à cette fraction actuelle de l'histoire mentale du monde, avaient été considérés comme sujets à recherches par les penseurs influents — des sujets tels, par exemple, que la valeur de l'impression sous laquelle un enseignement religieux était donnée par son prédicateur ; comme celui aussi de la sanction active que des générations d'hommes ont donné à ces mêmes enseignements ; comme le sujet aussi de cette classe entière d'expériences morales dénommées intuitives ; ainsi que de la réalité possible contenue dans ces imaginations de certains esprits, tels que le démon de Socrate, l'esprit enseignant de

Comte, que les oracles et Sybilles et autres personnalités inspiratrices de nombreux et graves révélateurs de vérités durables et même des affirmations de perceptions de forces exceptionnelles par les victimes de l'hallucination et de l'exaltation. — Ces sujets ne devraient pas, de droit, être relégués par l'interrogateur de la nature dans la région des choses impropres aux observations rationnelles, simplement par raison du manque apparent de persistance ordonnée dans leurs activités. Le savant connaît l'irrégularité, l'inconséquence, l'insaisissabilité, et les agissements spasmodiques que bien des choses de la nature nous paraissent subir, pendant un long laps de temps. La seule raison d'opposition légitime, pour se refuser à fixer sa pensée sur le chaos d'idées, de sentiments, de passions, aspirations et expériences qui constituent la majeure partie de la vie, de la majorité du plus grand nombre de ses frères, son excuse pour les laisser de côté comme indignes de son attention raisonnée, se trouve dans le fait que de tout temps, comme aussi maintenant, leurs activités fonctionnaient dans une région de l'univers ou de la constitution humaine, supposées immatérielles.

Le malheur est donc que les esprits doués des tendances les plus rationalistes tiennent pour vraie l'erreur qui consiste à dire que la matière et la force sont séparables.

Si le savant pouvait admettre qu'il n'outre-passe pas

les limites de la recherche scientifique légitime lorsqu'il l'applique aux forces morales qui se manifestent dynamiquement en dernier lieu dans les actes de l'homme, et que cette recherche peut se poursuivre sur une base absolument matérielle, la grande barrière serait renversée, qui ferme, jusqu'à présent, cette branche entre toutes la plus importante des études scientifiques, et il gagnerait la preuve que puisque les progrès qui ont été faits dans la science de la physique moléculaire ont révélé d'autres molécules plus petites encore qui n'eussent pu être vues, n'était ce perfectionnement des instruments modernes, d'autres atomes matériels peuvent encore éluder son observation jusqu'à l'infini, et que le foyer de l'œil de l'homme ne peut suffire à fixer une limite au delà de laquelle il osera dire que ni forme, ni matière n'existent !

Toutefois, comme il a été dit, le peu de goût des esprits de cette trempe pour poursuivre leurs recherches dans les secrets cachés de la nature, est dû plutôt encore à la prétention de ceux qui se disent posséder la connaissance d'expériences qui outrepassent la nature et qu'ils appellent surnaturelles, immatérielles et purement spirituelles qu'à un éloignement positif de leur part, à voir au-delà des révélations que peut donner le microscope ou d'apprécier au-delà de ce que l'homme peut toucher et peser.

Tout le jargon des philosophies, soient anciennes du moyen-âge, ou modernes, est par cela même fort à déplorer, car elles cherchent à donner comme prouvé, ce grave mensonge, qu'il ne peut y avoir de force où il n'y a pas de matière — ce qui a eu pour effet, non-seulement de faire marcher les savants dans un étroit sillon, dit de recherche scientifique, mais qui a exercé une influence pernicieuse également sur une catégorie d'esprits opposés aux esprits purement scientifiques, qui se sont au contraire renfermés en une raînure non moins étroite de dogme spirituel, séparant ainsi les étudiants de la nature extérieure et de la vérité intérieure en deux camps violemment antagonistes — et à l'heure qu'il est il répugnera probablement davantage à ceux qui se sont occupés exclusivement de ce qu'ils appellent le côté spirituel de l'homme d'admettre la même omniprésence de la matière, que pour la classe scientifique d'avouer l'existence d'un élément moral dans chaque manifestation de la force.

Cette grande confusion n'eût jamais été si l'homme avait conservé sa fluidité matérielle première. La solidification de son être extérieur résultant de l'accroissance d'éléments provenant de la création brute, fut la cause de l'opinion des premiers investigateurs dans l'organisme humain — opinion qui ne perd que maintenant sa prise sur l'imagination, — c'est-à-dire que l'homme véritable

existait en deux parties séparées, qui, dans le principe, étaient toutes deux destinées à l'immortalité, mais dont la partie matérielle devint sujette à la corruption, par suite de la chute de l'homme.

C'est à cause de l'impuissance croissante de l'homme pendant les époques plus récentes, à relier sa conscience superficielle avec celle des procédés les plus cachés de son être d'une façon suffisamment ordonnée pour en découvrir les lois, qu'un grand nombre de penseurs ont restreints leurs idées sur les phénomènes de l'humanité à ceux qui transpirent à l'enveloppe extérieure seulement ; d'où la conclusion qu'il n'existe de l'homme, en fait, que ce qui se laisse percevoir dans cette enveloppe corruptible.

Il est devenu de plus en plus impossible à ces penseurs de comprendre que la glume de chaque atome composant le corps visible, n'est qu'une coquille extérieure faite des éléments de cette accroissance extérieure solidifiée et animale, dont il a déjà été parlé ; et pourtant pour la véritable compréhension de la vie, il est nécessaire de percevoir cette vérité, car elle contient en outre la philosophie belle et simple de ce phénomène de la vie qu'on appelle la mort.

Pendant les premières années de la vie de l'homme, il se sent doué d'une vitalité qui va en s'augmentant, ce qui est dû à ce que cette conscience (qui n'est en réalité

qu'une fraction de sa conscience possible, limitée aux surfaces des procédés de l'existence), ne prend guère note que de l'augmentation de croissance, de l'enveloppe animale superposée. Pendant cette période, la croissance de l'humanité divine qui s'y trouve enfermée, progresse en proportion ; l'homme extérieur et l'homme intérieur se développent simultanément.

Ce premier, qui pendant un court espace de temps est l'armure protectrice de ce dernier, a la capacité pendant la durée de ce court moment, pour un effort correspondant en quelque sorte à l'évolution intérieure. Mais la croissance de l'homme réel, et de l'essence des formes de tous ses organes, ne peut jamais s'arrêter ; il arrive donc inévitablement une période quand elle commence à trop forcer et violenter le mécanisme par lequel elle a pu effectuer son travail dans le monde extérieur, et il vient alors un moment où la couverture des organes, qui est faite de matière grossière, deviendra intolérable à la matière plus fine et expansive de l'homme, et où il lui faudra s'en débarrasser. Mais dans tous les procédés de Dieu, il y a la tendresse des procédés gradués ; aussi, la résistance du corps extérieur à l'évolution intérieure est d'habitude vaincue par la tranquille pression des années, et dans son cours régulier ordinaire, la vie terrestre s'affaiblit pendant la période appelée son déclin. C'est alors que les atomes de son organisation, devenus superflus,

sont atténués et détachés, de sorte que leur désintégration les uns des autres, et leur retour aux formes subordonnées à l'homme, se fait si doucement que la douleur en est bannie. La mort par degrés, appelée des hommes « la vieillesse » est la croissance graduée de la matière plus fine de l'homme, qui pendant des cycles très vastes de son histoire passée a toujours dû se retirer de la terre, alors qu'elle s'était affranchie finalement de ses enveloppes. La pleine évolution n'était pas possible sur la terre — d'où — la mort.

Mais nous approchons une crise d'une incroyable grandeur dans les âges qui vont maintenant commencer, nous touchons à une période prévue vaguement par plus d'un homme qui y a aspiré et l'a enseignée, une période grosse de développements qui, par leur seule proximité, ont projeté sur les cerveaux et les imaginations des nombreux chercheurs, une variété d'images incomplètes et faussées. A peu d'entre eux pourtant a-t-il été donné de pressentir vraiment ce que seraient ces développements. C'est la période qui douera la constitution humaine, comme consommation d'un invisible procédé d'évolution dans les parties intérieures de la Création et qui opère incessamment pendant tous les cycles passés, qui la douera, disons-nous, d'une force dans l'essence même de ses formes et de ses parcelles, pour persister sur la terre comme véhicule pour les divins courants de

vie, indépendamment de l'enveloppe animale. Cette partie de l'homme qui se retire à présent à sa mort, empoisonnée par les vapeurs du monde animal, s'accroît rapidement dans l'histoire de sa race vers sa virile maturité. Elle commencera bientôt à émettre une force vibrative qui vaincra les courants qui lui font opposition, et, dans un avenir proche, l'historique des services, par elle rendus à notre globe, ne cessera pas avec l'abandon de la chair corruptible, car alors elle introduira une phase nouvelle d'existences terrestres, visible encore à tous ceux de son espèce quand l'enveloppe terrestre sera dissoute. Et ceci sera d'après les procédés naturels des lois d'évolution qui opèrent éternellement dans l'organisme de l'homme.

CHAPITRE II

LA DESCENTE DIVINE

Les procédés qui travaillent pour le retour des conditions nécessaires au fonctionnement originel de la vitalité divine à travers l'organisme de l'homme sont, nous l'avons dit, évolutionnaires : et ils opèrent, de leur nature même, des centres vers les circonférences, c'est-à-dire que leur travail commence forcément des profondeurs morales de l'homme et dans l'intérieur des centres de son cœur. L'agent dynamique le plus puissant dont la forme demeure en chaque centre de tout atome de l'organisme humain, est celui qui se manifeste dans l'instinct émotionnel nommé « amour ». Si l'action de cette force pouvait être maintenue dans une projection constante du centre à la circonférence, elle demeurerait nécessairement pure et sainte ; mais un contre-courant se meut également sur le système humain à travers les canaux qui lui ont été fournis par l'addition des éléments venus de la création inférieure, et celui-ci porte avec lui la qualité de l'instinct passionnel de cette création inférieure ; s'élançant comme un torrent

vers le centre, il se heurte avec le courant divin coulant vers l'extérieur, et de ce choc provient un ébranlement sensible dans tout le système nerveux, qui est absolument étranger à l'expression de l'émotion d'après la loi divinement ordonnée.

L'amour, lorsqu'il opère dans les êtres absolument purs et parfaits, ne se heurtant contre aucun obstacle, s'écoule au dehors en un plein fleuve de jouissances qui vont toujours en augmentant, jusqu'au moment où leurs organismes fluides se fondent, par l'union vraie du cœur, dans un transport de réceptivité aux éléments divins émanant de la source de toute vie ; ce qui constitue la plus haute forme de Culte. D'autre part au contraire, tant que le courant de la passion appelée luxure, envahit de l'extérieur l'organisme de l'homme, le conflit avec l'amour céleste se produit, et il empêche la fusion avec l'Être Divin, qui pourrait s'obtenir si les éléments constitutifs de la forme humaine se transformaient dans le sens des procédés d'évolution dont il a été question plus haut.

Bien des hommes se sont déjà rendus compte que dans un degré correspondant au renvoi du courant d'amour impur envahissant, et à l'encouragement au contraire du courant d'amour pur et expansif, à pénétrer de l'intérieur jusqu'aux surfaces extérieures de l'organisme — refoulant ainsi le courant impur dans un degré correspondant,

disons-nous, à cet effort — les molécules qui ont été le réceptacle de la grossière force animale se modifient, et le résultat de cette modification sera d'accroître leur puissance d'expansion, en les rendant plus fluides de leur nature. En un mot, un changement positif et organique aura lieu, qui pourrait parfaitement être apprécié par la science ordinaire des hommes, si les perceptions de ceux-ci étaient plus développées, et si les instruments pour ces recherches étaient également perfectionnés en proportion. L'épreuve commence aussi à démontrer que l'homme ne peut se rapprocher du mystère premier, qui s'est voilé depuis les temps préhistoriques, le mystère de la nature de Dieu, qu'autant qu'il en obtient le contact par l'analyse des sensations produites en lui par cette force divine dans sa plus intense activité.

Nous vivons dans un siècle qui témoigne du développement dans la créature humaine d'une sensibilité suraiguë à percevoir la qualité de l'impulsion dynamique qui se joue dans ses fluides nerveux. Les spécimens, même les plus sensitivés de sa race, n'ont jamais été auparavant dans des conditions qui leur auraient permis de disséquer les fines sensations de l'organisme physique, comme on le peut maintenant, comme on le doit même si l'on ne veut arrêter tout développement en soi. A moins de conditions de manque d'équilibre entre le corps et l'esprit, la conscience mentale des hommes dans les temps pas-

sés, n'a pu se rattacher aux activités opérantes dans le système nerveux plus délié, et ces opérations n'ont pu, règle générale, devenir des sensations positives; mais la protection contre ces sensibilités s'abroge peu à peu, quoique pour un nombre limité d'hommes, pour commencer.

De plus en plus, parmi ceux-ci, la conscience des mystères des mouvements de la vie dans les replis cachés de l'organisme, se fait pourtant sentir, et les émotions fortes et profondes, au contraire, qu'ils classaient jadis comme appartenant à des régions distinctes du corps matériel, révèlent leur lien d'identité par de subtiles forces vibrantes et agissantes sur des parcelles sensitivées du système des atomes de l'homme !

Les hommes de cette catégorie, hommes précurseurs de leur époque, souffrent et jouissent avec une acuité que leurs prédécesseurs aux organisations plus émoussées n'eussent pu imaginer; ils s'émerveillent à la découverte qui s'en suit, que leurs émotions, tout en acquérant un caractère de spiritualisation, une délicatesse et une ferveur qui feraient croire à un éloignement toujours croissant pour les choses terrestres, se rattachent néanmoins à l'organisme physique, par une conscience, toujours de plus en plus développée et sensationnelle, qui leur fait percevoir que ses formes cachées intérieurement, sont les médiums qui transmettent les mouvements des passions

les plus pures. Il en résulte que le manque de solidarité entre les sentiments élevés et pathétiques et la sensation physique qui auparavant prévalait dans l'âme de l'humanité, n'est plus possible ; et l'homme commence à connaître sensationnellement son organisme intérieur, comme étant le siège de ce qu'il y a de plus élevé et de plus pur en fait d'émotion.

Le plus grand nombre des hommes n'ont pas, il est vrai, encore développé la sensibilité dont il est question, et ne sauraient donc commencer l'observation en eux-mêmes de pareils phénomènes moraux, mais ceux qui ont conscience des forces spirituelles qui se développent rapidement, se sentent obligés à résoudre la question du but des manifestations de ces forces. Ceux-ci augmentent en nombre constamment et vite, et pour eux la philosophie d'une révélation plus profonde que celle qui survit dans les croyances écrites ou dans la tradition orale commence maintenant à s'épanouir.

Quand l'homme et la femme mariés ou non, sans se séparer des rapports d'affection, et sans se relâcher des devoirs de la vie sociale ou familiale, ont livré le bon combat et qu'ils ont vaincu, et que cette victoire maintenue par des années d'efforts patients contre cette impulsion mixte donnée à l'organisme par les émotions de l'amour physique ; quand une longue pause a été imposée par la révolte contre l'immixtion du pur et de l'impur

aux activités pivotales du corps — sous la direction, il faut ajouter, de ceux qui savent les singulières difficultés et dangers qu'amènent cette expérience — quand donc la volonté entière de l'être a décidé et imposé cette décision à tous ses appétits, qu'il est meilleur d'arrêter un développement mixte de bien et de mal, que d'être conduit à des fruitions qui avilissent autant qu'ils peuvent élever, il en résulte, en fin de compte une catégorie de passions puissantes qui commencent à se jouer sur la « tabula rasa » de la sensibilité affectionnelle la plus intérieure.

L'être se soulève spontanément et tend vers un Dieu, connu on entrevu, personnellement ou impersonnellement conçu, et tôt ou tard il ne manquera pas de percevoir que ces tentacules tâtonnantes ont conscience d'un tressaillement qui se transmet dans chaque atome de sa structure. Heureux l'homme qui perçoit tôt cette reconnaissance de son droit à se considérer comme médium pour la force de la Divinité mise en mouvement, car dès lors, il commence à reconnaître aussi qu'il est nourri, et à concevoir ce que pourrait lui donner une satisfaction plus complète ; et néanmoins, heureux aussi, l'homme, s'il ne reçoit pas de suite la sensation de cette réponse ; pour bien des causes, qui lui seront plus tard révélées, elle n'en sera que plus complète quand il la recevra ; mais qu'elle arrive tôt ou tard, qu'elle lui vienne pendant la

jeunesse ou dans la vieillesse seulement, ce qu'il éprouve, alors que l'homme purifié par la préparation dont nous avons parlé, s'ouvre à la réception du feu élémentaire de la divine sensation, c'est que la qualité en est sexuelle.

La première pure passion est, comme elle l'a toujours été, la soif pour Dieu et pour la jouissance de son courant vital divin, et de la surabondance attirée dans l'organisme spirituel de l'homme par cette passion, procèdent tous les purs amours pour l'humanité et pour la Création entière qui lui est subordonnée, par lesquels la divinité doit être servie.

Il n'y a aucune parfaite sécurité en présence d'une passion quelconque, si elle ne dérive et ne dépend pas de cette passion pour la divinité. C'est pourquoi, dans les temps passés, avant qu'une préparation pour ces émotions élevées eût été consommée dans l'homme, si peu de cette sensibilité, dont il était pourtant capable, lui était permise, au moins dans un degré qui approche d'une intensité passionnelle. Jadis dans les conditions mixtes de l'immaturité de l'humanité, chaque fois que l'émotion approchait de ses formes les plus intenses, il s'est toujours trouvé que son activité menaçait soit le corps, soit l'esprit ; et la tendance en a toujours été de détruire l'équilibre entre les forces vitales et l'organisme matériel ; tandis que dans les natures exceptionnellement suscepti-

bles au jeu des émotions, soit élevées ou basses, il a toujours été nécessaire d'exercer un puissant effort de volonté pour dominer ces émotions elles-mêmes; et alors que le pouvoir d'en agir ainsi faisait défaut, un certain effet de destruction se produisait sur tout le mécanisme humain.

La silencieuse évolution qui s'est faite dans l'homme collectif, s'est produite principalement dans la matière plus fine qui se trouve sous les enveloppes animales de ces surfaces, et ce n'est que depuis peu, et en premier lieu dans des cas solitaires, et par petits groupes de personnes, qu'elle effectue la distribution sûre et exacte, ainsi que des qualités cohésives de cette structure animale. Jusqu'à présent donc, les procédés de cette évolution ne pouvaient lui être sensibles; mais son travail dans les atomes superposés, travail qui en change la constitution, ainsi qu'on verra, et qui amène dans les espaces occupés par la chair corruptible, des atomes développés de la matière intérieure de la forme du corps, amène à ces mêmes surfaces la puissance voulue pour supporter les sensations suraiguës et intenses générées par les divins courants de calorique.

C'est ainsi qu'à la fin d'une période, dont le commencement disparaît dans l'éloignement infini des ères perdues, il redevient possible, disons-nous, au corps humain, dans son degré extérieur, d'avoir conscience de nouveau de la présence ardente de Dieu.

Cette présence s'approche à l'heure actuelle, s'offrant aux épreuves que les expériences extérieures de la vie appliquent à tout ce qui tombe sous leur empire. Elle est devenue une présence physique qui, au lieu de se laisser percevoir seulement par un tressaillement de dévotion dans le cœur, ou par la seule impression d'un énergique effort de volonté dans la raison, ou de se laisser nier par la froideur des hommes aux sensations limitées uniquement à la surface de leur être, avance maintenant dans cette phase mûrissante de l'histoire de l'homme, et perce toute la structure de la charpente humaine, se portant des couches profondes de la conscience centrale vers les enveloppes extérieures ; et alors tout en l'homme est pénétré par une nouvelle et exquise conscience qui réagit enfin pleinement et sans opposition, en réponse aux impulsions de mouvements qui ont pénétré chaque fibre vivante. L'immanence de Dieu dans l'homme, affirmée si souvent, si peu ressentie, devient maintenant un fait physique ; autant que les affections physiques et maritales, que les émotions maternelles, que les ardeurs de l'héroïsme, que les frémissements de la peur, que les souffrances de la jalousie, ou les violences de la colère ; mais d'une façon plus absolue et indéniablement physique, et agissant sur les surfaces avec une intensité supérieure à celle de toute autre sensation, intensité proportionnelle à la profondeur d'où elle surgit.

Tout être humain qui possède ce développement de la conscience et à qui il a été donné de se sentir habité de son intérieur jusqu'à l'extérieur, par la vivante présence de la Divinité, qui a été embrasé par la qualité électrique des courants établis ainsi au travers de lui, et par la jouissance passionnée que ces courants excitent en ses atomes consentants, ne pourra, de toute possibilité, confondre cette sensation émotionnante avec toute autre, qu'il ne pourra même jamais y comparer. L'amant ardent douterait plutôt quelle est celle qu'il aime, la tendre mère confondrait plutôt son enfant avec un autre, la souffrance serait plus facilement prise pour le plaisir, la chaleur pour le froid et la faim pour la plénitude.

Celui qui l'éprouve reconnaît ce qu'il ressent et le témoignage d'un certain nombre qui, étant sains d'esprit, affirment éprouver des expériences coïncidentes d'une nature donnée, peut donc s'accepter, sinon comme une évidence suffisante d'une vérité nouvelle, du moins comme une hypothèse légitime sur laquelle d'autres pourront baser leurs recherches expérimentales.

Pour des raisons qui tombent sous le sens, le « rationnel », seul de cette puissante classe d'expériences profondes, est ici donné pour ceux qui en ont quelque perception personnelle, ou bien encore pour ceux qui désirent apprendre les conditions auxquelles seules elles sont accordées.

Celui qui les éprouve, sait ce qu'il ressent, et celui qui ressent Dieu ainsi, connaît tout ce que la volonté suprême lui permet pour l'heure de connaître, par révélation directe, de la qualité même de Dieu. Elle lui apprend que cette qualité est une dualité sexuelle; car elle le pénètre d'une sensation de pureté infinie, qui lui laisse percevoir qu'il est en rapport organique avec un co-partenaire de ses divines affluences, dont l'être se confond dans les espaces intérieurs de son être à lui, et complète les formes desquelles il reçoit cette vie de Dieu.

Les procédés de cette première expérience de sa vie plus complète se révèlent avec clarté à son esprit par la répétition. Il découvre que sans la conception de cette existence complémentaire découlant intérieurement dans la sienne, il est incapable de recevoir la plénitude du divin courant qui fait pression sur ses sens. En sens converse; il trouve qu'à moins d'accepter mentalement les éléments féminins avec les éléments masculins qui ruissellent de la Divinité, il est empêché d'évoquer la présence de l'être complémentaire en lui.

Il a été admirablement dit par la science que toute expérience physique est une question posée à la nature; les savants nous expliquent que lorsqu'ils veulent vérifier une vérité possible, ils la tiennent mentalement en suspens, et que pour en éprouver la réalité, ils combinent telles forces naturelles connues, dont

l'action produirait tel résultat, si la vérité était réelle, et lorsque ces résultats se reproduisent à chaque répétition de l'expérience, ils tiennent la vérité comme démontrée. C'est la nature connue déjà, qui est censée avoir répondu affirmativement sur la question de l'existence d'un de ces faits inconnus antérieurement, et ce fait nouveau est alors incorporé par la science, comme base sûre pour pousser au-delà de nouvelles expériences.

S'il est un Dieu quelque part, il est dans la nature entière et dans toute vérité ; s'il existe une nature ou une vérité quelconque, leur point central et initial de forces rayonnantes et actives est Dieu ; et quelque restreintes que soient nos capacités limitées pour pouvoir connaître un Dieu, elles suffisent à ceux dont les sensations profondes s'ouvrent pour le connaître de la manière dont il vient d'être parlé ; pour eux, il cesse à jamais d'être Celui qu'on ne peut connaître, car à différentes reprises, ils en ont obtenu l'affirmation cherchée, des éléments de leur nature physique répondant à ceux de leur émotion suprême. La force active est libérée dans leurs éléments, aussi souvent qu'après une préparation donnée, ils en sont dans l'expectative ; et la cordiale acceptation de l'idée de l'âme humaine et divine, et de la dualité sexuelle, est constamment démontrée comme condition nécessaire pour la manifestation complète de la force divine dans l'entière charpente humaine.

Tandis que l'homme devient ainsi sensible, que son entière personnalité est un récipient rempli d'une force sainte et ceci en aussi complète sensation dans chacune des parcelles de ses couches complexes et de ses formes diverses, la pression de cette force pour s'écouler à l'extérieur, lui inspire instantanément une autre conception mentale, qu'il ne parvient pas à rejeter. Il perçoit qu'il ne peut suffire à l'effort qui se fait en lui — et dont il n'ose néanmoins désirer le retrait, — à moins de se permettre de comprendre que ce commerce est simultanément avec Dieu et avec l'homme. La vitalité divine ne souffre ni arrêt, ni empêchement dans son passage du « Tout » central à la forme la plus éloignée et la plus misérable de l'homme.

De tout ceci il résulte que ce que nous ne pouvons autrement appeler, que la passion du divin pour l'humain, ne pouvait jamais se transmettre aux êtres de notre terre, jusqu'au moment où leurs organismes, soit émotifs, soit physiques, eussent été préparés pour sa réception par la longue éducation de leur race, dont l'histoire écrite a noté certains traits récents.

Ce n'est qu'à présent que le système de l'homme acquiert la capacité de supporter la présence d'une quantité appréciable des forces vitales essentielles, sans la dissolution de sa forme extérieure. La qualité électrique de ces forces, lorsque par l'effet d'accidents appa-

rents, elles se sont répandues des espaces spirituels intérieurs dans la forme terrestre, l'a toujours détruite. Leur pression anormale sur les organes extérieurs, quelque lente qu'elle puisse être, a toujours démontré qu'un effort excessif était imposé à ceux-ci; c'est ainsi que des émotions subites d'une nature aiguë ont tué, et c'est ainsi que l'activité intérieure que nous appelons génie, manque rarement de consumer prématurément les tissus superposés; et pourtant les émotions les plus vives et les éclairs du plus brillant génie ne donnent que l'idée la plus terne de l'intensité de cette force vitale que les êtres humains apprendront maintenant à supporter.

La préparation a été prolongée et elle a été également minutieuse, depuis l'époque qui remonte à peine à un siècle, lorsqu'il s'est développé dans le corps humain une sensibilité nerveuse qui lui était jusqu'alors inconnue; toute une classe d'émotions sympathiques s'est imposée aux meilleurs membres de la famille humaine, qui ont donné naissance à une catégorie également nouvelle de souffrances du corps et de l'âme; et le cri de l'humanité qui avait résonné dans les appels isolés à de grands intervalles par la bouche d'un Bouddha, ou d'un Christ, pendant tant de siècles d'indifférence, ce cri est jeté maintenant et sort d'un cœur collectif, qui n'est pas restreint à des limites de pays, ni de race, ni de croyance.

Ce siècle a accouché de l'homme complet dans les

hommes. Au dehors, comme au dedans, ils sont prêts maintenant pour la présence du Dieu qui s'annonce comme Père et Mère, deux en un, et qui manifeste à toute créature humaine qu'elle est elle-même, homme-femme à travers laquelle. Il pénètre dans une passion pour la race collective de l'homme-femme terrestre qui ne peut plus être ni arrêtée, ni refusée.

Les expériences morales et physiques qui ont donné naissance a, et ont confirmé la conviction que tels sont les pivots centraux de la véritable philosophie de l'existence, se sont spontanément données à bien des hommes sérieux et agiront toujours ainsi. Pour d'autres, cette obtention a demandé une préparation obligatoire de leur volonté d'action consciente, parce que les services auxquels sont destinées certaines natures, demandent que leur entraînement même soit accompagné d'une action particulière du degré extérieur de leur volonté, et le chemin que ceux-ci se sont frayé dans le labyrinthe des développements de l'intelligence, et des complications morales du XIX^e siècle, est un libre passage ouvert à tous ceux qui se sentent portés à le suivre. Mais que ce résultat ait été accordé librement, ou bien qu'il ait été gagné, que l'individu se soit simplement tenu prêt à le recevoir, ou qu'il l'ait péniblement acquis au prix de bien des luttes, que l'attente ou la lutte aient duré pendant des jours ou des décades, le résultat obtenu dans les dernières années,

est le même pour tous ceux qui éliminent de leur vie tout désir de poursuite autre que de devenir des formes de la plus haute évolution possible actuellement, à l'être humain ; et tôt ou tard, comme il a été dit, ils demeurent dans la claire conscience qu'ils sont devenus pour le service du monde, des êtres bi-uns, en présence d'un Dieu bi-un.

Les idées nouvelles nécessitent des mots nouveaux, celui employé ici est de ce nombre, et la forme, pour revêtir la pensée s'y trouve plutôt que l'euphonie dans le son, qu'on a préféré lui sacrifier. Cette explication s'applique du reste à des mots, et même à des expressions inventées pour les besoins de la cause qu'on trouvera en maints endroits de ces pages.

CHAPITRE III

LA BATAILLE INVISIBLE

Il a été parlé, dans notre premier chapitre, de la nature de ce départ par l'homme des lois ordonnées auxquelles sa croissance devait être sujette ; et dans notre second, les symptômes ont été indiqués, visibles de nos jours, qui démontrent que cette croissance sera reprise à un stage quelconque de la vie terrestre, malgré l'interlude de conditions temporairement avilissantes, très au-delà du point de départ terrestre.

Nous laisserons la démonstration des riches promesses qui s'élèvent au-dessus de l'horizon de l'esprit, et qui ne sont rien moins que le salut du monde de sa longue misère, pour en traiter plus tard en leur place propre et dans cette recherche des sources secrètes de l'histoire de l'homme, afin de reprendre maintenant la description de cette période initiale d'erreur ; car, à moins d'avoir la compréhension exacte des forces d'activités totales auxquelles fut soumis l'homme, il sera im-

possible d'éclairer les mystères de l'histoire humaine subséquente qui en ont dérouté les étudiants.

En même temps que la constitution extérieure de l'homme effectua le changement de la recouverture des revêtements de sa matière fine, par des éléments grossiers, qui fut à la fois une repréhension et une protection à la suite de la démonstration illégale de son libre arbitre, son système fut exposé à une catégorie de forces désordonnées et sombres, qui purent l'atteindre, comme on le verra, dans quelques-unes des couches intérieures de son existence organique, et qui, ayant accès à celle-ci par affinité du degré matériel, l'envahirent là où l'invasion était presque fatale.

L'instinct humanitaire de nos jours s'est révolté au dedans et au dehors des églises, contre la doctrine traditionnelle des feux de l'enfer. Ceux qui aiment Dieu et l'homme ne peuvent considérer que comme une véritable profanation, la prétention que s'étaient arrogée des hommes ou des corps d'hommes, d'interpréter des paroles divinement inspirées, en limitant de la façon que comportait ce dogme, l'amour du Créateur pour sa créature. Néanmoins les recherches faites par beaucoup d'investigateurs de nos temps, dans les forces présentes dans les couches plus déliées du système de l'homme, ont démontré des faits à la lumière desquels les impressions enregistrées par les écrivains de tous les siècles

sur la région des esprits, sont à la fois vérifiées et corrigées; et la confusion cesse, qui a résulté des allusions qui sont faites dans les livres sacrés de la plupart des religions et dans les archives des efforts moraux et mentaux qui nous ont été laissés par les philosophes et les dévots de tous les temps.

Ce sujet est très difficile à traiter, parce qu'il rencontre comme une vague mentale d'incrédulité; en premier lieu l'incrédulité de ceux qui, tout en admettant l'existence d'un monde invisible, peuplé d'intelligences, et qui se cramponnent aux dogmes d'un enfer habité de diables dont l'occupation est de tenter l'humanité, nient absolument que leurs victimes humaines puissent avoir la conscience physique de ces attaques; et, en second lieu, l'incrédulité de ceux qui ont établi une limite arbitraire aux facultés humaines pour les recherches expérimentales, et affirment *à priori*, que ce que d'autres ont pu ressentir au-delà de la limite qu'ils ont ainsi fixée, ne peut être le résultat d'expériences valables, mais le produit d'un facteur auquel on ne saurait se fier, et qu'ils appellent l'imagination; qu'ils admettent pourtant être une force organique, active et positive, d'une puissance immense, mais qu'ils se refusent à examiner: malgré le fait que les expériences qu'ils lui attribuent n'appartiennent pas seulement à une vaste catégorie d'êtres vivants, mais qu'elles forment la base de toutes les reli-

gions, qu'elles ont été corroborées par les âmes les plus ferventes des diverses époques de l'histoire du monde, et qu'elles ont toujours donné à la Société un stimulant aux efforts moraux les plus élevés ; mais par le fait, l'étroitesse scientifique de nos temps n'est que la transition inévitable et nécessaire qui suit les premières découvertes de méthodes plus exactes de pensée et d'examen, et la réaction contre les anciennes méthodes de confusion et d'inexactitude.

Dans le passé, l'homme, pour s'étudier, lui, et la nature, devait débrouiller un chaos de sentiments, de sensations et d'observations, et, pour le faire, ne possédait qu'une organisation qui manquait encore relativement de maturité de raison, et n'était pourvu que d'instruments très limités. L'homme terrestre n'a été évolué que lentement et même, quant à diverses parties de son être, qu'inégalement. Pourtant dans ces quelques dernières générations, l'intensification de ce que nous avons appelé sa croissance intérieure, celle morale et essentielle qui procède de ses replis les plus profonds vers les surfaces, a projeté sa vitalité sur les plans moins éloignés de son organisation, qu'il appelle son intelligence.

La fontaine secrète de son âme profonde a surgi puissamment, et fertilisé le sol de ses qualités mentales ; d'où nous voyons aujourd'hui, — coïncidant avec la promesse d'une condition morale plus élevée qu'on n'a con-

nue jusqu'à présent, et basée sur le sentiment augmenté du devoir de l'individu envers l'humanité en général — un développement beaucoup plus complet et perfectionné de l'esprit et des inventions de l'homme, qu'il n'a été donné de voir auparavant.

Cette croissance toute d'un côté n'a pas eu le temps jusqu'à présent, dans l'insouciante vigueur de sa jeunesse, de chercher toujours le contrôle calme et régulateur des émotions plus intérieures; et le grand nombre des penseurs les plus lucides de nos temps se refusent à rechercher la nature de leurs impulsions morales, ce qui les empêche d'établir sur elles la dépendance de leurs facultés physiques et intellectuelles; la conséquence de cette suppression est d'en arrêter la croissance jusqu'à ce qu'enfin ils les perdent, et perdent avec eux la vraie nourriture de la pensée et de la raison.

« Lentement

- « Dans l'âme, l'impulsion noble se donne ;
- « Ecoute ! la large vibration qui résonne
- « Au-delà notre gamme de connaissance
- « Trop limitée de tons pour percevoir
- « Une majesté de mouvement si immense !
- « Mais plus que celle-là ne peuvent percevoir
- « De vibrantes harmonies, les fils de l'homme. »

Une catégorie de chercheurs dans les vérités natu-

relles s'élève néanmoins, dans laquelle la vie morale brûle déjà ardemment d'une lueur, prophétique au plus haut degré de la position qu'elle cherche à prendre par rapport aux activités intellectuelles et physiques.

Ceux-ci soumettent aux lois de leur cœur, le génie de leurs actions et de leurs pensées, parce qu'en eux le cœur s'est développé à un degré qui distribue à travers leurs intelligences une classe nouvelle de sensations et au travers leurs corps une classe nouvelle de sensations. Ceux qui n'ont pas d'aspirations moindres que de s'adjoindre au plein courant du mouvement évolutionnaire de l'homme de leur époque, trouvent qu'ils doivent dominer, en première ligne, le mode de mouvement des forces affectionnelles; il faut qu'ils se renferment, comme dans un laboratoire, pour éliminer toutes les conditions de conflit, pour laisser la matière à la seule opération des activités naturelles sans entraves, et en accepter franchement les résultats.

Le laboratoire n'est pas de grandeur moindre que la race humaine elle-même, et tout labeur qui perd de vue un seul de ses besoins, n'est pas suffisamment humain.

Voici quelles sont les conditions contrariantes à éliminer : toutes opinions et conclusions acceptées auparavant, tout préjugé social, toute conviction religieuse philosophique ou sceptique, tout caprice individuel,

tout lien de pays, d'amitié ou de famille, s'il n'est absolument subordonné à l'effort de la vie entière pour la seule vérité dans l'intérêt de l'humanité. La matière qui devra être soumise à l'expérience, est celle de la construction organique totale, de tout homme ou de toute femme ; la charpente du corps, de l'esprit et de ses degrés intérieurs, diversement désignés comme intelligence, pensée, âme, et facultés du cœur ; et les activités naturelles qui devront être observées et enregistrées, sont toutes celles, en totalité, qui vibrent à travers les divisions plus ou moins grossières ou subtiles du système de l'homme, après avoir été soumis aux conditions de préparation dont il a été parlé.

- « De tout amour faire l'abandon,
- « Tout ce que les hommes estiment bon,
- « Pour épouse prendre la vérité
- « Qui règne avec autorité ;
- « Elle ne vient pas à moindre prix ;
- « Son charme sera même incompris
- « Par l'homme qui, au partage l'entraîne
- « Des restes de sa terrestre chaîne.
- « Formules écrites elle ne réclame,
- « Ni dogme religieux pour son âme.
- « Les actions généreuses elle aime
- « Et l'immolation de soi-même.
- « A celui-là, elle donne sa main
- « Dont l'amour pour le genre humain
- « Est passionnément dévoué,

« Sa vie entière à lui vouée.
« Les paroles vides ne suffisent pas.
« De la sincérité qu'il a
« Elle veut de lui une preuve suprême
« Par actes de sacrifice, qu'elle aime.
« Plus loin encore, elle veut qu'il aille.
« Jusqu'à ce qu'il gagne la grande bataille
« Et que la douleur lui révèle
« Ce que la vie contient en elle.
« Son esprit croît par la souffrance
« Et gagne le don de clairvoyance.
« Alors l'expérience lui vient
« D'où sont les facultés qu'il tient,
« Péniblement, avec courage
« Il finit son pèlerinage
« Un jour en solitaire lieu
« Avec la nature et son Dieu !
« L'âme a gagné santé nouvelle :
« A lui, enfin Dieu se révèle ;
« Le sombre nuage s'évanouit,
« Un jour radieux s'épanouit !
« Les instincts puissants se font jour
« Inconnus, comme le vaste amour
« Qui pour l'élever jusqu'aux cieux
« L'a doté des pouvoirs des dieux.

Alors, dans ce calme arrêt de l'expectative mentale, qui, suivant tous les cas précédents raisonnables, a été ainsi gagné, l'homme qui attend, pour ainsi dire à la porte de sa propre âme, pour la réponse à ses questionnements sur la vérité humaine, perçoit un cri impératif qui vibre

dans ses atomes affectionnels, et qui le pousse au secours de ses frères; il ne pourra s'y refuser; et l'entrée de cette réclamation dans le système de l'intelligence, amène l'entente de toutes les nécessités de l'homme. Les premiers à soulager sont les plus infimes, parce que c'est dans son degré extérieur qu'il a le plus besoin de secours, et réclame la nourriture, le vêtement, la propreté, comme les premiers suppléments, des richesses de ses frères. D'où il arrive que ceux qui ont les premiers, déblayé le chemin au libre jeu des impulsions les plus fortes de leurs affections les plus puissantes, se trouvent dans l'impossibilité de méconnaître les misères physiques qui fourmillent dans le monde, et subissent une pression pour découvrir des méthodes, afin d'en alléger premièrement les besoins les moins intellectuels; mais presque aussitôt, il est perçu, que pour concevoir telles méthodes de réorganisation sociale qui suffiraient pour éteindre les souffrances de la misère et de la faim, des facultés plus élevées seront nécessaires, et seront obtenues par des évolutions, que celles qui jusqu'à présent ont été appliquées à la physique sociale, et dont la seule fonction légitime, serait de subvenir aux besoins divers des hommes. Une classe de facultés plus élevées, parce que l'intelligence doit maintenant prendre place comme mécanisme et médium transmetteur, entre les forces morales les plus hautes, et les besoins matériels les plus infimes.

Une fois l'enquête dans ces pures impulsions commencée, il sera impossible de les protéger contre celles que tout être de la moralité la plus ordinaire reconnaît comme avilissantes, étroites, et impures, sans se rendre compte, grâce à l'intensité des sensations intérieures, qu'une force de volonté subtile, d'un caractère distinctement individuel, s'oppose au développement des émotions vraies, et cherche à en vicier la pureté.

Lorsque les perceptions intérieures sont d'une forme toute rudimentaire, ou avec ceux doués d'une constitution moins perméable aux sensations spirituelles, l'homme n'entrevoit ceci que vaguement ; il le décrit par la connaissance qu'il a, d'une lutte en lui entre la puissance du mal et la puissance du bien. Les natures développées jusqu'à une sensibilité plus grande, reconnaissent distinctement la qualité de la personnalité de cette opposition, une qualité qui correspond au sentiment de leur volonté individuelle, et qui se mesure avec elle. Les chercheurs, même ceux d'une organisation comparativement moins déliée, atteignent ici une phase très intéressante de leur expérience ; ils sont en plein effort de volonté pour la culture et pour le développement de leurs plus pures émotions, et la suppression du développement de celles moins élevées ; ils ont le vague soupçon que des êtres invisibles cherchent à introduire un élément impur de force, en ceux de leur propre nature inférieure, et ils doivent vérifier ce soupçon.

S'ils ont obtenu par la culture, ou par dons naturels, des preuves à l'appui, ou s'ils sont doués d'un état d'esprit dans lequel la conception de l'idéal moral, inné aux êtres humains, n'a pas été abaissé, ils préféreront, arrivés à ce point, pousser au-delà leurs expériences personnelles, pour découvrir une méthode qui puisse dominer cette opposition, plutôt que de s'en remettre aux formules ordinaires, nées du désespoir, de l'apathie ou de l'incapacité, de ceux qui se sont laissé vaincre par ces forces ; et ils ne se contenteront pas de dire que la nature humaine est inévitablement ravalée, ou que le péché originel est un obstacle insurmontable, et que les aspirations les plus élevées sont incapables de réalisation ; ils continueront plutôt à pousser en avant, avec la persévérance qui seule a accompli les labeurs profitables au monde, dans tous les âges. Afin de mesurer la force et découvrir la nature de sa résistance au travail de l'esprit, pour assurer l'existence de ses meilleures impulsions, on ne peut employer d'autre méthode que celle adoptée par la science physique. Il faut tenir une hypothèse en suspens jusqu'à ce qu'elle soit controuvée ou vérifiée, en apprenant si oui ou non les forces de la nature travaillent spontanément en accord avec cette autre force.

Ici, nous devons observer qu'il sera inutile pour chaque âme de vérifier ceci pour elle-même. Il y aura toujours la grande majorité qui s'en reposera volontiers sur les

conclusions isolément obtenues par des individualités diverses, qu'ils doivent, raisonnablement supposer douées tout particulièrement pour la poursuite de ces recherches expérimentales ; autrement la division de travail, si nécessaire pour le maintien de la société, n'eût jamais pu s'accomplir ; car, n'était cette qualité et cette disposition de la foule à suivre un maître, ainsi que les brebis suivent le berger, la découverte de la vérité et son incorporation dans la société, manqueraient l'un et l'autre leurs compléments. Les maux qui sont la conséquence de cet « instinct de suivre », sont dus à la nature encore incomplète de la distribution des forces morales dans le globe, et ne sont que temporaires.

Ce que nous dirons donc de ce genre d'expériences, ne sera pas particulièrement intéressant à ceux qui ont la pensée qu'ils ont mieux à faire que de devenir des experts dans la science des esprits, et qui se contentent d'incorporer telles ou telles conclusions de ces experts, qui se recommandent d'une façon plus ou moins satisfaisante à leurs propres et fragmentaires intuitions.

Cette discussion est donc pour ceux de la minorité, qui sont puissamment poussés intérieurement, à apprendre par eux-mêmes ce qui fait languir la nature humaine.

Ceux-ci trouvent invariablement qu'il y a une seule hypothèse par laquelle ils peuvent, de fait, livrer combat,

avec quelque chance de succès, contre la volonté qui veut paralyser la leur, alors que celle-ci a pour but d'anihiler le mal et de faire développer le bien en eux. Diverses associations de pensées, de préjugés, tant d'ignorance que de science, des délicatesses difficiles, et toutes les modes et les tendances de notre génération, rendent l'admission de cette hypothèse difficile pendant l'espace voulu seulement pour sa vérification expérimentale.

« E pur si muove », et si l'on ne reconnaît pas le fait qui ressort d'une façon persistante de cette vérification, le courant de la plus simple vertu ne peut être maintenu dans l'âme, en activité triomphante, au milieu des courants de vice qui cherchent à réagir.

Il est un peuple d'intelligences d'une qualité inférieure, qui habitent les régions au dehors de nous et qui ont contact avec les régions sous-surfacielles qui contiennent notre conscience de moralité personnelle, nos impulsions de cœur et notre volonté responsable (la force ou matière en ces régions étant sur le même plan ou degré d'éloignement des surfaces de la nature, que cette force ou matière en nous, que nous pouvons dénommer moralité, affection et volontés ordinaires). Et le défi est adressé, même aux personnes dont la conscience est la plus ordinaire de qualité du type extérieur, de vérifier le fait de la manière dont il a été parlé.

L'individualité, et la qualité qu'elle possède de volonté, se rencontrent en opposition à tout but réellement élevé et désintéressé qu'on donne à sa vie, et on se le prouve en ceci, qu'on peut entièrement vaincre cette opposition en la traitant de courant vital provenant d'une intelligence humaine, malfaisante et nuisible, qui se meut dans les sphères élémentaires, dont soi-même on forme partie dans son degré spirituel. En ne l'admettant point, on demeure sujet à sa domination. La vérification est à prendre ou à laisser.

Toutefois, il faut se rappeler que la faculté de vaincre cette résistance, n'est pleinement possédée, que de ceux qui se sont défaits en totalité de tous motifs mixtes d'action qui d'habitude sont généralement employés pour fortifier la volonté, et pour stimuler les efforts nobles, mais qui ne sont basés que sur les ambitions légitimes aux natures ordinaires; les craintes et les espérances, par exemple, que leur offre leur religion, ou la réputation qu'on veut s'acquérir de sainteté ou de vertu supérieure, parmi ses semblables. Le chercheur auquel nous recommandons l'expérience en cause, doit s'être débarrassé de cette catégorie de stimulants inférieurs vers la vertu, et par cela même, il sera pour la première fois exposé à une effrayante invasion du courant vicieux sans mélange.

Pour ceux, fort nombreux, d'un type qui maintenant

se répand dans le monde, qui ont la conscience des procédés de leur vie dans ses diverses couches organiques, et dont cette conscience va en s'augmentant, qui perçoivent les qualités distinctives des activités dans les systèmes invisibles des nerfs, de la même façon que les autres, qui ne les perçoivent exclusivement que dans celui appelé physique ; pour ceux dont la conscience du degré extérieur se rattache de plus en plus profondément avec les replis intérieurs de leur structure, de sorte qu'ils aperçoivent leur forme intérieure fluide, et aussi les formes fluides qui demeurent dans d'autres régions intérieures de l'univers ; pour ceux-ci, la vie d'aujourd'hui est remplie d'expériences qui jetteraient une complète lumière sur les mystères dont la science, dans sa nouvelle minutie, approche à grands pas (1), et de ces tragédies animées qui se jouent sur la scène de la conscience spirituelle, comme aussi des problèmes les plus obscurs du passé.

Il ne serait pas nécessaire d'imposer aux esprits de nos jours la demande d'un effort d'imagination pour découvrir l'origine et la nature de ces puissances humaines, dont l'invasion dans la race humaine, encore en enfance sur notre globe, se fit au moment de sa première déviation de l'évolution progressive, n'était-ce

1. Telles que les récentes expériences faites à Paris sur l'hypnotisme thérapeutique.

que d'une part, l'homme, jusqu'à nos jours, se trouve attaqué dans l'organisation de sa volonté par ces mêmes activités envahissantes, d'un caractère identique, et qu'il voit son évolution empêchée par eux, à moins de les reconnaître, pour pouvoir les subjuguer ; et que, d'autre part, les faits de l'histoire des hommes à partir de ses premières annales si intéressantes et d'un intérêt si vital à tout être intelligent, ne s'expliquent pas sans cette théorie des activités envahissantes, pas plus que ceux révélés par la géologie et l'ethnologie, ne s'expliqueraient sans les hypothèses, des continents submergés, ou des « périodes » oubliées.

Il est une catégorie d'intelligences auxquelles ne suffisent que leurs propres impressions, ou dont la réserve à accepter les impressions d'autrui — même en hypothèse — les a portés à une méfiance exagérée de toutes expériences des hommes dans la région de la conscience spirituelle.

Une seule perception personnelle nette — acquise par le rattachement de leur conscience superficielle avec celle de leur intérieur — que des hommes, que nous appelons, faute d'un terme plus compréhensif, des « esprits » ont communion avec eux, dans le degré intérieur ou fluide de leur personne, leur serait plus utile que le témoignage dans ce sens, d'un million de leurs semblables les plus doués ; mais pour la majorité d'entre nous, il y

a un intérêt infini, et aussi un encouragement à savoir ce que les autres ont ressenti et perçu, et toute confirmation donnée par les archives historiques à notre découverte aura sa valeur ; la confirmation de ce fait, disons-nous, que le monde qui nous entoure et le monde qui est en nous, dans ces parties que notre vue devenue épaisse dénomme « invisibles », abonde en êtres humains, de puissances et de qualités diverses ; mais il n'en sera que plus nécessaire d'épurer au jour grandissant des développements intellectuels et spirituels d'aujourd'hui, tous les faits contenus dans ces annales erronées et fourvoyantes.

Il sera peut-être intéressant de parler ici de quelques-unes des plus remarquables de ces archives contenant des impressions ou aperçus qui ont cette valeur corroborative, et qui suggèrent des méthodes qui expliquent le plus ancien des problèmes de la lutte de l'homme avec le mal, quoique toute explication de la première présence sur notre globe de volontés influentes et désordonnées, est d'une importance moins pratique, on doit se le dire, dans la lutte actuelle pour obtenir une vie plus élevée, que de reconnaître leur présence avec nous aujourd'hui, et sera même pour bien des personnes une branche superflue de l'histoire évolutionnaire.

L'explication que donnent les voyants les plus doués et

les plus rationnels, — et ceci comme résultat de leurs expériences personnelles si vives, qu'elles en seront peut-être inadmissibles aux imaginations qui n'ont rien en commun avec eux, — est que, les êtres intelligents, qui du dehors établirent en premier lieu une désastreuse influence sur l'humanité en enfance de notre terre, étaient de ceux dont les activités de volonté pervertie avaient déjà amené la dissolution physique de ce globe d'existence antérieure dans notre système solaire, dont la science a vainement cherché à expliquer l'inhabitation.

Il y a des hypothèses tellement anciennes, qu'elles en ont acquis un intérêt presque poétique, et dans lesquelles on retrouve un fil de pensée identique qui les relie, malgré les différences de forme.

La collection de traditions, de commentaires et d'anecdotes à l'appui appelée le « Talmud » à l'aide duquel les Israélites élucident et expliquent le recueil des écrits de Moïse, développe le simple récit du livre de la Genèse au sujet de l'apparition d'un esprit malin au milieu de l'innocence de la terre dans sa jeunesse, en y ajoutant l'idée que cet esprit n'était que l'incarnation d'une puissance d'une antiquité extrême, de forme humaine, et ayant une femme nommée Lilith qui agissait en opposition toujours, à la volonté divine ; mais le Talmud ne cherche pas à en définir autrement l'origine.

Le choix tiré des anciennes traditions, données comme chapitres premiers des livres de Moïse, n'attribue même pas une spiritualité humaine à la « bête des champs » qui vint tenter la femme ; mais le nouveau Testament laisse entrevoir, que les hommes d'alors, étaient apparemment familiarisés avec des traditions définies à son sujet. Ainsi Jésus dit du Diable : « Il fut un meurtrier dès le Commencement et ne demeura pas dans la Vérité. »

Dans son épître, saint Jude fait allusion « aux anges qui n'ont pas gardé leur origine, mais qui ont quitté leur propre demeure (1). »

L'enseignement primitif de Zoroastre, quoiqu'il nie l'éternité de durée d'Ahriman, l'auteur de tout mal moral et matériel, et aussi de la mort, adopte l'idée qu'il a co-existé dans l'éternité passée avec, Armuzd, le Dieu Créateur de l'Univers.

Seul le culte des Chaldéens, avec son panthéisme confus et multiforme, paraît exclure, parmi les grandes divisions de la foi ancienne, la présence dans le monde, du mal comme principe directement antagoniste au principe divin.

Celui des Égyptiens, au contraire, reconnaissait comme

1. N. B. Saint Jean dans le *livre des Révélations* dit : « Le serpent ancien appelé le diable et Satan, qui séduit tout le monde, fut précipité en terre et ses anges avec lui. »

idée centrale — malgré les fables innombrables, toutes également panthéistes, dans lesquelles l'esprit essentiel de leur idée se trouvait réparti — avec une netteté absolue, l'effort sans discontinuité de leurs dieux, et de leurs héros pour dominer le mal, même dans la période qui suit le départ de l'âme de dessus cette terre ; mais sans suggérer une cause pour la présence de ces principes du mal sur la terre.

De ces divers fragments d'une conception antique de la vérité, qui brille dans cette masse informe de toutes les traditions les plus reculées qui nous sont arrivées, il ressort une idée maitresse qui s'imprime de plus en plus vivement sur l'esprit, quand nous commençons aujourd'hui la lutte dont nous avons dit, quelle était la préparation nécessaire, et que nous appellerons celle de l'homme pour la possession de l'ange qui est en lui, et pour le maintien de ses conditions de croissance,

La lutte quotidienne qu'il va maintenant entreprendre, lui apporte une confirmation remarquable à l'étincelle de vérité qu'il trouve inscrite dans toutes les croyances sur les premières influences malignes, de laquelle sa race — encore dans son enfance — devint la proie ; des influences qui ne faisaient pas partie de la conscience d'individualité primitive de cette race, mais qui l'approchèrent de l'extérieur, de régions au-delà de sa propre sphère d'activité, et par des avenues ouvertes par mégarde ; car au-

cun sentiment ne se développe plus clairement pendant cette présente lutte, que celui de la certitude, que le mal en son soi actuel, ne fait pas partie de lui, ni comme homme, ni comme race, mais qu'une nouvelle puissance élevée de croissance évolutionnaire, l'entraîne et lui permet de le rejeter.

Le système religieux, quel qu'il soit, ancien ou moderne, qui a maintenu une nature quelconque, préparée à la plus facile perception du caractère étranger du mal, perception qui s'établit d'une manière impérative à cette phase mûrissante de l'humanité, a par cela même, et par cela seulement, de la valeur pour son sectateur, ou sa victime ; de même l'étude des cosmogonies, ou leur acceptation, depuis les plus grossières jusqu'aux plus transcendantes, sont bonnes dans la mesure qu'elles ont pu nourrir la reconnaissance du fait que le principe de la mort — qui fait partie d'une façon si compliquée de toute la charpente spirituelle et physique de l'homme, — est d'introduction étrangère ; mais ces études et leur acceptation ne sont pas nécessaires à ceux, qui, intuitivement en ont une connaissance qui dépasse la nécessité de la confirmer par les traditions du passé.

CHAPITRE IV

LE TÉMOIGNAGE DES SIÈCLES

Ces expériences dans lesquelles aujourd'hui, comme nous l'avons dit, le lutteur entre, comme dans l'arène du combat, dépouillé, afin de combattre pour le développement de ces instincts les plus purs, l'obligent de toute nécessité à admettre, qu'il lutte dans la région spirituelle de son for intérieur, (pour se servir de l'expression de Saint Paul) « pas contre la chair et le sang, mais c'est contre les principautés, contre les puissances, contre les princes des ténèbres de ce siècle, contre les esprits malins qui sont dans les lieux célestes. »

En même temps, ces expériences lui permettent de diriger sur le passé, un courant de clarté de critique compréhensive, différemment formulée par un chacun, d'après les qualités particulières de son esprit, sur toutes les plus anciennes descriptions subsistantes, des sensations spirituelles, et celles-ci, malgré leur incohérence et leurs caractères incroyables, ressortent comme

correspondantes à bien des choses qui arrivent de nos jours.

Quand la race primitive tomba en perdant sa pure réceptivité au courant divin, par l'effort prématuré pour l'expérience sexuelle, obtenue par l'absorption d'éléments de la création inférieure, les influences qui présidèrent à cette erreur, veillèrent naturellement à en suivre les conséquences à leur profit, et contrôlèrent l'existence des races qui devaient naître de cette méthode en partie déshumanisée de génération.

Si la délicate fluidité de l'être humain, dans sa pureté, se fût conservée, la fatale puissance d'une autre fluidité et d'une autre forme de volonté agressive, auraient pu se confirmer, et la race humaine serait devenue un mécanisme par lequel des êtres qui s'étaient privés de tout accès aux fortifiants courants divins, et qui cherchaient les pouvoirs communiqués par les éléments d'un ordre de vie inférieure, se les seraient appropriés de ceux tirés de la vie animale de notre globe.

Toutefois, l'homme terrestre, encore en enfance, ne devait pas périr victime de la complète consommation de ces efforts du mal; et quoique dans les degrés originaux de son être, il ne fût pas protégé contre le contact possible avec tous ceux de son espèce existant dans l'univers qui lui est propre, — soit d'êtres humains ou spirituels, soit de bien ou de mal, — il fût revêtu,

comme il a été décrit, d'une enveloppe pour ces éléments mêmes, que ses envahisseurs convoitaient, quand ils cherchaient à le dominer en lui suggérant le désir pour l'expérimentation du courant animal. Les éléments de la chair grossière, qu'il eût dû leur transmettre, furent divinement arrêtés sur sa surface à lui, et leur accroissance là, tout en étant son fardeau, et le signe de sa faute, empêcha l'incarnation dans ce monde, de volontés mûries avec des affections avilies pour ce qui est contraire au Divin(1).

Ainsi l'homme commença en vacillant son chemin, un être mixte, avec une forme extérieure faite pour recevoir le choc, et pour arrêter au passage les courants de la vitalité animale, et avec un organisme intérieur à mille plis et ouvert de sa nature à recevoir le jeu des for-

1. Dans le « Kabbala » on entrevoit une lueur de la vérité de ce fait. Il est dit dans le « Sohar » II, 2296 : « quand Adam demeurait dans le jardin d'Eden, il était habillé du vêtement céleste, qui est un vêtement de lumière du ciel ». Mais parlant de son expulsion du jardin du paradis, alors qu'il devint sujet aux besoins terrestres il est écrit : « l'Eternel Dieu fit à Adam et à sa femme des robes de peaux et les en revêtit. (Genèse, III, 21). Car antérieurement, ils étaient revêtus de lumière, la lumière de cette lumière qui servait dans le jardin d'Eden ». En d'autres mots les corps des protoplastes n'avaient pas la forme grossière qui constitue nos corps actuels, mais après leur chute, Dieu leur fit des vêtements de peaux d'animaux; c'est-à-dire substitua à la condition fluide ou lumineuse, une accroissance animale.

ces de la divine nature humaine, par son don divin d'atténuation des substances ; aussi bien des forces des pures sources de toute vie pure, que de celles provenant des sources opposantes aux divines et humaines, par la transmission d'êtres pervers.

Miséricordieusement la conscience des drames par lesquels progressait sa vie intérieure, fut presque retranchée à l'homme, qui ne conserva guère que la conscience nécessaire pour qu'il jouât son petit rôle sur la scène extérieure de sa vie terrestre. Il fut protégé de la connaissance de son *lui* intérieur, excepté en autant qu'il était indispensable d'en avoir pour la perception de l'éducation nécessaire au degré rudimentaire de son libre arbitre.

Il y a une étape de nos jours dans la lutte morale de ceux qui l'entreprennent, qui inspire des réflexions sur les conditions qui ont dû entourer les premières expériences de la race humaine, considérée en son entier. Dans les conditions principales de sa constitution, l'homme d'aujourd'hui est encore ce qu'était l'homme du jeune monde, après qu'il s'était revêtu du manteau extérieur de son affinité avec la terre, sur laquelle il devait vivre.

Comme nos ancêtres, nous sommes recouverts d'une forme qui nous abandonne après l'espace d'un temps donné, tandis qu'intérieurement, nous sommes tout un

monde de consciences divines, plus ou moins profondes ou superficielles, d'après les circonstances héritées de nos organisations, de nos entourages, ou de notre acte de volonté individuelle à les supprimer, ou bien à en encourager le développement.

Nous différons d'eux en ceci, que nous appartenons à l'âge adulte du libre arbitre des hommes, et qu'en arrivant sur cette terre, nous héritons d'un sentiment de responsabilité, par rapport au travail, pour faire fructifier cette libre volonté, et d'une série multiforme d'aspirations qui nous viennent du passé, comme la somme et la fleur de son accomplissement préparatoire. Mais chaque existence, en puissance de l'actualité d'aujourd'hui, est obligée plus ou moins de revivre l'histoire du monde dans la limite de ses expériences propres; parce que les pouvoirs d'aujourd'hui amènent la possibilité de commencer à démolir la partie des anciennes fortifications terrestres qui n'appartiennent pas à la pure structure humaine; les échaffaudages commencent à en être enlevés.

La première phase marquante dans ces expériences, produite, soit par la lente pression des émotions de la pensée, soit par une vive souffrance quelconque, est celle dans laquelle le combattant se sent, pour ainsi dire, comme un enfant sans forces; réalisant alors pour la première fois toute la puissance des intelligences du

mal qui, le torturent, et mettent obstacle à son progrès, alors qu'il s'est dépouillé des armes faites de ses passions mauvaises, l'orgueil, l'ambition, l'égoïsme, et d'autres encore, avec lesquelles il s'était défendu jusque-là contre cette torture morale.

Cette impuissance qui, dans les natures faibles, et dans des conditions défavorables, éveille le désespoir, est un premier pas inévitable, vers la croissance plus développée; parce qu'elle est causée par le commencement d'un procédé de désintégration parmi les atomes de l'enveloppe grossière de l'homme, qui ont été les média pour la transmission de toutes les forces grossières, telles que l'orgueil, l'ambition et l'égoïsme.

La croissance de ses structures divines intérieures ne peut que donner à sa conscience pendant cette phase, une sensation enfantine; et voilà la raison pour laquelle, pendant les siècles récents, tous les cas de développement moral singulièrement accentués ont eu une tendance à tomber dans la faiblesse intellectuelle. Les temps n'étaient pas arrivés pour la pleine accroissance du spirituel intérieur, dans les degrés extérieurs physiques et rationnels de l'être humain; et dans les cas particuliers, où pour maintenir dans l'humanité l'existence d'une croyance dans l'âme et ses pouvoirs de développement, certains individus ou petits groupes de peuples, furent doués d'une impulsion irrésistible, pour laisser jaillir des

sources profondes de leur génie moral, un jet qui traversait le mécanisme organique de leur corps et de leur intelligence, jusqu'à ce qu'il apparaisse au monde, ce mécanisme, chaque fois, s'est invariablement affaibli, ou il a succombé.

Les grands esprits, ou les consciences ardentes du passé, ont été leurs propres martyrs, dans leur corps, ou leur intelligence, quand ils ne l'étaient pas de la résistance extérieure par l'opposition du monde. Cette qualité enfantine marquait invariablement dans les siècles passés, toute moralité profonde dans la vie et les enseignements de ces quelques rares moralistes. Ils étaient comme les prophètes-enfants de sa maturité ; et il y a encore de nos jours, comme nous le disions, un moment dans toute lutte morale, lorsque la solidité de la chair cède à la pression de l'esprit, qui reproduit une répétition transitoire des conditions dans lesquelles la race dans son enfance a dû se trouver, alors qu'un laps de temps suffisant ne s'était pas écoulé, pour que l'accroissance animale ait acquis la pleine consistance substantielle, avec laquelle l'homme terrestre a été revêtu, pendant les vastes espaces de temps qui sont intervenus de cette époque jusqu'à la nôtre.

La différence est celle-ci, que de nos jours cette condition est transitionnelle et souvent de peu de durée dans l'historique de la vie individuelle, entre cette densité de

l'enveloppe charnelle, et son atténuation, qui est destinée à s'augmenter ; tandis que dans l'historique de la vie de la race humaine, c'était une lente transition entre son état primitif libre de tout élément solide terrestre et celui de l'enveloppement final de chaque organisme de son être dans un lourd dépôt de ces mêmes éléments.

Beaucoup de ceux occupés à faire l'effort décrit, doivent de toute nécessité être protégés au début de cette ouverture de leur conscience dans ces royaumes profonds de l'être, où ils se rendent compte qu'ils se rencontrent et communiquent, face à face, avec les personnalités intérieures de ceux qui vivent encore sur la terre, ou de ceux qui l'ont quittée.

La plus grande majorité devra être protégée, de toute nécessité, contre ces expériences, parce que les conditions physiques sensitivées produites par une telle ouverture de la conscience, ne peuvent être de tous points évitées, à un stage encore si peu avancé de notre grand mouvement d'évolution, et l'on ne devra employer que les organismes les moins nombreux possibles, et ceux seulement appropriés à endurer l'acquisition des connaissances obtenues par l'expérimentation dans ces régions de l'être.

Ce petit nombre seul peut-être sait lire clairement, et à son corps défendant, entre les lignes de certaines des plus étranges annales antiques, dont les plus anciens

évidemment ne furent inscrits que de longs siècles après les périodes auxquelles ils font allusion, mais qui néanmoins contiennent des vestiges, à peine reconnaissables, des traditions de cette première phase, dont la ressemblance, à un moment de chaque vie morale moderne, a déjà été dite.

Il est peu important, nous l'avons affirmé, de tenir une opinion quelconque sur la première origine de ces formes de volonté humaine, dont l'approche vers les habitants primitifs de cette planète y introduisit ce poison moral; mais d'autre part nous devons répéter, qu'il est d'une grande importance pratique pour le combattant, de l'humanité avancée de nos jours, qu'il reconnaisse le fait traditionnel, si abondamment confirmé par sa propre expérience, qu'à la période bourgeonnante de la croissance terrestre, le poison moral y fut introduit, et ceci par des volontés d'espèce humaine.

C'est important pour cette raison, que la grande œuvre de la période de développement dans laquelle entre maintenant la race humaine de notre terre, est destinée à dominer les erreurs premières de notre race. Ce développement doit désintégrer et enfin doit rejeter chaque parcelle du dépôt organique, qui, dans l'extension compliquée de la croissance terrestre de l'humanité, s'est accrue en elle, et autour d'elle; car elle ne peut remplir sa fonction d'éliminer de l'homme actuel les

parties de son être, qui n'appartiennent pas à l'homme véritable, sans rencontrer et éliminer également du corps entier de la terrestre humanité, dans chaque fragment éparpillé, où qu'il se trouve aujourd'hui, chaque élément ou forme de discorde ancienne jusqu'au tout premier, introduit à la première période de la chute de l'homme ; et le fait réel de la solidarité de la race, qui a été simplement un rêve ou un mot d'ordre, une foi ou un étendard de révolte, s'affirme maintenant dans les perceptions des hommes comme une réalité qu'il faut accepter, si leurs labeurs dans les chemins altiers qui leur sont à présent ouverts, doivent être couronnés de succès. Pendant que les incidents de ce labeur illuminent cette vérité de la solidarité, nous nous trouvons en lutte non-seulement avec les empêchements qui se rattachent encore à la portion, Adam et Eve, de notre vaste confraternité, en quelque espace de l'Univers qu'elle se trouve, mais également avec notre héritage organique de maladie et de chagrin dont les Adams et Eves primitifs ont mis la semence en nous.

Les anciens récits des conditions premières de l'homme sur notre terre après l'introduction du mal, sont trop fantaisistes et pleins de suppositions embarrassées, pour en tirer des idées nettes à ce sujet, et pourtant de tous, à la lumière de nos connaissances récentes, on déduit beaucoup de choses intéressantes

et dignes d'être notées. Les croyances primitives, par exemple, abondent en affirmations du libre contact entre les êtres terrestres et extra-terrestres dans ces temps-là, ce qui s'explique, comme nous l'avons dit, par l'étendue partielle seulement, pour commencer, des modifications dans la fluidité organique de l'homme, effectuées par l'accroissement animal naissant, et qui nécessairement durent laisser les degrés extérieurs de sa forme perméable encore à la pénétration de l'extérieur à l'intérieur, de la manière désignée de nos jours comme spiritualiste.

Ainsi les anciennes dynasties de l'Égypte, de l'Assyrie, du Pérou et du Mexique avaient eu, supposait-on, une origine divine ; et la dynastie du Japon a la prétention d'être descendue en ligne droite de la déesse Tenzio-dai-Sin.

Les premières traditions cosmiques des Babyloniens, Assyriens, Phœniciens et Grecs, contenaient toutes des allusions, sous une forme, ou une autre, au contact intime qui subsistait entre les dieux et les hommes ; et une version Talmudique raconte qu'Adam après sa faute se sépara pendant cent ans d'Eve, qui elle, pendant ce laps de temps, devint par association avec Satan, la mère d'une vaste génération d'êtres spirituels impurs ; mais l'illustration avec laquelle nos lecteurs seront peut-être le plus familiers, est celle contenue dans le sixième chapitre de la Genèse, où il est dit : « que les fils de

« Dieu voyant que les filles des hommes étaient belles,
« en prirent pour leurs femmes, de toutes celles qu'ils
« choisirent, et que le résultat de ces unions fut, ces
« puissants hommes qui de tous temps ont été des gens
« de renom », et de ceux-ci, le récit ajoute, « que toute
« l'imagination des pensées de leur cœur, n'était que
« mal en tout temps. »

Le fait de la dualité de la nature de Dieu, comme mâle et femelle, qui s'affirme sur les consciences de tous maintenant, pour qui s'est ouvert cette conscience dans les profondeurs les plus intimes des degrés de sa propre nature, a dû être perçu dans sa fraîcheur et sa plénitude par les jeunes facultés de la race originelle, et elle transparaît aussi de mille côtés dans les anciennes archives.

Ainsi, dans la religion égyptienne, nous avons le principe suprême du féminin représenté diversement sous les formes de Mout, Neith ou Hathor, qui ne formait qu'un seul avec Ra ; ou d'après une autre combinaison, Isis formait un seul avec Osiris, et de leur nature duale, générerait le principe de dualité de l'univers.

Dans la religion Chaldaeo-Assyrienne, nous trouvons Ilu, la source mystérieuse et universelle de tout, subdivisée en une triade qui se composait de Oannes, Bel et Ao : l'émanation matérielle, l'organisateur et l'intelligence divine, avec leurs représentations correspondantes masculines et

féminines, ou pour se servir du mot sur les inscriptions leurs « reflets » Anat, Bilit et Tanuth !

Dans la Cosmogonie Babylonienne, Bel et Bilit devinrent les générateurs de l'existence déterminée de l'Univers, qui n'avait eu antérieurement qu'une condition indéterminée. Plus tard, les Mages des Mèdes étaient dérivés d'Ormuzd et adorait un être Androgyne.

Mais c'est surtout des Phœniciens et des habitants originaires des régions connues de nos jours sous les noms de Syrie et de Palestine, que la conception de la Divinité primitive, de nature, duale, semble avoir été clairement perçue. Le Dieu qu'ils vénéraient était censé renfermer en Lui les principes actifs et passifs, masculins et féminins, et par ce fait était une dualité dans l'unité.

Dans les inscriptions phéniciennes, la déesse est décrite comme la manifestation du dieu auquel elle correspond ; elle est envisagée comme la forme subjective, n'en différant pas essentiellement, mais seulement en autant qu'elle est conjugalement associée avec lui. Ainsi, Baal-Sidon et Asteroth à Sidon ; Baalath et Thammus à Gebel ; Shed et Shedath parmi les Hittites ; Hadad et Atarzath parmi les Araméens ; et Reseh et Anath en d'autres parties du pays ; à Carthage, c'était Baal-Hammon et Tamith, tandis que sous le nom d'Aphrodite, les Syro-Phéniciens adoraient une déesse de nature Andro-

gyne, appelée Cypris, et Cythère en Grèce, et sur les rives de l'Italie.

A Aska, où la rivière Adonis jaillit de sa source rocheuse, donnant naissance à la scène d'une légende mythologique, se trouvent les restes d'un temple dédié aux cérémonies que comportait un culte à ce dieu de dualité sexuelle, qui se célébraient également avec grande pompe à Byblos ; et dans le Hauran, l'emblème est resté, qui indique, que là, tout à côté de l'emplacement d'Astaroth, le centre féminin complémentaire, se trouvait un centre pour le culte de Baal.

Dans l'Arabie Félix, et Yemen, nous voyons que les Sabéens avaient adopté l'idée religieuse de la Syrie et du bassin de l'Euphrate. Ici, encore, la déesse était considérée comme la forme subjective de la divinité primitive.

Ainsi, Ila correspondait à Ilahat, dont le nom se retrouve dans le château-fort de Bit-Alahat, près de Sana et non loin d'Aden. Athor était envisagé comme Dieu masculin et il était accompagné d'Astoret, la décomposition en deux personnes de la Vénus Androgyne de Syrie ; dans l'Arabie Felix, parmi les Nabatéens, nous trouvons comme première divinité de leur Hiérarchie El-Ga « le dieu altier », et avec lui son complément féminin sous le nom de Alath.

Il n'est pas nécessaire de parler de la présence de ce principe dans le système Védique des Indes, depuis les

temps les plus reculés, où le dieu dual apparaît sous les noms de Amba et Bhava de la mythologie des Indous ; et dont de nombreux restes subsistent jusqu'à nos jours dans le culte de ce pays.

C'est ce principe qui a imprégné les religions de toutes les nations Indo-Européennes depuis l'antiquité la plus reculée, particulièrement celle des Grecs et des Scandinaves, abaissée toutefois en une sorte de panthéisme qui caractérisera son dernier développement parmi les races sémitiques.

Mais l'illustration la plus familière, d'une perception très ancienne de cette nature duale de la divinité, se trouve dans la littérature judaïque. La mention primitive de Dieu est presque invariablement « Elohim » אֱלֹהִים. C'est-à-dire le dieu dual, cette forme étant le pluriel en hébreu, qui, dans son sens simple, signifie deux et non plusieurs, comme on le traduit généralement. Cette idée ressort d'une façon remarquable dans le premier chapitre de la Genèse, où l'appellation duale est employée pendant tout le récit de la Création, spécialement par rapport à la création de l'homme dans le premier chapitre et le 26^e verset, où Dieu (Elohim le dual) dit : « Faissons (au pluriel) Adam אָדָם (l'homme, l'humanité) à notre image פְּדֻמּוֹתֵנוּ, selon notre ressemblance פְּעֻלָּמֵנוּ. Ainsi « Elohim créa l'homme avec sa forme, à son image, il le créa « à l'image de Elohim (le dual) mâle et femelle, il *les* créa. »

Le mot Jéhova יהוה, avec sa terminaison féminine « he » ה se trouve pour la première fois dans la Bible, dans la Genèse II, 4. Conjointement avec son masculin singulier « El » אל et renferme un mystère, que les juifs reconnaissent par la défense formelle de prononcer même ce nom, sous peine de punitions sévères. Ils le traduisent lorsqu'ils lisent les Ecritures par le mot « Adonai » et Dieu lui-même affirme ce mystère dans sa réponse à Moïse (Exod : III, 15), quand il dit : ceci (Jéhovah) est mon nom dans les ténèbres לְצֶלֶם ; la traduction « à jamais » étant erronée, car alors on lirait : צוֹלָם.

Le nom dual de Dieu est moins souvent employé par les prophètes, que dans les livres de Moïse; il ne se trouve guère que dans les passages où ils promettent la rédemption future et la restauration. Comme par exemple Esaïe XLV, 17, 18 : « Israël a été sauvé par l'Eternel, d'un salut éternel : vous ne serez point honteux, vous ne « serez jamais confus; car ainsi a dit l'Eternel (Jéhovah) « qui a créé les cieux, le Dieu l'Elohim (le dual) qui a « formé la terre. »

Et dans les versets précédents (14, 15) : « Le Dieu « fort (El) אל est véritablement en toi et il n'y a point « d'autre Dieu (Elohim) que Lui. En vérité, tu es un Dieu « qui te caches, le (Elohaï) Dieu d'Israël le Sauveur. »

Dans Jérémie XXXI : « En ce temps-là », dit l'Eternel, « je serai (l'Elohim) le Dieu de toutes les familles d'Is-

« raël et ils seront mon peuple » (Jérémie L. 4) : « En
« ces jours-là et à ces temps-là, dit l'Eternel (Jéhovah)
« les enfants d'Israël et les enfants de Juda reviendront
« ensemble ; ils marcheront en pleurant et cherchant
« l'Eternel (Jéhovah) leur Dieu (Elohim). »

Ezéchiel XXXIV, 24 : « Mais moi l'Eternel (Jého-
« vah) je serai leur Dieu (Elohim) ; moi qui suis l'Eter-
« nel (Jehovah) j'ai parlé. »

Ezéchiel XXXVII, 23 : « Ils seront mon peuple et je
« serai leur Elohim Dieu » Ezéchiel XL, 2 : « Dans des
« visions de Dieu (Elohim). Il m'amena au pays d'Is-
« raël et me plaça sur une très haute montagne, » etc. et
Osée I. 7 : « Mais je ferai miséricorde à la maison de
« Juda et je les délivrerai par moi-même qui suis l'Eternel
« Jéhovah leur Elohim (leur Dieu dual) et je ne les déli-
« vrerai pas par l'arc, etc. »

Joël II, 13 : « Déchirez vos cœurs, et non pas vos vête-
« ments et retournez vers l'Eternel, Jéhovah, votre Elo-
« him (Dieu en dualité). » Amos IV, 12 : « Puisque je
« veux te faire cela, O Israël, prépare-toi à la rencontre
« de ton (Elohim) Dieu, O Israël. »

On trouve des allusions peut-être inconscientes
à la personnalité divine duale, dans le Nouveau-
Testament, qui ont été récemment un sujet de remar-
ques, et les étudiants qui dirigent leurs recherches vers

ces allusions les trouveront abondamment, surtout dans le livre des Révélations.

Les commentaires du Talmud sur l'assertion de la Création par Dieu de l'homme à son image, donnent la preuve puissante de l'ancienne croyance à la dualité de l'essence du Créateur de la terrestre créature duale et dans la base même de cette compilation, nous retrouvons constamment une note, dont l'écho n'était pas permis avec une aussi grande netteté dans la collection des livres Mosaïques, c'est le nom même de la moitié féminine de la Divinité — la surplanante Shekina — son nom, un mot qui donne le sentiment du repos conjugal, et dont la voix, était-il dit, s'entendait tous les jours sur Sinaï : « Malheur à moi, j'ai chassé de moi mes enfants, et « malheur aux enfants qui ont été chassé de la table de « leur Père ! » et dont le cœur, est-il dit, se languit continuellement pour la réconciliation de tout membre de la race hébraïque avec son divin Père, et qui dans toutes leurs courses errantes, plane au-dessus d'eux, empêchée Elle-même de se réunir complètement au Divin Masculin, tant que cette réconciliation ne sera pas accomplie. C'est elle qui se plaint, disent ces Commentaires, Esaïe XLIII, 14. « C'est (1) pour vous que j'ai été envoyé en Babylone » qui se chagrine de sa

1. Le mot hébreu שלחתי a été mal traduit « j'ai envoyé ».

sainteté violée dans le saint des saints réservé pour elle dans le Temple, où Elle repose sur les ailes étendues des Chérubins, alors que le roi Manassé introduisit, par idolâtrie, l'image d'une déesse, et se lamente, Esaïe XXVIII, 20. — « Car le lit sera trop court, tellement qu'on ne pourra pas s'y étendre, et la couverture trop étroite quand on voudra s'envelopper », dont la détresse s'exhale dans le verset onze du dixième chapitre de Zacharie. « Il passera avec affliction à travers la mer » parce que parmi ceux qui traversaient la Mer Rouge, Micah emportait d'Egypte ces faux dieux féminins qui furent ensuite volés par les hommes de la tribu de Dan. Juges XVIII. C'est encore Elle qui demeure jusqu'à nos jours avec Israël dispersé, et qu'il nomme constamment dans ses prières. « Restitue la Shekina à Sion, Ta cité » etc.

La version chaldéenne de l'ancien Testament, connue sous le nom de Targum, se sert maintes fois du mot de « Shekina » le Dieu féminin. Les Kabbalistes prononcent la prière suivante avant la répétition des Commandements. « Pour la réunion du Très Saint, que son nom soit loué, et de son Shekina, je fais ceci en amour et crainte, en crainte et amour, pour l'union du nom (masculin) יה (féminin) יה, en une harmonie parfaite. »

La Kabbala, mystérieux murmure des connaissances primitives si jalousement cachées dans les ténèbres du mysticisme et du secret voulu, palpite parmi ses ténèbres, de

l'ardente chaleur de cette vérité dont elle a transmis les fragments; d'après elle, quand Celui qui ne se peut connaître, ni comprendre, s'avança pour la première fois jusque dans la compréhensibilité, ce fut comme la somme et le cercle de dix vastes Univers de principes, et sous la forme d'un Etre primordial, ou Céleste, et Androgyne, père et mère à la fois.

La Cosmogonie kabbalistique conçoit la Création entière comme issue des sexes opposés d'une royauté « le Roi et la Reine couronnés » qui émanèrent de cet « En-soph » et en toutes choses, on y retrouve le dessein du premier homme terrestre, créé d'après le mystère de l'homme céleste.

CHAPITRE V

LA PRÉSENCE MESSIANIQUE

Le flux de la vitalité divine s'avance encore une fois sur les rives terrestres. Comme il en a été dans le passé, — une fois après l'autre, un courant nouveau avançait de nouveau après chaque reflux, et à chaque fois les hommes recevaient dans leur âme commune une fraîche impulsion de vigueur et de perceptions morales, par laquelle toutes les vies en progrès sur la planète, se trouvaient soutenues jusqu'à ce qu'elle fût presque en totalité consommée — de même, une fois encore la marée pleine s'élance haute, et chargée d'espérances, et de vastes projets, ainsi que de jouissances intenses pour tous ceux qui sont préparés, ou qui peuvent le devenir, pour la supporter.

Si dans les qualités de ces accessions de force morale, qui se produisent ainsi à de longs intervalles dans l'histoire du monde, il n'est rien qui fut absolument caché aux natures d'élite qui nous ont précédés (parce que, en ce qui est divin, aucun germe de ce qui appar-

tient à la pleine révélation ne peut être totalement absent), il n'en est pas moins vrai qu'avec chaque cycle nouveau du développement terrestre, une force à elle spéciale éclate sur les perceptions de ceux qui guettent la lumière, et démontre son aptitude à être appliquée aux pires besoins du siècle.

Une fruition nouvelle du progrès divin a surgi du développement de la dernière période, et se présente à la vision de ceux qui ont le désir de voir.

Une grande vérité se dessine aujourd'hui sur l'expérience de ceux qui vivent pour la vérité grande, et neuve aussi, comme point central de ce nouveau départ, que la race humaine est maintenant appelée à faire. Nous avons dit de sa perception qu'elle ne pouvait plus se désunir de la plus pleine perception de Lui, que Dieu jusqu'à cette date ait accordé à sa créature mûrissante.

Tous ceux qui ont appris à se tenir, comme nous l'avons indiqué, libres des liens de leur nature inférieure et de la vile nature terrestre qui les entoure, tous ceux-ci ont acquis l'expérience, que l'héritage de l'homme de notre époque ne comporte pas un privilège moindre que celui de vivre avec la claire perception de la nature sexuelle et duale des divins courants qui se jouent comme des courants de vie, au travers de son système, et avec le sentiment sensationnel non moins distinct, que le complément sexuel de lui-même a une existence véri-

table, dont il arrêterait en lui chaque développement exquis, s'il le reniait.

On ne peut trop souvent répéter que la seule question, dans la pensée de ceux qui recherchent la vérité, doit être celle de savoir le degré le plus élevé et le plus complet auquel peut atteindre l'homme d'aujourd'hui. Toute considération qui ne serait pas tenue comme secondaire à celle-là, serait un labeur mental et moral, fait sur un plan différent de celui sur lequel nous discutons ici les issues de la vie. Mais il est bon de ne vivre que pour le seul but d'atteindre à la plus pleine fruition de la croissance humaine, et alors un intérêt réellement vital s'attache à la reconnaissance de tous ces signes et à ces expériences, qui révèlent la présente intention du Créateur envers sa créature collective, et l'ardeur des études spirituelles pourront avec profit être retirées de l'œuvre et des révélations des jours écoulés, (tout en reconnaissant avec gratitude leur valeur passée) pour les fixer sur la révélation du moment, et son opération prédestinée dans les âmes vivantes de nos jours. Parmi eux, il en est qui ont fait le vide dans leur existence de toute pensée autre que celle de recevoir, pour le bien de leurs semblables, tout ce que leur constitution organique, tant spirituelle que matérielle, est capable de s'assimiler de la force vitale réellement divine, et à chacun d'eux, avec une même spontanéité, les mêmes perceptions des méthodes

de la loi divine, se sont fait jour dans le courant de leurs expériences. Ces personnes témoignent du fait que la sustentation de la plus haute qualité des facultés humaines, pour éviter d'être étouffée par l'excès d'impulsion donnée, qui les pousse de l'intérieur à l'accroissement, demande l'acceptation avec amour de cette connaissance nouvelle, qui attend maintenant pour se donner, celle de la proche présence de cette autre vie, dont chacun de nous n'est que la moitié, et dont l'accompagnement conscient s'entremêle à la connaissance de notre entourage par la Divinité bi-une !

Dans ce qui s'appelle l'athéisme et l'agnosticisme de nos temps, il se trouve une vérité relative trop profonde pour être perçue par des natures superficielles, ce qui explique pourquoi les opinions ainsi qualifiées, sont, à la consternation de beaucoup de gens excellents et dévots, tenues par d'autres, d'une excellence et d'une dévotion non moindres que la leur, mais les pratiquant par des applications différentes. Car c'est une vérité relativement plus vraie d'affirmer l'incapacité de l'homme terrestre pour comprendre « la divinité en sa totalité » que d'expliquer ce qu'est Dieu comme le font les agressifs de la religion. Où se trompent ces premiers, qui progressent avec les progrès de leur siècle, et qui se fortifient avec le développement de ses forces, et qui refusent à leurs facultés la construction nécessaire pour atteindre l'origine

des forces, et qui affirment qu'ils peuvent jouir et être utiles tout en se reconnaissant cette incapacité, est de ne savoir admettre l'accession constante de forces morales, que l'histoire des hommes enregistre, et de l'intensification rapide de l'évolution de ces forces dans l'homme, qui marque la période dans laquelle nous vivons.

Il est seulement nécessaire aujourd'hui, de s'absorber dans une étude sévère des bases morales de sa nature, pour que l'homme soit absolument assuré du libre jeu de chaque tendance morale qu'il aperçoit au dedans de lui-même comme étant la plus élevée, et il ne manquera pas de découvrir, qu'il est, lui, un être d'un ordre avancé, sinon différent en comparaison des natures humaines des siècles écoulés; il trouvera que son sens moral demande et le conduit au-delà des commandements des théologies passées, au-delà des aspirations, que dans leurs disciplines s'imposaient les philosophes jadis, et des ambitions qu'elles réveillaient; car l'homme d'aujourd'hui qui a absorbé une fraîche accession des éléments de la Divine vitalité, n'aspire à rien de moins que le bonheur de sa race, et ne se contente pas d'un héroïsme moindre que la subjugation de tous droits de l'individu, aux droits qu'il réclame, à son détriment, pour sa race.

Ceci n'est vrai qu'autant qu'il se sera frayé sévèrement un libre passage à travers tous les instincts et les désirs étroits auxquels il est sujet.

Arrivé à cette phase, le phénomène que nous envisageons, se manifeste en chaque cas individuel un peu plus tard, un peu plus tôt. La culture persistante de la chose la plus élevée en l'homme, en dépit de toute influence extérieure, de toute inclination inférieure, quelque peu élevée, relativement qu'ait été lors de son effort premier, l'étincelle vacillante de son meilleur instinct moral, elle ne l'en conduira pas moins inévitablement de plus en plus haut, pendant la carrière qui ajoutera à sa taille morale un développement après l'autre, avec une rapidité proportionnée à sa prompte obéissance aux réclamations de chaque impulsion divinement tyrannique. Aussi longtemps que sa force d'âme persiste, il ne peut s'empêcher de s'élever dans des régions où l'atmosphère spirituelle est sensiblement changée ; purgé des vapeurs des désirs qu'il a dédaignés, libre des chaînes de toute volonté personnelle qu'il a cherché à briser ; là, les émotions qui se meuvent, ne font pas seulement tressaillir son sein, mais jaillissent à travers son être en feu vif, et là, il lui est donné, en ce moment de maturité nouvelle, cette connaissance suprême, que son Dieu le submerge dans un océan de vie rempli des ardeurs du mariage, et que par sensation complète d'âme et de corps, il est marié à son complément, son amour vrai.

Cette connaissance, qui répond encore et encore à la

question qui lui en est faite expérimentalement, se donne avec la spontanéité qui appartient aux choses naturelles ; et devient à sa conscience l'initiation d'un nouvel ordre d'existence, qui est le couronnement et la consommation de sa pénible lutte.

Les personnes existantes, dont les perceptions étonnées ont été forcées de reconnaître ce phénomène de l'association mentale et physique de leur être avec un être complémentaire, depuis bien des années, ont découvert, en chaque cas, qu'elles sont unies à un « Sympneuma », libre de toute enveloppe grossière extérieure, et de corps extérieur, avec lequel en vertu des *idiosyncrasies* spéciales de constitution, la communication s'établit par des développements nouveaux dans le sens de la vue, du toucher et de l'ouïe. Par ceux-ci, elles apprennent à percevoir un puissant ordre de nature, dans laquelle elles peuvent coopérer avec des êtres plus élevés, d'un type jusqu'à présent inimaginé, dont la mission est de faire surmonter ses misères à la race humaine, en projetant en elle leur électricité d'essence, qui est une qualité plus intense de la force de la Divinité, que leur plus superbe organisation les a qualifiés à absorber et à transmettre.

Oui, le monde se tient actuellement devant le rideau baissé d'un temple nouveau, sans y prendre garde et sans s'en douter ; mais cette fois le mystère fraîchement évolu

qui sera révélé comme simple vérité, ne sera pas proclamé par le génie d'un prophète ou d'un maître ; les foules qui s'en rendront possesseurs ne ressemblent point aux enfants sans développements qui composaient les masses de l'humanité en ces moments critiques du passé, quand le monde qui, se mourait d'inanition faute de nourriture morale, était nourri.

Cette fois, le don de savoir est octroyé à la race, au moment de sa virilité relative; et cette fois, sa plénitude est donnée à un chacun.

Chacun de nous devra étendre ses mains, et de son libre arbitre, en l'omniprésence de son Dieu, il doit retirer le rideau.

C'est pourquoi, aujourd'hui, celui qui par sa patience et son énergie, s'est acquis des facultés d'un ordre suraigu et nouveau, par lesquelles il prend sensationnellement connaissance du jeu en lui, de forces qu'il ne soupçonnait même pas antérieurement, et dont il éprouve les qualités, n'osera apprendre à un autre cette vérité ; car il sait qu'elle n'est pas pour cet autre, jusqu'à ce que tel développement se soit produit en lui, qui lui permette d'en prendre connaissance. Il sait aussi qu'il est dangereux pour cet autre de chercher à loger de si vastes vérités dans sa structure mentale, à moins de pouvoir de suite les répandre en activités ; car leurs hauts pouvoirs fatiguent le mécanisme intellectuel, s'ils sont en état de

stagnation; de plus, il sait que dans les courtes limites de la sagesse humaine actuelle, personne n'est à même de dire, à quel point de l'existence de son ami, celui-ci est prêt à mettre à l'épreuve la réalité, par sa manière de vivre, d'une vérité entr'aperçue; car le pouvoir de mettre à l'épreuve les vérités les plus hautes et les plus grandes, n'existe pas en celui qui n'a pu jusqu'à présent rechercher, par un fidèle travail, les instincts de vérité moins considérables qui sont pourtant en lui. L'heure des doctrines et des théories est passée.

Pour faire sortir de leur position actuelle, les masses indigentes de l'humanité, dont les ténèbres qui environnent leur vie ne semblent que plus profondes par contraste avec la civilisation brillante qui s'élève au prix de leurs pénibles labeurs; et pour la satisfaction aussi de cette classe opulente qui souffre, ayant l'intelligence et le cœur oppressés par la part inégale qu'elle a dans les avantages du progrès; il est nécessaire pour l'une et l'autre de ces catégories, que chaque membre de la famille humaine fasse maintenant un effort pour reconnaître et développer en lui les germes de facultés vastes et poignantes dont il est l'héritier légitime, par le seul fait de sa naissance à l'époque actuelle. Nous nous tenons au seuil de cette ère nouvelle, et chacun peut y jouer son rôle, qui, avec volonté, cherche à découvrir la méthode de cette ère philosophique, et chacun y jouera

son rôle qui travaillera fidèlement d'après cette méthode,
— l'heure appelle !

Inconnus de la plupart des hommes, et à peine compris du petit nombre, qui, doué de facultés exceptionnelles, pénètre dans les régions d'une plus profonde conscience, les océans de vie qui roulent autour de cette planète, et qui enveloppent non moins la plus fine parcelle de rare matière spirituelle qui est en tout être, que dans son vaste tout extérieur, n'en sont pas moins devenus féconds de puissances nouvelles, qui cherchent à se communiquer aux régions visibles des choses, des animaux et des hommes. L'Univers, sous cette pression, est mal à l'aise, malgré son progrès et ses arts, comme un mécanisme gémissant sous un effort trop grand ; ses guerres diminuent, mais sa tranquillité aussi, il économise le labeur de ses enfants, et pourtant ces divers labeurs augmentent avec une folle rapidité ; ses artistes se multiplient, et pourtant la laideur d'entourage accompagne de plus en plus toutes les carrières nécessaires et productives ; le niveau le plus élevé marqué maintenant à la vertu, s'élève, et en même temps l'intelligence et le raffinement de ses vices s'accroissent davantage ; l'heure de son plus puissant effort pour toutes ces choses desquelles devraient résulter la satisfaction, le bonheur et le repos, ne lui rapportent que des tracasseries invariables, des efforts et des agitations. Il ne peut encore s'assimi-

ler la force qui voudrait le pénétrer ; il n'est pas de tous points prêt à voir qu'il a une leçon entièrement neuve à apprendre ; il n'a pas eu le temps encore de se rendre compte que le grand Dieu de tous les mondes daigne amonceler des charbons ardents sur la tête de ses vaines et opiniâtres imaginations, et agit si doucement envers ses folies, qu'il l'attend pour le douer d'un don nouveau de génie et de pouvoirs, auxquels il pourra s'élever pour les posséder, et ainsi apprendre à s'humilier.

Le fait suffit ! Ceux qui l'accepteront de confiance pour en vérifier l'exactitude par l'opération de leur vie, n'auront besoin d'aucune autre confirmation, ni mentale, ni sentimentale. Pour eux, les significations de l'histoire ancienne, dans leur acception ordinaire, deviennent superflues ; ils n'ont besoin d'aucune prophétie, d'aucune étude d'archives indéterminées, d'aucune appréciation des opinions des sages des temps plus rapprochés. Ils peuvent s'approcher du fait lui-même et le questionner, comme s'ils venaient d'une autre planète, pour chercher en celle-ci la présente et vivante vérité.

La probabilité pour eux de découvrir par leur expérience propre, ce fait capital de leur siècle, — cet influx de vitalités nouvelles et subtiles de qualité divine, accordé à la nature humaine, — ne dépendra pas nécessairement des fondements qu'un biais spirituel ou

religieux a déposés antérieurement en eux. L'effet sera identique pour le Juif comme pour le Chrétien, pour le Mahométan ou tout autre croyant ou incroyant. Pour chacun d'entre eux, sa pensée d'auparavant sera à la fois aide et empêchement. Chacun s'élèvera au-dessus de la foi antérieurement acceptée, qu'il a dépassée, et s'apercevra néanmoins plus clairement qu'auparavant qu'elle contenait le pressentiment de la vérité plénière qui descend maintenant jusqu'à sa perception nouvelle.

Dans ce désirable avenir qui se fait présent, nul homme n'osera dire de son frère que ceci ou cela dans le passé valait mieux, soit pour rejeter, soit pour retenir. Le jugement d'un cœur d'homme par les autres s'arrêtera avec discrétion, sitôt leur ascension morale. Prochainement, notre plus entière assimilation de qualités divines de pensée, nous rendra indifférents, une fois arrivés sur le plan où tous sont égaux dans une commune réceptivité, que notre frère y soit arrivé par voie de péché ou de sainteté, par des croyances fixes, par tâtonnements ou par désir de foi ; par la complète science des faits de l'histoire, ou dans leur ignorance ; car alors il sera connu que la nouvelle foi se donne impartialement à tous les enfants des hommes, dans leur commun besoin, tout comme la lumière du jour, ou le repos de la nuit ; et ceux d'entre les hommes qui ont le souci du bien-être

de leurs semblables, en face des prodigieuses conséquences vitales de notre époque, ne commettront plus la faute condamnée par le temps, de traîner malgré eux des hommes qui n'y étaient pas préparés, vers leur salut ; ils s'abstiendront avec respect de toute intervention dans les choses de conscience d'un homme quelconque, auquel le Créateur pose le problème que chacun doit résoudre pour son compte, dans sa liberté et sa responsabilité personnelles, éclairé par telle lumière qu'il a déjà obtenue par l'évolution du chaos de sa condition mentale antérieure, qu'elle soit basée sur la forme judaïque, ou de l'athéisme, du christianisme, du bouddhisme, du paganisme, du rationalisme, ou de tout autre système religieux ou philosophique.

Le résultat obtenu par ceux de tout âge, de tout sexe ou de toute nationalité, qui, pendant de longues années, ont poussé leurs recherches dans le champ de l'existence spirituelle et matérielle, dans un esprit d'entière indépendance de toute idée préconçue de vérité et de conduite, se tenant rigoureusement à l'écart en même temps de toutes les influences personnelles, de famille, ou de sentiment national : et prenant pour étendard la pure aspiration de découvrir l'intention divine pour l'humanité et le devoir de celle-ci de s'élever jusqu'à sa destinée ; ceux-ci ont obtenu la perception nette que la vie humaine, dans l'avenir, arrivera à l'harmonie et à la beauté

dont l'image brille par intervalles sur la connaissance des hommes ; mais les fondements raisonnables pour cette perception, quelquefois fortifiés par des opinions religieuses ou philosophiques antérieures, surgissent tout aussi souvent indépendamment de toutes celles-ci, et fréquemment doivent lutter pour leur existence, contre les empêchements apportés par la nature limitée de toute religion ou de toute philosophie passées.

Ces chercheurs demeurent dans la conviction inévitable, que l'époque du bien a commencé, cette époque promise depuis si longtemps à la terre par le cœur prévoyant de tous ceux qui l'ont aimée, par les spéculations de ses penseurs les plus élevés, par les prophéties de ses clairvoyants. Comme un voleur de nuit, inaperçue elle a pénétré ; pas n'est besoin de la chercher au loin, car elle est ici ; l'homme en général possède actuellement, quoique sans le savoir, ce dont quelques membres de l'humanité seuls ont la perception claire, leur puissance toujours en augmentation pour les conditions idéales et morales et mentales et matérielles, la présence messianique en chaque sein.

Mais cette Force divine, dans la plénitude de la nouvelle descente, ne peut agir librement sur le célibat de la nature humaine existante depuis bien des siècles. L'avènement divin tout en venant prépare, et vient tout en préparant ; d'où il arrive qu'avant et avec sa venue,

maintenant se trouve entremêlé, le retour en ce monde de l'existence duale de l'homme véritable.

Si les hommes et les femmes ne reçoivent ou n'acquièrent pas, par la nette perception mentale et physique, la participation active dans l'existence émotionnelle, de l'être qui est leur complément sexuel, de l'amour qu'on appellera Esprit, ou Ange, ou Ame inspirée, mais que nous nommons « Sympneuma », la pleine lumière de l'aurore céleste qui baigne à l'heure présente cette terre, ne les enveloppera pas ; car la vitalité intense que Dieu nous presse d'accepter à cette heure, nous brûle d'une ardeur plus pleine de sa sexualité complète à l'heure présente, que celle qui jusqu'à présent était tolérable pour le monde, et ne saurait pénétrer dans toute sa perfection, dans le sein veuf de cette moitié.

Donc, la condition nécessaire pour l'héritage par évolution qui nous revient, est d'accepter mentalement la possibilité de la bi-unité de la nature divine et humaine, et de faire l'éducation des sens intérieurs, afin de pouvoir l'apercevoir ; car le rejet mental de tout fait naturel qui est le fait de Dieu, ferme l'avenue par laquelle les forces vitales, à la racine de ces faits, se donnent à nos sens conscients.

CHAPITRE VI

L'AMOUR.

Bien des hommes apprendront sans surprise, que le phénomène de l'amour cache un mystère que les développements de l'âge plus mûr sont destinés à révéler ; et que ces méthodes d'expériences rationnelles, qui, adjointes à des pouvoirs d'imaginations très élevés, ont éclairé tant de vérités naturelles non soupçonnées, aplaniront également l'étude des faits centraux de la vie physique et morale, une fois qu'elles seront concentrées sur elle.

Mais il ne faut pas supposer que la possession plus ou moins fixe d'un ordre distinctement nouveau de facultés morales, rationnelles et physiques, comme celles dont nous avons parlé, sera facilement acquise pour commencer, par un grand nombre de gens ; car leurs germes dorment si profondément enfoncés, même pour les plus aptes, sous des recouvrements qui devront être dissoutes, que nécessairement pour tous, il faudra le procédé lent des ans et des occupations pratiquées sous de spéciales conditions

d'aide et de protection, avant que l'éducation de cette conscience plus sensibilisée et plus vive, soit complétée, celle qui prend connaissance de ce qui se passe dans l'âme et le corps, qui est caractéristique des pionniers de ce nouveau départ de la vie humaine.

Au début, ceux-là sont prêts pour cette lutte qui réalisent vivement ce simple fait, que nul objet dans l'existence ne mérite d'être poursuivi, que celui qui donne l'Espoir, même vaguement, d'acquérir la puissance de connaître, par la sensation et l'émotion, les courants de vie de la divinité ; la puissance aussi de se marier par l'âme ou l'esprit, par le toucher ou la vue, ou par tous ceux-ci, avec un être qui demeure dans les espaces fluides de l'organisme, et qui a le pouvoir, par raison des changements qui graduellement s'effectuent sur la nature extérieure, d'acquérir une réalité plus substantielle de forme et d'aspect ; troisièmement la puissance de s'identifier avec le corps entier de l'humanité d'une manière si aiguë, que la seule utilité de la vie ne peut maintenant se trouver, sinon pour la mettre aux pieds de la fraternité humaine, comme offrande incessante de service actif.

Ces puissances sont la somme de l'offrande faite par son siècle à l'homme, en autant que des mots et des phrases les peuvent rendre à ceux qui ne sont pas initiés et expérimentés ; mais celui, quel qu'il soit, qui

trouve en lui des notes à l'accord et synchronisantes, avec les sons vibrants de cette belle promesse, aura bon courage et espérance. lorsqu'il saura, que la vie vécue dans ce but, a donné un monde nouveau dans l'ancien à bien des hommes ; un monde où ils sont à l'aise, où des forces nouvelles, et autres, se jouent sur leurs facultés, et où des facultés nouvelles, développées par l'éducation, répondent à ses forces ; un monde où se trouve la confirmation neuve et inattendue, de tous les espoirs exprimés des idéalistes ; (l'expérience y rendant superflu le besoin d'espoir) un monde où l'œuvre de Dieu s'avance d'heure en heure pour la rédemption de la planète.

Nous avons énuméré les plus connus des appoints donnés par l'histoire, aux restes d'intuition dans l'homme terrestre, ayant trait à la nature sexuelle et bi-une du Dieu de l'Univers ; et puisqu'un intérêt limité, mais non indispensable, s'attache aux souvenirs de ce que les siècles passés ont connu de ces profondes vérités, ici se trouve la place pour remémorer à ceux qui commencent à percevoir la conception de la dualité humaine, combien ancien, et de quelle façon compliquée, est ce sentiment, qui se relie à chaque phénomène vital, et qui prouve, que sous ce rapport également, l'homme a vraiment été fait à l'image de son Créateur.

L'Epoque à laquelle l'entendement de l'homme perdit cette consciente identification des faits de la sexua-

lité humaine, avec la sainteté des divins mouvements dans les centres de l'existence, a dû appartenir à une antiquité inconcevablement reculée ; car alors que la sainteté de tout attribut de la dualité dans le Créateur est admise, ainsi que nous l'avons retracé à travers les religions de l'antiquité, elles sont pour la plupart muettes au sujet de la nature de la Créature homme-femme.

Avant l'époque reculée de l'antiquité à laquelle nous donnent accès les recherches de l'histoire de ces derniers temps, il existait déjà une grande confusion par rapport aux relations de la passion sexuelle et le culte de la Divinité ; car nous la trouvons en même temps associée volontairement avec des cérémonies d'adorations, et avilissant ces cérémonies, en y trouvant l'occasion pour maintes abominations.

Les premiers mythes des anciens Egyptiens, qui nous sont parvenus, offrent des preuves remarquables, qu'il existait antérieurement une méthode de concevoir les rapports des sexes, que les pratiques des hiérarchies suivantes avaient corrompue, mais qui, au début, était non-seulement inconsciente de tout sentiment d'impureté, dans ces rapports, mais qui mariait la stricte idée des procédés générateurs avec celle du Dieu unique. Aussi récemment même que du temps des Grecs et des Romains, on observe dans leur mythologie, leurs croyances et leurs pratiques, un courant de pensée, qui

s'effrite, il est vrai, en toutes les énormités des erreurs sociales, mais qui ne porte pas moins en elle la tradition de l'origine divine des expériences sexuelles des hommes. Mais avant que fussent formulés aucun de ces vastes efforts personnels pour l'ordonnement de la vie sociale et nationale, que nous appelons systèmes religieux, l'abus de tout instinct se rattachant à la vie des sexes, avait plongé l'humanité dans un tel abaissement animal, que les grands réformateurs, proportionnellement à la puissance de l'inspiration qu'ils tiraient de l'âme divine, cherchèrent à limiter les activités sexuelles dans l'étroit canal des nécessités de reproduction, et à ne plus les relier avec les hautes aspirations ou les puissantes émotions.

C'est ainsi que la profonde sagesse des directeurs de la moralité du Moyen-Age du monde, que nous appelons à tort, l'antiquité, et avec eux les sages d'un temps moins reculé, voulurent réduire à son minimum l'influence de la femme sur l'homme, et la renfermer moralement, sinon matériellement, dans une existence séparée et délimitée. En ceci, ils subissaient les nécessités des conditions en lesquelles l'humanité s'était, pour un temps, figée ; car bien avant qu'un Zoroastre, un Confucius, un Bouddha, un Moïse ou un Platon n'eussent cherché à s'emparer des problèmes de la moralité, ainsi que nous l'expliquerons plus tard, afin de démontrer aux hommes

un chemin pour la décence et la raison, les femmes avaient perdu le pouvoir de se reconnaître, par rapport à la nature de toutes ces forces spirituelles, dont la transmission aux hommes leur a été dévolue ; et elles étaient devenues, en majeure partie, un médium passif pour la transmission d'influences qui ne pouvaient qu'affaiblir, si même elles ne dégradait pas.

Quand les longs cycles de l'ère rétrogressive se furent enfin écoulés, et que les siècles commencèrent, qui permirent aux yeux des hommes une fois encore de s'ouvrir par instants aux perceptions reconstructives, ce fut nécessairement par le conduit plus sûr de la sagesse masculine, que des développements, par lesquels un lent progrès dans des conditions meilleures, fut assuré ; et la date est comparativement récente quand des changements pareils furent établis dans l'organisme subtil et compliqué de la femme ; afin de mettre en avant, graduellement, la force depuis si longtemps enterrée et mise en réserve de l'universel féminin, sans lequel il est impossible d'acquiescer l'état complet de la vie humaine.

C'est donc malgré cet exil inévitable de toute influence féminine des efforts spirituels des hommes et des nations que le germe qui était à l'état latent, trouvait moyen néanmoins d'éclorre en quelque esprit vigoureux, ou de planer sur la tradition et prendre forme dans l'idée vraie. Platon affirme que dans le principe, il y avait un sexe,

outre les deux de l'homme et de la femme, qui était
« l'union des deux, ayant un nom qui correspondait à
« cette double nature, qui avait une fois une existence
« réelle, mais qui est maintenant perdue », et il ajoute :
« Il fut un temps, dis-je, quand ces deux n'en faisaient
« qu'un ; mais maintenant à cause de l'iniquité de l'hu-
« manité, Dieu nous a dispersés. »

Parmi les doctrines de fondation et des plus occultes, conservées par les maîtres kabbalistiques, il y en a une qui affirme que toute âme semblable à son Dieu, est Androgyne dans son état originel, quoiqu'en arrivant sur la terre, elle se sépare maintenant en une partie mâle et une autre femelle, mais que la réunion de ses parties soit par le mariage terrestre, soit après la mort, en est la consommation prédestinée.

Le Sohar soutient nettement que cette dernière condition d'union était celle de la race avant la chute de l'homme, de ces protoplastes dont le corps parfait et vraiment humain, n'était composé d'aucune matière grossière, comme celle dont sont à présent constitués nos corps ; mais qu'ils étaient d'une substance parfaitement éthérée et fluide, possédant la capacité d'être pénétrés à travers les espaces, par d'autres corps, tant humains, que de la nature.

Clément d'Alexandrie, un père du deuxième siècle, attribue au Christ la parole « Que le royaume di-

vin viendrait quand deux n'en feraient plus qu'un, et que ce qui est extérieur serait comme ce qui est intérieur, et le mâle avec la femelle sans mâle ni femelle. »

Dans des temps plus récents, l'idée reparait sous forme de doctrine émanant de divers écrivains, dont Emmanuel Swedenborg, du dernier siècle, et Lake Harris de notre siècle, peuvent être nommés comme les plus marquants.

Dans tout ce qui distingue la passion d'amour de l'homme pour la femme ou de la femme pour l'homme, du seul instinct sexuel des animaux, se trouve l'empreinte altérée de leur droit à ressentir l'amour divin-humain. Jusqu'à ce que les siècles eussent mûri la terre pour supporter, pendant un espace de temps, la présence d'un être organiquement plein de brûlants pouvoirs de moralité plus céleste qu'elle n'avait pu jusqu'alors connaître, alors que le tranquille labeur et l'esprit auguste de l'homme nommé Jésus de Galilée, se retirèrent devant la haine ardente que Lui attirait sa vertu, intolérable encore à cette époque ; alors, disons-nous, les sensations qui accompagnaient l'attraction érotique, malgré leur association qu'apportait la tradition avec la receptivité humaine aux influences divines, étaient incapables de s'assimiler un élément qui eût pû poétiser et purifier les relations mutuelles de l'homme et de la femme et les élever à la dignité d'un sentiment. La carrière du Christ, si vite

enlevé, fit éclater comme une bombe sur le monde, des parcelles pénétrantes, des myriades de germes de moralités lentes à se mûrir, et surtout abondamment sur cette région du sol humain où les sensibles structures de l'esprit et du corps par lesquelles la Créature répond par le sentiment ou la sensation aux courants de la vie sexuelle venus d'en haut, de Dieu, ou d'en bas du monde animal. Les traits, projetés par l'obéissance fidèle à la plus élevée des lois de la nature particulière dont était doué cet homme d'une brûlante pureté, annihilèrent presque, pour commencer, tous les instincts sexuels que possédaient ceux qui acceptèrent par la pensée et cherchèrent dans leurs vies, à suivre la promesse de ses puissantes aspirations.

Ainsi pendant quelques siècles après son départ, ceux qui étaient le plus sincèrement les dépositaires de ces forces qui rayonnèrent alors dans le monde, rayonnant à travers le point organique de sa courte vie sur la terre, n'avaient pour opposer aux désordres qui régnaient, là, où l'ardeur accompagnait les relations des sexes, qu'une froide, mais tendre chasteté.

Un pas d'une importance grande fut fait, lorsque plusieurs siècles après, quelques-unes des natures d'élite des premiers jours du Moyen-âge, réalisèrent que la noblesse de la domination acquise sur les passions corporelles, était compatible néanmoins avec les activités chevaleresques

de la vie, et aussi avec un dévouement ardent et profond aux qualités spirituelles de la femme, car ceci était le symptôme de l'expansion des atômes de cette substance altruistique, déposée en l'homme par le plus grand des Hébreux, et dont le levain avait commencé à faire fermenter, par son pouvoir actif, les régions de l'organisation humaine les plus exclusivement réservées à son égoïsme.

Cette découverte par la Chevalerie naissante de la passion opérant pour une cause sainte, et de la passion endiguée pour une femme pure, furent des motifs corrélatifs pour vivre noblement et virilement, et fut par le fait, l'expérience prophétique de celle plus vive qui répond de nos jours à l'aspiration ardente de connaître la dualité en Dieu, la dualité en l'homme et le vrai dévouement aux besoins de la terre.

Au milieu du vice et de la grossièreté dans lesquels toute la question de l'amour passionnelle s'est vautrée pendant les sept à huit siècles qui se sont écoulés depuis, quelques natures d'élite ont accompagné chaque génération successive, pour maintenir devant ses yeux l'étendard d'une pureté toujours progressive, de l'abnégation de soi dans l'affection sexuelle, afin d'attirer toujours de plus en plus cette affection vers les plans élevés de la dévotion religieuse, et de la maintenir dans le doux royaume de l'Idéal.

La marche générale des sentiments qui a développé des catégories entières de sensations, et des modes pour la pensée, dont nous ne trouvons aucun parallèle dans l'éroticisme ou les extases des civilisations antérieures à l'ensemencement de notre race par les germes puissants de l'Altruïsme ; cette marche de sentiments, disons-nous, ne s'est point bornée aux peuples qui suivent, disent-ils, la religion chrétienne, mais a été obtenue également dans tout le monde civilisé, par toute nature d'une qualité profonde et ardente.

Et pourtant, l'amour élevé des hommes et des femmes est apparemment frappé d'un sort qui les destine à la douleur et au désapointement. Si l'Amour ne souffre pas, il cède une part de sa vertu et de ses aspirations aux besoins de sa condition de créature imparfaite ; et ceux qui en ressentent aujourd'hui les mouvements tressautant dans leurs âmes puissantes, ont acquis une connaissance plus pénétrante de la Divinité à laquelle touche cette passion quand elle prend son essor, qu'il ne leur avait été donné de connaître jusqu'alors à une période quelconque de leur histoire ; comme aussi de l'enfer sur terre qui veut empoisonner ou détruire ce sentiment. En vérité, il y a là un mystère voilé qui se cache ; mais les connaissances qui seront évoluées par les progrès de notre moment, l'éclairciront.

CHAPITRE VII

LE MONDE DE LA SUB-SURFACE

La chute de l'homme, si imparfaitement représentée ensuite par les mythes anciens, fut par le fait la chute de la femme. L'Être entier qui formait la vraie pure humanité, c'est-à-dire réunissant par sa constitution fluide et compliquée la capacité de répondre aux affluences duales de la Divinité, ne pouvait se départir de cette entière capacité de réponse que par le premier manquement de sa moitié féminine ; car le féminin est contenu dans le masculin, et au dedans le féminin demeurent les formes que les semences de vie, provenant de la Divinité immense, reprennent pour les développements terrestres.

La femme de la race parfaite est la porte ouverte par laquelle le divin passe vers l'homme, ainsi que font les vigueurs centrales de la charpente à sa large circonférence.

La faculté que possède consciemment la tendresse songeuse et l'affection passionnée, de pénétrer et de demeurer dans le cœur même de l'objet aimé, appartient de

droit à la personne entière de la Créature qui était sortie des éléments du divin Créateur ; et qui, par rapport à son enveloppe extérieure, la dernière surface de sa forme, devrait en cela aussi être proprement un esprit, doué des attributs qui dominent les résistances que nous appelons l'Espace et le temps, dont les hommes sont encore possesseurs malgré leur grossièreté charnelle actuelle, par rapport aux activités des émotions et de l'intelligence. La dernière recouverture de l'homme prend la forme dans notre condition terrestre présente, à laquelle nous donnons le nom de « Corps », mais cette pesante e grossière glume, qui recouvre chaque parcelle organique de la véritable charpente de l'homme, est rejetée par cette charpente vraie, qui l'oblige à mourir à une époque déterminée par l'expansion de sa croissance intérieure ; car elle a été un système de mécanisme plus anormal et étranger à l'homme créé par Dieu, qu'il n'a été possible à l'homme terrestre de comprendre même jusqu'à présent.

Maintenant seulement, au fur et à mesure que la période arrive pendant laquelle s'effectuera graduellement par des procédés lents et ordonnés, la dissolution de cette excroissance sur les couches intérieures de l'humanité terrestre, maintenant seulement ses perceptions intellectuelles et spirituelles acquièrent une perspicacité nouvelle, par laquelle la vérité, si essentielle à présent à son progrès peut être reçue et vérifiée par lui.

Dans l'ordre véritable de la nature originelle, ordre dans lequel l'homme devra finalement rentrer, la créature humaine est donc libre d'entraves dans sa faculté inhérente d'interpénétration par ses atômes des espaces vides de chaque être de son espèce, — c'est-à-dire que leurs formes se mêlent et se séparent avec les propriétés que nous appelons fluides ou éthérées, comme si l'homme était sans aucune couverture corporelle extérieure -- pourtant pendant que son service, en obéissance aux commandements divins, le retient dans un monde quelconque, l'efflorescence ultime que sa forme divinement humaine lui fait assumer extérieurement, s'assimile autant des plus fines parcelles des atmosphères de ce monde, qu'il trouve lui être nécessaire pour établir entre lui et le champ avoisinant où doivent s'exercer ses activités de service, un lien organique.

C'est ainsi que dans tous les mondes de pureté, le corps extérieur est dans ce degré terrestre ; il est comme l'épiderme délicate aux plus fines et intérieures formes de corps des autres degrés de l'homme, entourant les parcelles de celles-ci, afin qu'un medium puisse exister par lequel les courants de vie rayonnants, renvoyés de leurs centres, établissent un contact immédiat avec les éléments du monde environnant ; car lorsque l'ordre fonctionnel de la Nature n'a pas été troublé, les rayonnements de volonté de l'être humain imposent leurs mouvements

sur toute forme de vie animale, végétale et organique qui l'entoure, et il n'est plus la victime de forces qu'il est de son devoir de contrôler.

Toutefois, ce corps ultime n'est pas à proprement parler, un corps comme les nôtres, une accroissance opaque et grossière, une enveloppe protectrice contre les invasions malfaisantes de la vie animale ; mais elle demeure, malgré son assimilation à la sphère de son existence, sans privation d'aucune des qualités essentielles inhérentes à toute forme humaine pure.

Ainsi la faculté, pour les deux moitiés d'un même et seul être humain — mâle et femelle — de demeurer intérieurement dans les formes essentiellement pénétrables l'un de l'autre, ne diffère que dans la nature de son degré particulier, de la puissance exercée dans les véritables conditions, par chaque organisme humain, de circuler à travers les espaces d'un autre.

Néanmoins, l'union dans les atômes de l'être dual, le complément dans le complément, a une base autre et plus profonde, que cette simple faculté d'interpénétration qui est de droit la possession de toute créature humaine dans sa pureté. La séparation des formes mâles et femelles dans leur essence, n'a jamais été effectuée dans sa manifestation profondément intérieure, et la séparation superficielle que présentent les figures de nos corps actuels, de la terre actuelle, rend difficile à la perception

de notre intelligence extérieure, habituée à ces demi-formes, d'admettre même l'idée de l'inséparabilité et de l'habitation intérieure réciproque du corps dual de l'homme sans lésion, il est non seulement un individu mâle et femelle, dont la composition aérienne permet à sa forme complète de se confondre dans les formes d'autres de son espèce, d'après les lois et les nécessités de son amour et de son service, mais la fusion de chaque fragment de lui, en lui-même, est un fait acquis et indéniable, de sorte qu'aucune parcelle d'une seule de ses nombreuses recouvertes de formes, est seulement mâle ou seulement femelle, mais est à la fois mâle et femelle; car l'humanité de ces parcelles, c'est-à-dire leur capacité de répondre au divin courant vital en sa dualité, dépend de cette bi-unité de constitution.

Même dans les conditions de l'existence des hommes sur la terre, recouverts d'enveloppes dures qui revêtent chaque tendre organisme de leurs molécules, les propriétés fluides de leur être ardent intérieur, ne sont ni si profondément cachées, ni si paralysées, que beaucoup d'entre nous pourraient le supposer; car immédiatement sous chaque surface qui se contracte de l'homme ou de la femme asseulés dans ce rude degré extérieur, se trouvent les cellules repliées qui représentent la perfection de sa bi-unité à lui ou à elle, et qui n'attendent que telle circonstance qui les libérera de leur arrêt d'évolution con-

venable, pour s'épandre par le tressaillement de la vitalité intérieure, de façon à ne laisser ni l'homme ni la femme dans le doute de la présence en eux de l'autre soi-même, qui se meut au travers des espaces qui s'agitent en son être.

Le mystère caché jusqu'à présent des amours terrestres, s'explique par l'inconcevable proximité de la véritable union intérieure de la créature bi-une « l'homme véritable » par la séparation de la forme extérieure, à une période infiniment reculée de l'histoire de l'homme sur notre planète, en apparences séparément mâles et femelles, alors que l'état de séparation des sexes des formes inférieures de la création était devenu l'héritage de l'homme extérieur ; par les mouvements secrets aussi, dans les profondeurs même de l'humanité mutilée, du sentiment de la sainteté encore plus profondément cachée de sa vie duale ; par la véhémence confusionnante également, des courants de sexualité et de leur action sur les couches extérieures de la charpente, qui vient des vies mixtes de la terre environnante les impressionner ; enfin par la longue ignorance qui a nécessairement prévalu parmi les fils et les filles de la terre, de cette union et de ce conflit en eux entre leur véritable nature et leur fausse nature sexuelle.

Peu importe ni comment, ni en quelle race, ni en quels individus, de l'humanité terrestre, le changement

fut effectué de la vérité de la nature duale de l'homme, en la fausseté d'une nature entremêlée à sa surface, avec de vils ingrédients. Les hommes et les femmes qui voudraient à cette conjoncture vitale de l'histoire reconstitutive du monde, reprendre les fragments qui leur reviennent de cette œuvre, pour faire rentrer l'humanité dans les conditions vraies et réelles, à ceux-ci il importe de s'imprégner pleinement des opinions qui se trouveront répondre aux expériences profondes, qui plongent là, où leurs efforts ne pourront manquer de les conduire, et qui les expliquent; et l'une de celles-ci considérée centrale, qui projette sa lumière sur le désastre de l'histoire du monde, est le bannissement par elle-même de la partie femme de l'homme, de sa place et de ses fonctions propres.

Sa défection première fut en effet le commencement des douleurs, de même que sa position anormale demeure encore le pivot de la détresse du monde. La force centrale de l'existence physique et spirituelle, l'amour sexuel, déchire la masse entière des habitants du globe, comme une destinée d'agitation qui détruit tout en créant, qui brûle tout en éclairant, et qui bestialise tout en transfigurant; la chute de la femme fut, et elle est encore, la clef de l'énigme de l'amour; son péché est l'alpha et l'oméga de la douleur.

La tendance qui se peut observer en maints mythes

anciens qui décrivent le commencement du mal dans le monde, de rejeter sur l'être féminin le blâme entier de cette catastrophe, vient sans doute, d'une perception qui a survécu de ce fait, que si la forme la plus intérieure, qui est la femme dans la véritable créature duale, n'avait permis la pénétration vers le sanctuaire de son organisme des courants d'activités désordonnés, la souillure de la complète personne bi-une n'eût pu s'effectuer. La forme féminine étant à l'intérieur et la source et le dépôt de tous les courants divins destinés à la vitalisation, par le rayonnement de l'entière dualité des formes, il ne pouvait y avoir d'arrêt, même partiel, de l'écoulement normal en dehors, qui d'elle, comme d'un centre, se portait vers les enveloppes complémentaires du masculin, comme vers une circonférence, si celle-ci dans son sanctuaire n'avait permis à un courant vital de vibrer de l'extérieur intérieurement, vers quelques fibres de sa constitution ; car la force du divin rayonnement établi par la femme et projeté dans la vie extérieure par l'homme, résisterait contre toute force invasive qui pourrait chercher à s'introduire contre le pouvoir dual.

Il n'est pas utile à présent de discuter la question de savoir comment il s'est fait que des forces quelconques se trouvaient déjà au large dans l'Univers, se mouvant à travers sa substance dans des modes et des directions qui étaient en partie subversifs des lois de rayonnements

des courants qui agissaient avant leur fatale introduction dans les organismes des habitants de la terre ; car il n'est pas sage, dans l'intérêt moral des hommes, de considérer dans sa pensée aujourd'hui, plus qu'il ne le faut, par nécessité, le sujet du désordre parmi les planètes. Il est clairement d'une nécessité pratique pour l'homme d'obtenir une idée rétrospective nette de la manière d'agir des vibrations de vie perturbatrice sur le corps organique complet de son espèce, depuis leur première attaque si malencontreuse, jusqu'à nos jours. Le travail de l'avenir au seuil duquel il se tient, est de défaire par des efforts et des procédés naturels, tout ce qui est resté dans l'humanité résultant de ce qu'il appelle le mal. Ces résultats, il doit les détruire ; les dépôts de cette activité, il doit les dissoudre jusqu'au tout premier, les lésions faites dans l'organisme encore naissant de la jeune race terrestre doit enfin trouver sa guérison. C'est ainsi qu'il importe de se reporter aux commencements des choses, car les traces en sont inscrites sur chaque organisme encore aujourd'hui, et sont l'héritage et le signe de la confraternité des hommes de tous les temps.

Quant à la question antérieure, du désordre permis sur la planète au sujet des esprits malins, vers lequel l'imagination, à la recherche des causes premières, ne peut manquer de tendre, la force et la clarté de vision qui pénètrent ces régions voilées de l'Univers, se développe

avec les autres facultés en développement, qui appartiennent aux êtres humains, et permettra à chacun à son moment de comprendre les faits.

C'est pour protéger l'homme des difficultés qui surviendraient d'une contemplation des erreurs en dehors de notre monde, qu'il ne faut pas désirer des éclaircissements prématurés de l'esprit à ce sujet. Les connaissances de sa sagesse grandie, pourront dans l'avenir lui permettre de traiter bien des sujets dont la nature et la puissance ne pourraient que lui faire perdre son équilibre mental et spirituel.

Le commencement, que doit réparer la puissante vitalisation à présent versée des régions des êtres élevés dans nos seins, était la première réception dans la terrestre humanité des forces du désordre. Ces forces frappèrent le degré féminin de l'organisme deux en un, replié parmi les enveloppes intérieures de l'être bi-sexuel naissant.

Elles envahissent les surfaces de l'enfance féminine, si tendre encore alors, et cachée au-dedans du masculin, créant ainsi une vibration de l'extérieur intérieurement le long de ses conduits destinés aux rayonnements des forces, et contrairement aux courants que, de par sa construction, elle devait chasser de ses centres intérieurs vers l'extérieur et au travers de l'homme jusque dans le monde environnant. Ainsi, cette forme de vierge et de mère, modelée dans la limite de son but, d'après la sain-

teté intérieure du féminin en Dieu, ce vaisseau central de l'humain pour l'inception mystérieuse de toutes les vitalités du divin, et pour la distribution de celles-ci à l'homme, devint dans certaines couches de sa région, superficielle du moins, le siège d'une force de désordre, parce que, dirigée vers les centres, et aussi d'une agitation, due à la collision de celle-ci, avec les rayonnements venus dans l'ordre, de l'intérieur.

Dans notre premier chapitre, nous avons décrit le changement établi alors de l'accroissance, comme protection et défense, d'éléments grossiers ajoutés aux formes de surface de la créature humaine, et qui furent les bases qui développèrent à la longue les corps de l'espèce actuelle ; les surfaces lésées féminines durent être recouvertes comme celles de l'homme. Ainsi, fut-elle séparée de l'homme par les nécessité de la nature solide de cette nouvelle chair ; et dans la couche de surface de sa personnalité, la créature humaine, qui même en son avilissement ne pouvait perdre l'image de son très saint Prototype, adopta les manières d'être du monde inférieur, en autant qu'elle sépara en deux ses parties constituantes, mâles et femelles.

La femme cachée sortit affronter le monde et les forces qui s'y mouvaient, comme une autre espèce d'homme, privée dans les régions extérieures de sa charpente, de sa qualité première de fluidité, par laquelle, à volonté,

elle se retirait au dedans la protection des enveloppes mâles, et privée ainsi du paravent qui s'interposait entre les procédés délicats de ses activités et les forces brutales qui se produisaient dans la nature extérieure. D'où advint la reproduction de la grossière forme charnelle, d'après la façon de la création inférieure, résultant en mâles et femelles, et non en l'humanité bi-une ; et les attractions indicatives des lois d'une pareille reproduction, furent accompagnées simultanément d'une qualité de trouble, à laquelle déjà nous avons fait allusion, et qui était la conséquence d'un choc contradictoire à travers le système nerveux, entre les courants sexuels de la création animale et la source créatrice divine.

De cette façon une population d'une nature mixte commença son règne incertain sur notre planète ; une race mi-humaine, mi-animale, avec une organisation extérieure qui depuis a continuellement été le champ de conflits de courants divers, et où s'est répété, siècle après siècle, en chaque individu séparément, la lutte de la divine évolution avec les forces anti-humaines de la nature inférieure.

Du moment que le progrès dans l'ordre de l'humanité duale fut arrêté, l'homme faible et avorté descendit du trône de son empire sur tout ce qui dans son univers, n'était pas l'homme. Par sa chute, il avait perdu le médium pour la transmission directe de la divine expansion

aux royaumes de la bête, de la plante, des minéraux, des vents et des éléments ; et tous devinrent, à leur manière, des régions de conflits pour des forces confuses et mal dirigées.

Le couronnement humain de la création terrestre ayant perdu sa capacité originelle de contenir la plénitude des vigueurs bi-unes, ne put dispenser un rayonnement de courants dominateurs et contrôleurs à travers la création inférieure.

Nous l'avons vue, cette portion de la dite Création qui se trouvait la plus rapprochée de l'homme par les merveilles de son organisation, la portion animale, était même devenue hostile, et avec succès jusqu'à un certain point ; et elle avait pu commencer à projeter, en sens inverse, sur l'homme, des vibrations de ses vitalités ; tandis que, d'après l'ordre véritable de la nature, elle eût dû recevoir de l'homme son degré approprié et perfectionnant, des fontaines de vie.

L'amoindrissement de ses rayons brisés de vitalité, qui continuèrent de nourrir les régions du développement animal, produisirent les excès, et générèrent de leur confusion les qualités positives de férocité, de rapacité, de cruauté, de jalousie, de stupidité, de malpropreté et de débauche, dont les vapeurs viciées commencèrent alors à pénétrer dans les mêmes espaces des êtres humains, et la chétive race, faite à l'image de Dieu, ne

put commander les services que d'un fragment seulement des créatures subordonnées de son royaume.

Le monde irresponsable animal, devint donc de cette manière, une cause de détresse et de pression, dans un sens bouleversant pour l'homme. en vertu de ce fait que l'organisme de celui-ci s'était recouvert de parcelles dérivées de ce monde animal, et il entra dans une période d'existence, pendant laquelle il ne pouvait avec sécurité subsister, pour des raisons déjà données, s'il n'était ainsi recouvert ; mais la propulsion de ces qualités animales vers l'espèce humaine, ne fut pas l'œuvre voulue de ces pauvres créatures, qui ne sont pas douées de volonté morale, elle fut l'œuvre de volontés qui sont dans les espaces mêmes de toute vie terrestre, les espaces sous la surface de l'homme, de l'animal et de la plante, en un mot de toute matière organique ou inorganique.

C'est cette région subtile, à laquelle la conscience de l'homme n'a eu qu'un accès incertain, depuis le changement qui en chassa cette conscience pendant l'existence terrestre, vers le degré encore plus extérieur de l'organisation matérielle ; c'est la région de son être, à couches multiples, où l'évolution véritable s'est arrêtée ; le degré qui, dans le principe, devait être son développement ultime et extérieur ; la demeure jadis de sa conscience superficielle, le plan véritable duquel il devait réagir

sur le monde environnant ; la circonférence d'où il devait décharger les rayonnements des vigneurs divines après leur passage constructeur à travers les formes repliées de ses centres profonds, le degré, en un mot, où son aspect qui, étant son apparence extérieure appropriée pour l'existence terrestre, était son véritable corps terrestre.

Depuis cette toute première phase, quand l'homme possédait parmi ses nombreux degrés de conscience la plus extérieure d'alors, celle du sentiment de sa résidence dans le corps pur et souple qui lui était approprié dans le principe pour les besoins de sa vie terrestre ; depuis l'insuccès de l'homme imparfait d'obtenir l'évolution complète d'une manière purement humaine, durant tous les siècles qui se sont écoulés depuis lors, il y a eu des intervalles dans l'histoire des individus et des races, lorsque il y a eu des retours de l'existence consciente dans cette région de l'organisme depuis recouverte. Alors qu'avec le temps l'accroissance animale avait rivé son enveloppe sur la race humaine et que dans la succession des générations, ce que nous connaissons à présent sous le nom de chair humaine, s'était mûrie sur les sexes divisés dans une image difforme de la divine forme humaine, la conscience de l'homme se limita, pour la plupart, à la nouvelle région extérieure de sa vie, et — sauf quelques exceptions persistantes — se ferma pendant sa demeure ici-bas, aux degrés multiples, l'un dans l'autre, de ses expériences intérieures.

Dorénavant, il eut principalement conscience de lui-même, comme d'une créature sous le poids d'une insurmontable attraction à la matière même du globe terrestre, et rendu obéissant par l'instinct de préservation corporel aux mêmes lois qui gouvernent la matière environnante. En un mot, sa conscience était devenue limitée en presque totalité, mais jamais absolument en entier, au plan de son revêtement superficiel.

Toutefois, pendant les premières périodes avant la solidification de la nouvelle croissance sur l'organisme des hommes, l'humanité terrestre vivait en connaissance ouverte, quoique graduellement diminuante, avec la région qui avait été une région de surface et dans laquelle les communications ne sont pas interrompues, grâce à la nature fluide des formes, entre une créature et une autre, comme aussi entre les organisations des classes différentes de la Création. L'homme se vit présent à volonté par interpénétration des atômes, dans les organismes des autres hommes ou de toute autre forme de la nature extérieure. Il eut la conscience de lui-même dans le monde continu des sub-surfaces, avec la connaissance, perceptive et sensationnelle qui est absolument éteinte depuis longtemps dans l'immense majorité des hommes. Mais dans ce monde de la sub-surface, — le champ propre, mais qui ne fut jamais parfaitement développé, pour la réception extérieure de tous les atômes des structures terres-

tres humaines ou autres — depuis la date du premier malheur de l'homme, eut lieu la superposition sur ses organes d'un degré anormal de cette réceptivité extérieure par surcroît. Dans un degré anormal pour l'être à l'image divine, parce que dans l'abrogation de son attitude positive envers la nature inférieure, des atômes de celle-ci volèrent vers lui pour la construction de leur nouvelle chair, anormal aussi pour le reste de la nature, qui eût dû demeurer négative à l'influence s'écoulant extérieurement de l'homme, qui eût dû recevoir de lui, mais jamais lui communiquer, des courants de forces constructives ; car cette nature subordonnée se revêtit alors, par les procédés de sa croissance, de nouvelles surfaces extérieures, la structure desquelles dut s'accomplir avec imperfection, faute des courants arrêtés que l'homme véritable aurait répandus dans tous les royaumes environnants qui lui étaient dévolus, des réservoirs en lui, de la plénitude de la divine vitalité. Ce fut à cause de ce développement anormal d'organismes dans ce monde de la sub-surface, — le plan véritable sur lequel tous les êtres, de quelque monde ou de quelque condition qu'ils fussent, avaient communication et se rencontraient, pourvu seulement qu'ils possédassent un degré correspondant de développement organique. — Ce fut pour cette raison, disons-nous, que les anciens peuples de l'époque dont nous parlons, qui se mouvaient, agissaient et percevaient consciemment

dans ce monde de la sub-surface, étaient dans une situation qui les exposaient à l'accès reconnu, non-seulement d'êtres bons et serviables, ayant le degré de forme requis pour les approcher de bien des régions éloignées, mais en vertu des mêmes lois, accessibles aussi aux êtres troublants et malfaisants qui se trouvèrent, soit débarqués sur ce plan de l'extérieur, soit planant au-dessus, impuissamment, dans les espaces qui enveloppent directement la terre. Dans ce dernier cas, ils étaient de ceux, parmi les pauvres enfants de la terre, qui, ayant disparu par la mort, de son nouveau plan extérieur, et s'étant dépouillés de cette simple accroissance, n'avaient pas encore obtenu l'évolution de leur véritable et persistante personnalité, au point de pouvoir être transportés à des distances plus heureuses et des possibilités de développements plus élevés.

Ainsi que nous l'avons dit, depuis la date, quand la forme-type charnelle par accroissance, que nous possédons, s'était complètement organisée, — et cette date est certainement de beaucoup antérieure à toute écriture existante de tradition historique ; mais non des faits eux-mêmes imparfaitement inscrits par les traditions les plus reculées — il y a toujours eu une vacillante projection de conscience dans le monde de la sub-surface ; quand on tient compte de ces faits, de l'activité dans ce monde de la sub-surface des êtres et des choses de notre terre

imparfaitement dépouillés de leur enveloppe charnelle, et aussi d'êtres provenant d'autres mondes, d'un caractère nuisible, on trouvera combien est simple l'explication des phénomènes anciens et modernes, tenus pour ocultes, spiritualistes et merveilleux ; et il y a encore un grand nombre des faits inexplicables de la vie, qui ne sont pas reliés d'une manière aussi évidente avec cette vérité, qui néanmoins en dépendent.

Le fait de l'entassement sur la nature de l'homme d'atômes de la vie animale, est peut-être de tous, celui que soupçonne le moins la majorité des penseurs, et ce fait se rattache intimement avec la condition du monde de la sub-surface, dont il a fallu faire ici la description, afin de faire comprendre nettement la nature de cette souffrance de l'être humain.

Les Esprits — et nous nous servons de ce terme, qui tend à égarer, et qui est impropre, dans l'absence d'une appellation pour les êtres dont les corps sont du degré de la sub-surface, absence due à l'ignorance générale de ce sujet — les esprits, disons-nous donc, qui ne peuvent s'élever dans les atmosphères nécessaires à leur évolution plus entière, ont le besoin constant des substances de la nature extérieure qu'ils viennent de quitter, de sorte que ces habitants des sub-surfaces de la terre, aussi longtemps qu'ils demeurent en ces conditions, minent, et se nourrissent incessamment, des éléments de l'homme.

L'homme, consciemment et inconsciemment, existe donc, dans les degrés de la sub-surface, en contact ouvert avec l'univers entier des existences sub-surfacielles qui courent à travers la Création terrestre, organique et inorganique ; mais le courant de sa nature plus profonde qui s'épand dans cette région, y fait une guerre constante à toutes les forces spirituelles qui attaquent l'homme.

Aux portails de ses profondeurs internes, les esprits peuvent gêner et les démons torturer ; mais ce degré de sa personnalité, ils ne le posséderont pas, gardé qu'il est par l'épée flamboyante de l'ange qui veille sur le trésor de sa divine identité au-dedans.

Ces malheureuses créatures désincorporées, qui à cause de la détresse et le manque de satisfaction de leurs existences dans cette région spirituelle de la sub-surface, ne peuvent manquer de convoiter les éléments les plus puissamment humains de l'homme, sont obligés de l'attaquer dans son degré encore plus extérieur, dans ce corps, qui est l'héritage de l'accroissance animale. Ce corps, en vertu des éléments qu'il a en commun avec la création brute, est ouvert à l'invasion, et à la possession, par des organismes fluides quelconques, qui ont le pouvoir d'envahir et de posséder la bête irresponsable ; et l'impuissance de l'homme terrestre de régner et de diriger le monde animal par des projections de rayonnements, a laissé ce

monde sans protection, ouvert au libre accès et à la possession des habitants spirituels, désordonnés, de la vie des sub-surfaces. Ceux-ci entrent en l'animal et dans d'autres degrés de la nature plus inférieure encore, toujours dans le degré de la sub-surface, et y travaillent extérieurement sans empêchement parmi les atômes de la forme extérieure, se nourrissant des plus fins éléments de l'extérieur ; et ainsi fortifiés et ayant retrouvé quelque peu de l'extérieur, ils peuvent se rapprocher de l'homme et s'attirer les éléments de son organisation extérieure, entrant dans tous les espaces qui s'y trouvent, et dans ce degré, ils possèdent l'homme.

Retranchés là, ils peuvent en vérité l'attaquer, à l'abri de ses propres ouvrages avancés, dans sa sub-surface ou degré spirituel, et peuvent même pénétrer plus ou moins vers ses intérieurs ; mais quelque dévastante qu'ait été leur marche en avant, la garde est là à jamais, qui défend leur absolue possession de l'homme de la sub-surface ; car là, les portails qui renferment ses essences de vie divine laissent couler leurs fleuves de feu incandescent.

Telle est la manière de la naissance des chagrins de l'homme et de ses limitations, de sa sujétion aux forces de la nature extérieure, de sa lutte avec celles du dedans. Voilà la condition qui se doit graduellement annihiler.

C'est l'échaffaudage qui a caché pendant un nombre inconnu de siècles humains, la lente croissance de la per-

sonnalité sans souillure de la créature humaine collective, qui, maintenant veut s'élancer. La hache est mise au pied de la structure extérieure, maintenant inutile, et pourrie ; et le cycle qui commence, va en dissoudre les éléments qui s'émiettent, jusqu'à ce qu'ils disparaissent jusqu'au dernier.

CHAPITRE VIII

DE LA RÉVÉLATION DES SECRETS

L'homme qui a une seule fois atteint pendant un seul instant, la pleine conscience sensationnelle des battements en son système, de ces puissantes vagues de l'océan de la divine vitalité, cet homme a fait un départ nouveau dans l'existence ; car, à l'action de ces vagues, sa personnalité répond avec la perception nette que le Bien-aimé s'empare inséparablement de lui !

L'humanité en un seul de ces membres ainsi privilégié, fait un départ nouveau ; et ils sont déjà nombreux, les membres de la famille humaine aujourd'hui, qui tiennent la clarté de cette expérience, comme signe de la fin d'un grand cycle de préparation, et d'une brèche, faite dans le mur d'enceinte par laquelle l'humanité assiégée était renfermée, à travers laquelle, en leur moment, chaque membre de la fraternité étroitement unie, s'élancera dans les vastes espaces au-delà.

Alors, comme s'évaporent les buées enveloppantes dans les rayons du jour, tous les instincts de la lutte qui

étaient une partie composante de leur être auparavant, s'évanouissent pour eux, qui ont goûté les expériences positives qui accompagnent l'œuvre et le corps, d'êtres ainsi renouvelés. L'air lui-même est imprégné de paix, et la douceur de cette paix baigne d'une qualité sensationnelle même les feux ardents dont leur être est maintenant rempli.

Désormais, il ne leur est plus nécessaire de compter avec les connaissances amassées par des myriades de générations, par leurs expériences et leurs théories réunies, qui se fondent et disparaissent devant leurs yeux, car la plénitude première de leur expérience actuelle ne laisse plus la place pour le ressouvenir de celles si pâles d'un passé quelconque, et son cours torrentiel, qui comble tout être, enlève la faculté pour de vaines spéculations. Les regards rétrospectifs deviennent inutiles ; en autant du moins qu'ils sont jetés sur l'histoire, ou sur les individus, dans le but de tirer du passé, de ses causes et ses résultats, un moyen d'acquérir ou se guider dans l'expérience actuelle.

La valeur de l'histoire et de la philosophie devient nulle comme base de déduction des théories sur les sensations que peut ressentir l'homme d'aujourd'hui, de ce qu'il peut savoir, et de ce qu'il doit faire ; car le mécanisme pour la perceptivité sensationnelle, qui jusqu'à présent a pu servir la race humaine, cette région de surface de sa con-

figuration psycho-rationnelle à laquelle, du plus au moins, durant son pèlerinage terrestre était restreinte sa conscience, ce mécanisme, disons-nous, se détruit ; il éclate rapidement par le mûrissement et la solidification des formes qui occupent les espaces plus internes, et la conscience de l'homme apprend à demeurer dans le système nouveau qui se forme.

Le sentiment d'une impulsion vitale, provenant des centres moléculaires, qui, avant que la raison n'ait eu le temps de l'enregistrer, est nommée émotion, est maintenant d'un autre ordre.

C'est le vin nouveau, pour lequel des récipients nouveaux ont été préparés avec soin et sagesse.

Cette capacité du microcosme organique de contenir une qualité de force plus élevée et plus intense, est un fait aussi assuré que le pouvoir macrocosmique d'atteindre à une ère de vie nouvelle. Quelque variable que paraît être dans les individus divers, l'état de préparation, quoique quatre-vingt dix-neuf restent indéfiniment incapables de s'épanouir en la floraison d'un sentiment, qui possède la perception spontanée des procédés qui la développent, toute personnalité humaine néanmoins, contient en elle l'embryon du fruit le plus riche, évolué par le membre le plus avancé de son espèce. Car comme l'eau retrouve le niveau de son plan le plus élevé, de même fait la pression de vitalité, qui nourrit les sources de la vie, et qui traverse

avec sûreté le système uni de l'humanité, avec des chocs subtils d'impulsion donnée d'homme à homme, jusqu'à ce que, ce qui aura touché à la moindre parcelle de l'humanité, atteigne jusqu'à sa totalité la plus élevée !

L'attitude de tous les hommes aujourd'hui serait donc identique, par rapport aux connaissances à tirer de l'histoire passée de l'humanité, s'ils possédaient seulement la vue intérieure meilleure pour les diriger.

Puisque tous les hommes subissent en réalité le même procédé de changement, en une organisation plus haute d'esprit et d'intelligence — quoique peu comparativement d'entre eux aient encore compris ce fait — cette attitude devrait n'être plus celle de la supplication envers le passé, pour en obtenir des indications de résultats possibles, mais plutôt celle d'une analyse positive et critique, car le sage ne peut apprendre qu'une seule chose du passé : comment et pourquoi le prestige de ses modestes acquisitions en science et en moralité, s'attache à la génération d'aujourd'hui, et ceci il doit l'apprendre afin d'aider cette génération à s'affranchir de ses fers.

Je dirai plus, celui qui, par expérience, veut se rendre compte si ceci est, oui ou non, la ligne sage et qui donnera le pouvoir voulu pour fermer, pendant un temps, toutes les avenues dans ses sympathies, établies par les droits de l'histoire, de la philosophie, de la reli-

gion, de la sociologie et de toutes sciences plus ou moins élevées, ainsi que de ceux de l'amitié, de la patrie ou de l'égoïsme, et cherchera alors à découvrir en lui-même cette évolution d'un ordre nouveau et différent d'émotions dont il a été parlé, celui-là apercevra nettement qu'il est le siège d'émotions indépendantes, de perceptions et de sensations dont la qualité surpasse inconcevablement en profondeur, en clarté, en intensité toutes celles dont l'action, dans le passé de l'humanité, a été la source de ses désirs et de ses énergies.

L'homme d'aujourd'hui ne doit ressentir que ce qu'une pure liberté morale lui fera sentir, ne doit savoir que ce qu'elle lui fera connaître, et ne faire que ce qu'elle lui imposera ; et il obtiendra la certitude que la force, dont il n'est que le mécanisme, est une force qui jusqu'à présent ne s'est jouée que capricieusement et avec amoindrissement, parmi les organismes les plus faibles de sa race non développée. Dans la chaleur et la lumière avec laquelle cette grande force de moralité en prend possession, depuis son essence jusqu'à son épanchement, il reconnaît, à ne pas s'y tromper, la plénitude de celle qui jadis s'élançait en jets minces et discontinus à travers les enseignants et les réformateurs, les poètes et les voyants, les maîtres et les martyrs des âges écoulés ; comme celle aussi qui, dans des générations plus récentes, a levé comme sous la pression troublée d'un le vain caché,

les masses de la société humaine, éveillant en elles une conscience de plus en plus vive des imperfections de l'existence terrestre. C'est l'incommensurable différence de qualités de la nouvelle expérience d'avec les plus élevées, pleines et profondes du passé, qui prouve incontestablement à ceux qui la goûtent journellement qu'ils sont devenus indépendants des conditions de l'ordre établi antérieurement. Rien n'est plus saisissant que ce sentiment d'indépendance ; il est si nouveau et il crée instinctivement une telle comparaison dans l'esprit, entre les sensations vitales nouvelles et celles du temps passé, que, de prime a bord, ce sentiment est plus impressionnant, que l'étonnement de cette intensité neuve des expériences actuelles en elles-mêmes.

Ces vastes pouvoirs de la nature qui entrent sur le champ de la vie humaine, arrivent avec tant de douceur mêlée à leur force, que l'homme se trouve avoir le temps pour percevoir, peu à peu, qu'ils l'ont possédé ; mais sûrement aussi il l'aperçoit avec le passage du temps, il découvre qu'ils se sont épanchés en son sein, là où était le désespoir, ils ont laissé l'espérance ; la jouissance où était la douleur, la plénitude où il n'y avait que le vide.

La cause de la différence si vaste entre la vie élevée possible à notre époque et la vie d'autrefois, n'est plus un

mystère caché. Le secret de la détresse terrestre demeurerait secrète, car nul n'avait la force de la connaître ; maintenant la clé qui ouvre les joies, qui éclatent sur ce cycle nouveau né de la planète, est prête à prendre pour tous pourtant. C'est la réunion sensationnelle, même dans les degrés extérieurs et corporels, des parties de la personnalité bi-une.

L'amour du cœur, le désir des êtres humains, s'approche positivement et actuellement, de plus en plus, de tout homme ou de toute femme, si près, que nul n'osera y croire ou le concevoir jusqu'à ce que personnellement ils l'aient connu.

Et néanmoins, il faut le dire, afin que la faible description puisse peut-être encourager à croire en une possibilité qui ouvre à tous les portes de son idéal réalisé.

Dé toute nécessité, l'essai doit donc être fait de décrire ce qui est indescriptible à proprement parler ; car les paroles n'existent pas qui conviennent aux choses ressenties, vues, entendues et perçues, en vertu d'un sûr développement des facultés, et cela dans un degré si différent de celui dont les hommes ont eu jusqu'à présent le développement, que notre langage actuel nous est presque inutile pour en traiter. Nous devons affirmer ce qui, par le fait, ne se peut décrire, mais qui comme fait, est à la portée pratique de chaque être vivant, c'est-à-dire la présence claire et la société du « sympneuma » l'alter

ego inséparable qui s'imprime doucement sur la conscience, toujours en augmentation, de tous ceux de bonne volonté ; la méthode de son empreinte varie suivant les variantes de constitution des gens, car il choisit en chacun la faculté la plus apte au développement suraigu ; dans l'un, pour commencer cela sera la vue, par l'accroissance de tissus plus fins dans les nerfs de la vision, et en augmentant les substances de son rare et délicat organisme ; en un autre il se jouera sur les lignes cachées de formes dedans les filaments plus grossiers qui répercutent le son, jusqu'à ce que les mouvements imprimés à l'éther par sa parole plus fine, se fassent distinctement entendre ; pour d'autres, il emploiera les pouvoirs plus subtils latents dans le toucher pour laisser sentir, pour commencer, sa substance ; et pour d'autres encore il approche autrement la conscience de surface du cœur, du cerveau, et du corps, en se présentant devant elle, par des organes inimaginés, qui se trouvent repliés loin des sens extérieurs qui remplissent l'homme intérieur, et qui s'éveillent maintenant à une vie inattendue, en devenant les grands chemins de joies saintes et d'énergies profondément amassées ; mais qu'il vienne d'une manière ou d'une autre, ou à quelque moment qu'il vienne, il viendra pour chacun de nous, comme la douce et entière possession de l'être unique et parfaitement aimé, de l'ami complet dont toute l'âme est remplie, comme la joie certaine qui assure

à jamais le droit de s'ouvrir à toutes les joies, comme la suave justification de toutes les fortes mais mélancoliques aspirations pour une nature modelée et inspirée plus divinement que celle dont nous avons hérité ; comme l'éclatante révélation, se renouvelant heure par heure, jour par jour et année par année, révélation dont tous nos sens d'âme et de corps sont palpitants et qui nous apprend que l'homme est parvenu à ce point dans l'histoire de sa croissance où il se rencontre en connaissance normale, naturelle et nécessaire, avec une race de personnes humaines, qui, comme l'homme, demeurent dans les espaces environnant notre planète ; qui, comme lui, sont liées par un acte de l'amour divin aux devoirs que sa progression leur réclame ; qui, en vertu de leurs relations organiques avec la vie humaine sur notre globe, sont douées en leurs âmes pures d'un dévouement suprême à tous ses besoins ; qui sont et qui ont toujours été, les fontaines immédiates desquelles les hommes ont tiré les rares gouttes versées des invisibles mers illimitées de la vie véritable, qui ont revivifié les croyances élevées, la confiance et la clairvoyance.

Cette réunion avec le symplemma marque une ère nouvelle dans le monde. La position de l'homme se trouve changée par elle vis-à-vis de la sainteté divine. Alors que la spiritualité dans l'homme semblait prête à exhaler son dernier soupir, son dernier souffle mon-

té au ciel, et sorti des âmes lacérées, courbées sous le poids de la désespérance du bien, et glacées par le refus intellectuel d'admettre la vérité humaine, a obtenu une réponse du ciel au delà de ce qu'il réclamait, et cette réunion a donné à l'homme plus que ce dont il savait avoir besoin ; car il lui vient d'en haut la qualité vitale et duale, qui dote l'homme d'une capacité de réceptivité duale.

Il serait impossible de dire quelle est la plus grande des merveilles en ce changement dont s'émerveille l'homme, ou celle de percevoir Dieu comme différent, ou de se percevoir lui-même comme différent dans cette connaissance ; que l'élan vers lui de la chaleur, et de la puissance, et de l'amour universel, sont animés des abondants tressaillements d'une subtile inter-action ; ou de percevoir à ses côtés, et en toute sa personne, une présence dont les atômes jumeaux des siens, absorbent simultanément le mouvement inter-actif de ces forces en lui. Il demandait, s'il demandait encore quelque chose, si la souffrance qu'il endurait était assez grande pour le tirer de la paralysie envahissante dont les esprits des hommes sont frappés de nos jours ; il demandait une lueur de croyance en Dieu, afin de ne pas demeurer si absolument seul en face du chagrin et de la mort ; et en réponse, il lui vient, non seulement le Dieu de tous les sens et de tous les esprits, l'enve-

loppant dans sa solitude comme avec des bras tout puissants, mais il s'y glisse la douceur du souffle du symneuma perdu, ses mouvements, ses délices.

Il y a changement aussi dans la position de l'homme par rapport au monde environnant. Lui est changé qui le contemple, et ce qu'il regarde lui paraît tout autre dans sa nouvelle bi-unité. Il perçoit en lui une certitude de force inaccoutumée, qui lui arrive, et qui remplit tous les espaces vagues à travers sa personnalité ; lui, qui était la victime de tous les maux terrestres, commence à prendre le monde à sa charge, car, n'est-il pas enfin le plein possesseur de toutes les choses que réclame la terre pour la guérir ?

Il rayonne d'une abondance trop grande de vigueur morale, intellectuelle et corporelle ; mais qu'importe l'excès, puisqu'il peut le distribuer aux formes organiques des hommes, créatures et choses, qui en ont moins ; il comprend en vérité qu'il devrait savoir tout ce qui se peut connaître relatant à sa terre ; qu'aucune archive écrite de l'historique humaine ne devrait échapper à son attention, qu'il doit maîtriser, dans la mesure de ses facultés, une entente des procédés et des résultats des efforts des hommes dans la pensée, l'art et les sciences. Il ne peut maintenant être trop polyhédral, trop profond, trop versatile dans ses connaissances,

et sympathies avec les hommes et leurs progrès en toutes choses.

Rétiré profondément en des régions intérieures audehors de lui-même, où il a le contact d'un univers interne qui se rattache à toute la nature profonde, où il cherche et reçoit l'influx dont l'expérience vitalisante est la somme de ce que sa nature réclame, il émet sans cesse dans une activité extrême, dans chaque champ ouvert au plaisir et à l'utilité humaine, les effluves de son organisme surchargé ; il a donc besoin de ses connaissances des conditions compliquées auxquelles est parvenue la société humaine, afin de mieux juger de quelle manière il doit distribuer ses pouvoirs nouveaux.

En raison directe de la passivité calme, de sa nature profonde, en son mystère sacré, aux forces qui demeurent en elle, est l'activité ardente de sa nature extérieure, pourvue de sa solution nouvelle à toutes les énigmes de la terre environnante. Il lui arrache ses prétendues explications d'elle-même ; de l'occulte, il enlève les voiles, qui en constituaient le charme : et d'un doigt respectueux, là, parmi les tendres formes que la barbare science croit avoir mis à nu avec son scalpel, il montre les vérités d'une vie plus complète cachées sous des traits gracieux.

Pour son compte il n'a pas davantage besoin du passé qu'à midi on n'a besoin de la pâle lueur d'une lampe ;

mais il s'en saisit pour l'éclairer à la lumière brillante de sa mentalité nette et actuelle.

Il distinguera d'un œil perçant tous les fils que ce passé a tissé autour des imaginations de ses contemporains, afin de les aider à s'en débarrasser et gagner leur liberté, en obligeant ces forces enchaînantes, dont l'asservissement est leur héritage, à leur servir, dans le parcours nouveau qu'ils ont à faire. Celui qui ne veut que le pouvoir de participer aux projets divins pour l'heure actuelle, trouve que dans tout savoir il se trouve la puissance de servir, aider et affranchir ; et à cette fin il recherche — comme membre d'une vaste fraternité — ce qui n'a plus de valeur à ses yeux pour son seul service ou plaisir particulier.

Tous les objets de sa contemplation acquièrent un relief et une netteté nouvelle ; car celui qui les regarde ainsi sait le faire à un double point de vue.

Celui qui n'était qu'un homme, a toujours et inséparablement le souvenir d'être maintenant femme-homme, il sent que les procédés intérieurs, qui étaient purement mentals, sont devenus invariablement émotionnels-mentals ; que les organes intellectuels de ses pouvoirs sont maintenant nourris perpétuellement des chambres intérieures de son être, d'où l'amour dicte ses volontés, comme assis et intronisé.

Celle d'autre part qui n'était que femme, devenant de

son côté homme-femme, observe le vaste changement, car il s'élève autour des océans de sentiments internes qu'elle ne savait ni gouverner ni comprimer, une structure environnante de force, et elle possède enfin une base fixe et stable, comme levier pour élever des ardeurs qui s'éancent au travers d'elle, chercher au niveau de sa surface le service qui lui est dévolu. Son regard dual maintenant, voit davantage sur le monde que jadis, comme d'un foyer double de vision, voyant mieux l'entourage des formes des choses, elle voit leurs formes plus exactement se détacher les unes des autres. Les aperçus partiels d'essences cachées, dont son fragment féminin dotait jadis tous les grands esprits, s'épanouissant dans la pleine féminité du sympneuma accordée, complète en l'homme sa puissance constructive, que toute femme de caractéristiques marquants a cherché à saisir par instants, qu'elle amasse, et réunit en un édifice de parcelles solides, dans lesquelles se concentre la substance de ses énergies agitées, se reposant enfin au dedans d'elle, gardée et recouverte par la présence protectrice du sympneuma.

Tel est le changement aujourd'hui de l'homme et de la femme, qui retrouvent ainsi à cette onzième heure de la journée terrestre, leur état complet, perdu jadis.

Seulement l'histoire de la femme sur terre ayant été très différente, dès son début, de celle de l'homme, de même ce changement qui apporte aux deux autant

de la plénitude de la nature humaine que n'en peuvent contenir les enfants de la terre, est autre pour l'un que pour l'autre, et, en vue de la position de la femme envers la sociologie de l'avenir, il est plus grand pour elle.

L'écrivain vague, mais puissant, qui disait dernièrement, que si le siècle dernier avait résolu la question de l'homme, le siècle actuel devait résoudre la question de la femme, s'imaginait à peine combien littéralement, ni de quelle façon cette vérité se démontrerait.

L'énigme de la femme sera résolue par un miracle plus merveilleux que celui qui résout celui de l'homme, en tant que celle-là n'a été posée que dans les temps modernes. A peine posée, la réponse est faite. A peine une génération s'est-elle passée depuis l'éveil de la femme de son long sommeil — éveil dû à l'agence directe de sa croissance sociale — que la femme se mit à rechercher tels effets dont elle serait la cause ; et quoique la période pour ses efforts isolés, jetés comme un défi, ait été assez longue pour commettre bien des erreurs et pour apprendre à voir et à agir peu sagement, avec partialité et froideur, cette période pourtant, de manifestation de ses pouvoirs non dirigés, a été en réalité merveilleusement courte.

Son ennemi fantôme, l'homme, ne lui a jamais tant serré le mors, que ne le fait pour elle-même, son absence

organique de force de résistance, pour restreindre, là, où elle veut agir seule, et par sa destructive incapacité à régler les relations sociales, lors qu'elle veut agir avec l'homme pour les comprimer ; et les résultats abominables dans les intérieurs et les cœurs, du mouvement des droits de la femme sont à peine reconnus, avant que la véritable nature de l'instinct mère d'où il naquit, commence à dévoiler sa beauté et la paix de sa douce puissance. La reprise par la femme de son état véritable de mariage, l'excusera, la corrigera, l'émancipera en la transfigurant !

CHAPITRE IX

LA FEMME APPELÉE

Nous avons fait allusion à cet instinct qui s'est manifesté dans tous les développements de l'activité masculine des temps passés, qui avait pour but d'influencer les hommes soit pour leur bien ou simplement pour les dominer, l'instinct de se garer toujours contre les empiétements de l'influence féminine. Parmi les archives de l'antiquité, ce sont les plus anciennes seulement, et celles purement de tradition, qui reconnaissent dans la femme le co-partenaire de l'homme pour les importantes activités de la vie. Pour la majeure partie de la période dont les documents consécutifs relatant ces faits nous sont parvenus, la période qu'on appelle celle de l'histoire universelle, et qui est par le fait celle de la lente amélioration intellectuelle et morale de la terre, la femme en tant qu'acteur, ou même comme souffleur, de faits importants, n'apparaît qu'accidentellement ; l'homme jouait les premiers rôles dans les événements des drames de ces temps.

Quand une règle générale qui établissait l'incapacité de la femme à toute œuvre forte ne suffisait pas à expliquer ce fait, la tendance de l'homme à restreindre ses capacités, pouvait le faire, et l'homme, en ces temps, était plus sage, son instinct de préservation meilleur qu'il ne le savait être.

Quand la séparation se fut effectuée entre les formes entremêlées du parfait être humain, et qu'après de lents procédés de changement, ces moitiés dans le cours des générations, eussent été conduites si loin de leur condition première, qu'elles avaient su s'adjoindre pendant leur séjour dans la vie terrestre, des systèmes séparés d'enveloppes, faits d'atômes pareils aux animaux doués de sexes, la différence entre leur condition première et la nouvelle, fut alors plus affligeante pour la partie féminine que celle du masculin dans la dualité humaine.

L'homme, il est vrai, souffrit une telle altération dans ses parties plus superficielles, que le vide se fit sentir en lui, là, d'où l'on avait retiré l'impulsive sympneuma, et que la prison de sa chair s'attacha à lui ; mais la femme avant d'entrer dans sa prison charnelle, dut, par arrachement, sortir de ses enveloppes à elle, de l'enveloppe de la forme extérieure de son sympneuma, la laissant exposée dans toute sa faiblesse de chose cachée, mise à nu, aux durs procédés d'une recouverture contre nature. L'homme prenait contact avec l'accroissance animale sur

sa surface originelle ; celui de la femme se faisait sur les couches frissonnantes et souffrantes qui n'étaient qu'anormalement devenues sa surface.

L'homme était douloureux et vide en dedans, et chargé d'un poids de plomb au dehors ; mais il était encore lui, amoindri de son lui complet, mais doué encore, dans un degré infiniment petit, de sa fonction première de projeter par acte volontaire, les courants de sa vitalité dans le monde avec lequel il était en contact immédiat. L'homme découronné et diminué, restait homme encore, et malgré sa faiblesse, le seul instrument pour l'œuvre extérieure de Dieu, le signe et la promesse de la volonté céleste sur terre.

Mais la femme, en dehors de l'homme, et à part lui, privée de sa fonction de le remplir de vie, bannie par sa sortie de l'homme, du théâtre de ses saintes activités, ne possédant plus le médium de transmission pour ses puissants rayonnements, la femme ainsi n'était plus alors dans aucun sens, la vraie femme.

Si maintenant elle accompagnait, comme une forme de rêve, la carrière de l'homme dans sa vie extérieure, c'est parce que, ayant assumé des formations demi-animales, par les fonctions qui appartenaient à cette formation, elle pouvait recevoir l'honneur dû aux services rendus à Dieu, l'homme et le monde ; et pour qu'elle pût, tout fantôme de femme qu'elle fût, refléter encore quelques pâles

rayons de la force d'amour, qui ne se peut transmettre qu'à travers des formes féminines. Mais la femme en la femme ne s'élançait plus au dehors; sa qualité pleine se retira dans des profondeurs de plus en plus internes, se cachant de plus en plus de toute conscience de vie humaine, ne conservant plus dans le champ de cette conscience que telles qualités impulsives et suffisamment atténuées, qui pouvaient lui servir à être l'associée facile et de bonne volonté, de la vie extérieure de l'homme.

Mais voici que sonne l'heure où les tombes rendent leurs morts. Les forces endormies de l'homme, s'éveillent dans tout l'Univers, les unes après les autres, au son de la trompe qui les appelle; des myriades de formes qui sommeillaient, cachées et engourdies dans l'âme universelle, se lèvent à l'aurore aperçu, de la mission nouvelle à laquelle est appelé le monde; et les derniers seront les premiers, car ce sont les choses les plus cachées qui sortent des tombeaux les plus éloignés pour conduire les destins du jour.

L'homme, à ce moment perplexe de progrès sérieux, plonge de plus en plus profondément la main en son sein, pour en retirer des qualités de force et d'excellence en augmentation; il les applique à la science de la vie humaine, dont la résistance stupide et faible à la fois, forme l'histoire mélangée de bien des générations.

L'homme sonde de plus en plus profondément dans la témérité de son désir pour le mieux faire jaillir, comme les alchimistes d'autrefois, les forces cachées dans les atômes de la nature entière, et enfin il a trouvé les traces étincelantes des mines profondes de la féminité qui sont au cœur de la matière et des hommes.

A l'heure du danger le plus grand de l'humanité, cette chose contenue en toutes les formes, le noyau même de la forme, fut profondément et complètement enterré et perdu ; la femme demeurant intérieurement en lui, fut de force arrachée à l'homme protecteur, laissant en toute sa personne le froid legs du vide, et les espaces ainsi demeurés inhabités de sa personnalité relativement solide, se rétrécirent et durcirent afin de protéger les cellules de la vie plus intérieure, dont il perdit alors la possession consciente. La femme qui parut, dut alors se revêtir de surfaces dures et anormales, et replier en un profond sommeil les formes de vies faites veuves, de son Elle-même véritable. Une torpeur correspondante s'abattit sur toute la nature dans ses formes centrales, de sorte que chaque atôme en elle a souffert du manque de réceptivité vitale refusée par manque du féminin fermé. Toute l'histoire recueillie de l'humanité, révèle comme d'une importance capitale la résurrection des capacités internes en l'homme pour contenir les forces divinement humaines, par un travail lent, long et souvent interrompu.

Les siècles se sont accumulés sur les siècles pendant cette lassante réinstruction, non encore terminée, qui s'est faite avec lutte, et avec bien des fautes ; avec des lueurs et des périodes d'efforts mieux dirigés ; avec des perceptions de la volonté divine, avec l'acceptation des messages saints, et des retours en arrière constants à ce qui était contraire à ces enseignements, pour apprendre à l'homme à se servir des pouvoirs en lui, avec une connaissance toujours en développement néanmoins, de la divinité qui agit en la chose humaine. La puissance dernière de toutes dans la terrestre nature à rejeter ses enveloppes, pour s'élever à la lumière du jour, est celle cachée au plus profond des centres de tout homme, et qui est celle qui tressaille aux impulsions de tout ce qui est féminin dans la terre et dans les cieux ; et tout ceci il a fallu, parce que depuis le premier avilissement et souillure de la femme, ces cycles innombrables de vie et de lutte, étaient nécessaires pour retrouver, à force de labeur, le véritable cœur de l'existence humaine ; c'est parce que ce qui était enterré là, cette plénitude des activités féminines, s'étant retirée si loin et si profondément, devait en conséquence être la dernière des choses à être retrouvée et à revivre ; c'est parce que jusqu'au moment de l'entière préparation à la recevoir, cette chose devait rester la dernière qui était destinée à redevenir la première.

Le purement féminin, qu'il soit dans la nature, dans l'homme ou la femme, est la dernière des forces universelles latentes qui se réveille. Elle revit maintenant, à la fin dernière de l'histoire du masculin sur la planète, pour servir encore une fois, comme premier moyen de transmission, pour tous les procédés divins dans la vie externe, qui rouvrent ainsi leur porte d'entrée sur la terre. Toutefois, le rétablissement de relations normales entre la vitalité divine et l'humanité terrestre, demeurerait à jamais impossibles, sans les changements organiques dans l'homme et la femme que nous décrivons.

Il n'y a pas moyen d'unir les formes mâles et femelles d'êtres externalisés en deux moitiés, d'après la manière actuelle des habitants de la terre, de façon à produire une combinaison qui serait bi-une et qui pourrait absorber la bi-unité des pleins courants de vie. Le contact extérieur seulement de deux images mutilées, privées de la faculté par laquelle les atomes s'entrepénètrent et se fondent, ne peut ni produire, ni reproduire la forme humaine bi-une. L'homme qui n'a pas obtenu de changements dans les conditions héritées de son corps surfaciel, ne peut ni se nourrir des éléments de pure vie par le moyen de l'organisme de la femme terrestre, ni l'absorber des océans qui roulent à travers les peuples de l'Univers plus transcendant ; la femme de même, non transformée, est incapable aussi d'attirer en elle intérieure-

rement la plénitude de vie pour ensuite la redonner à l'homme.

L'homme, malgré la solide imitation de l'humanité qu'il présente en son revêtement charnel, est vide au travers de tous les fins espaces répandus en lui ; la femme, sous son apparence extérieure de vaines séductions, est dénuée de la force enveloppante qui la devrait compléter. Si donc la vie humaine devait se limiter comme auparavant à une naissance inconsciente dans les conditions enveloppantes de la sphère terrestre, à une existence d'abord en accroissance, et en décroissance finalement, dans laquelle les désirs et les facultés s'agitent dans une prison de limites définies, et à une participation, comme la base de cet état de choses, à la nature sexuelle des animaux ; car si l'homme se contentait de ceci, il n'y aurait plus d'espoir, ni vestige de raison pour espérer un changement de circonstances satisfaisant pour les enfants divins de la terre ; si l'homme n'est pas encore mûr pour de puissants changements en lui-même, dont il aurait la connaissance, nous n'aurions, en effet, aucun droit à nous attendre à un résultat terrestre quelconque, pour toute la somme des efforts et des douleurs du monde ; alors les anciennes désespérances de tout secours et de tout dessein divins se vérifieraient, et un éternel ensommeillement de la conscience serait de toute chose la meilleure à désirer ;

alors le froid contentement, en une félicité renvoyée au-delà du tombeau, est suffisante encore pour les cœurs des hommes, et la stérile demande de tout être humain de nos jours, d'obtenir sur terre la connaissance et la possession des grandes vérités et des jouissances élevées, est destinée à rester sans réponse, ne pouvant s'élever jusqu'aux cieux.

Mais il n'en est pas ainsi ! La vie humaine subit une vaste et puissante transformation. Elle se fait sans bruit pendant que l'humanité sommeille. Ce grand événement auquel préside le ciel, marquera non seulement définitivement une époque tranchée comme fruition culminante de tous les faits du passé, mais aussi la tranquille initiation dans les vastes cycles d'un nouvel avenir.

Il arrive ce changement pour l'homme, d'un système de formes sommeillantes et fermées, qui se réveillent au contact des pures vitalités féminines qui leur sont versées par le don de la personnalité de la *sympneuma*, et par elle, d'une myriade de rayonnements de la fécondité féminine existante en l'Univers entier. Il arrive le changement pour la femme. Ses pouvoirs actifs étaient supprimés absolument ; ils se réveillent, étonnés, dans l'embrasement que perçoivent ses sens étonnés, alors que la forme de son *sympneuma* se construit autour et au-dessus d'elle, la dotant enfin d'un organisme fixe, là, en la région organique de sa sub-surface, où elle ne pouvait, jusqu'à

présent que réfléchir, comme sur de flottantes vapeurs, les images confuses de rêves et de vérités contrefaites ; un organisme construit de manière à répondre de suite aux vagues de profondes vibrations qui sont en elles, et par lequel son contact est encore une fois établi avec la totalité des forces masculines, reliées entre elles, du monde entier.

Il arrive ce changement, qui amène à l'homme la puissance assurée, et le développement extérieur provenant de la pure et parfaite jouissance sexuelle sensationnelle. Il arrive ce changement, qui donne à la femme une naissance nouvelle de son véritable être, celui qui dormait dans la femme terrestre, enterrée depuis les temps les plus reculés, loin de sa conscience d'elle-même, et de toute reconnaissance extérieure, la femme vraie qui ne peut se connaître comme être conscient que lorsqu'elle s'ouvre pour absorber les pleines forces de la divine bi-unité et les repasser à l'homme.

La condition de la terre comme champ des activités humaines, n'offre donc pas de base pour une croyance définie en ses hautes destinées ; l'enthousiasme de ses apôtres de moralité s'élance par croissance ascendante au-dessus du niveau ordinaire par sa simple impulsion à l'aspiration, et trouble l'atmosphère de la pensée, sans être solidement appuyée par la pure raison, tandis qu'enfin non seulement les masses prépondérantes de la famille

humaine, auxquelles sont miséricordieusement permis un état de torpeur qui amortit le sentiment, mais aussi la grande majorité des âmes plus avancées, qui sont le corps et l'âme de tout ce qui est progrès dans les choses de la surface, sont toutes les deux victimes de cet opiacé, qui est la conséquence de l'acceptation comme finales, des ressources actuelles de l'homme. Pendant que les sciences, elles, froides et pures, n'existent que pour démontrer qu'elles ont atteint leur apex, et ne construiront plus, ayant assimilé tout ce que leur capacité leur permet de refléter du grand tout de la nature, et que l'immense pyramide dont elles ont doté les cœurs des hommes, est censée représenter la somme et la plénitude de toute la pensée, le sentiment et les connaissances de l'humanité jusqu'à nos jours, et comme le signe aussi de tout ce que pourra accomplir comme pensée, sentiment ou connaissances, l'humanité de l'avenir ; et tandis que la vie des hommes aussi s'étend pour la majorité, malgré tous ces progrès faits dans la douleur, l'ordure, la lutte et la stupidité muette, que les rayons plus purs de la minorité sont impuissants à dissiper, tandis, qu'en un mot, la vie humaine terrestre se sent toucher à sa fin, et se nourrit enfin des entrailles de ses expériences passées, faute d'une nouvelle nourriture, il entre à pas de loup en ce monde vieilli, en chaque atome de ses formes évanouissantes, un monde nouveau, d'ex-

périences plus vives de clairvoyance physique nouvelle, dans les formes plus fines et dans les espaces de la nature entière ; de connaissance certaine, parce que sensationnellement expérimentale, de l'action au travers cette vieille planète dépérissante, de vastes forces qui se jouent sur elle et qui proviennent du puissant Univers entier.

Mais l'homme ne peut obtenir la conscience de son entrée en ces conditions nouvelles — qui sont, par le fait, le réveil de la conscience intérieure et sommeillante des centres de ses atomes — qu'en vertu uniquement de sa réception organique de l'organisme du « Sympneuma » au dedans du sien, et par la résurrection plus vitale encore, dans les moitiés féminines de l'humanité, de leurs formes les plus internes paralysées, résurrection qui suit l'extension sur la surface intérieure du sympneuma mâle ; car seulement par ces formes, les plus profondément intérieures dans la femme, la fertilisation bi-une peut-elle s'approcher de l'humanité renouvelée.

Si le message que l'heure présente apporte à l'homme est donc important, combien l'est-il davantage pour toute femme vivante ; pour lui, c'est l'appel à secouer de ses pieds la poussière du passé mort, et de rechercher, en ce passé, l'autorité pour ce qui lui reste à faire ; pour lui, c'est une affirmation donnée au devoir et à la

possibilité, de devenir sensible à un ordre nouveau d'expériences puissantes, dont il pourra disposer pour la destruction de ce qui est mal, c'est-à-dire anti-humain sur sa planète. Mais la femme est courtisée avec une parole d'une signification plus intense, qui lui dit : « réveille-toi
« de ton long sommeil ; lève-toi et secoue tes enveloppes
« pareilles aux linceuls de la tombe. Vis, toi qui n'étais
« plus, et qui paraissais seulement comme l'image vaine
« de la femme perdue ; il faut revivre maintenant, afin
« que les hommes, de toi puissent tirer le nectar de
« leur vie, pendant qu'ils travaillent à la rédemption de
« la terre ».

Il y a donc, ô femmes, une merveilleuse leçon pour votre entendement à cette heure de transition aiguë, une leçon inimaginée du passé, celle d'apprendre à vous connaître vous-mêmes et à reprendre la place que vous occupiez entre votre Dieu et l'homme. Revivez, car les zéphyrus du ciel répandent sur vous, à cette fin, leurs airs embaumés, et pénètrent dans les pétales repliés de votre nature la plus profonde. Produisez enfin la naissance de la joie cachée au cœur de la nature ; l'homme vous réclame à nouveau, et non pour lui, mais pour tous les peuples. Il ne réclame plus de vous, le commerce des sexes désunis, ni la production de nouvelles générations faites ainsi, car il vit maintenant dans les compartiments

de ses sub-surfaces, où la présence de sa sympneuma se répand, satisfaisant à toute sensation, commandant aux activités anciennes des formes extérieures de faire une longue pause, dans l'attente de conditions nouvelles!

CHAPITRE X

LA RÉPONSE DE LA FEMME

La femme qui voudra suivre le courant de son siècle, et, en tant que femme, repasser sérieusement l'histoire entière de son sexe, devra envisager franchement la part qui incombe à son sexe dans la responsabilité partagée de l'erreur universelle. Pour elle, comme pour l'homme, il est loisible, que dis-je, il est urgent pour elle, ainsi que pour lui, d'obtenir de Dieu le don de l'élixir suprême qui attend la demande pour se verser sur la nature humaine. Il ne faut pas qu'elle demande un moindre don, mais l'ayant fait, et lorsqu'elle aussi ayant partagé la discipline, l'abnégation et les préparations diverses auxquelles nous avons fait allusion, la réponse merveilleuse lui est faite, ainsi qu'à l'homme, et elle reçoit en tressaillant la perception du fleuve pénétrant en elle, de la bi-unité divine et de la présence qui la complète, du sympleuma ; elle découvre alors que tout son être devient la résidence — s'il ne l'était déjà jusqu'à un certain point — de la passion

de l'humanité. Son cœur de femme se gonfle, surpassant en cette particularité, le cœur de l'homme, et elle se sent grosse d'une maternité qui comprend toute la terre, ainsi que le font les vastes cieux, dont les rayonnements se répercutent en elle, et sans diminuer son entier dévouement aux individualités, qui possédaient son amour, elle adopte, pour en être la solide base, le service de toute la terre.

Mais lorsque la femme reçoit en elle ce pouvoir de perception véritable de son devoir dans toute sa magnitude, elle sera vivement consciente aussi de la faiblesse inhérente à sa constitution actuelle, pour l'accomplir.

Faire œuvre avec Dieu dans le service du vaste Univers, contre les débris tyranniques du passé qui l'étouffent, nécessite qu'elle livre sans crainte, combat mortel en elle-même avec tout héritage organique, que ce passé a imprimé sur toutes les formes anciennes de son âme et de son esprit. De plus, afin de faire œuvre avec Dieu, pour la femme en général, il faut qu'elle acquière une humble mais pleine conception de cette vérité, qu'elle fait partie intrinsèque, en autant qu'elle est un petit système organique, de l'organisme entier de la femme terrestre ; et que de par le lien inséparable qui existe entre les parties et le tout, il n'y a ni douleur, ni mal qui convulse et violente un membre quelconque de la fraternité, qu'elle

ne doive adopter, comme en partie sienne, et combattre comme s'ils étaient absolument ses maux.

Car, en vérité, la femme la plus suave et sainte, sans s'en douter elle-même, n'a pas échappé, par le fait même de sa naissance terrestre, à l'absorption dans ses complexes cellules, des germes, tout au moins, de tous les poisons qui font périr la multitude dans ses membres divers ; et la couronne de béatitude du rachat des autres au bonheur, sera donnée aux seuls cœurs qui s'avanceront sans défaillance, au martyre de la découverte de ces germes latents en leur sein.

La femme qui peut devenir, et dont la destinée collective est de devenir, un récipient qui contiendra les fluides de la vitalité, un Sangraal saintement gardé, ne s'abstiendra pas, parce que, par la compréhension de ses parties les plus subtiles, elle apprendra toute la triste malformation dont elle a hérité en naissant sur terre. A moins que le véritable féminin en elle soit profondément recouvert, à la première perception nette qu'elle obtient de l'intention divine de se servir d'elle en des voies de service nouvelles, elle se prosternera en s'offrant elle-même en offrande, en complète abnégation aux pieds de l'amour très-saint de ce Dieu très-haut qui parle en son cœur.

La vague d'activité individuelle et d'énergie mentale qui commence à agir si généralement sur la femme de nos jours, et appelé le mouvement pour les droits de la

femme, témoigne grandement de quelque chose qui s'éveille en elle, pour lequel jusqu'à présent le remède n'est pas trouvé. Ni l'homme, ni la femme n'ont encore commencé à comprendre comment satisfaire à cette force en ces réclamations nouvelles faites par la femme, ni même d'où provient cette force ; et la manière dont les hommes traitent ce mouvement dans le monde — comme un danger se développant lentement dans la nature matérielle — avec le consentement partiel de reconnaître ce développement par d'inutiles hauts cris contre ces ravages possibles, mais avec une paralysie d'action qui reste négative envers elle, est peut-être le fait le plus remarquable entre tous ceux qui s'y rattachent.

La direction dans laquelle se jettent les femmes avancées de nos temps, mues par une impulsion qu'elles ne savent elles-mêmes diriger, mais qui les pousse à fuir tous les freins, les tyrannies sociales et domestiques et l'injustice des coutumes, est une impulsion qui les conduirait, si elles suivaient jusqu'au bout leur course folle, à des désastres inexprimables : elles dissoudraient tous les liens de la Société. Car l'application du principe qu'elles formulent en leur pensée, réclame la liberté au point de vue social, scientifique et dans la politique militante, tandis que ce principe lui-même prend sa racine dans la question mal posée, et de laquelle part le déve-

loppement de toute la vie humaine, à savoir la question des rapports qui existent entre l'homme et la femme; cette question, la femme, avec son impétuosité caractéristique, l'a tranchée à sa propre satisfaction, en décidant d'après l'un ou l'autre des extrêmes de la nature féminine, d'une part qu'il faut ignorer toutes les distinctions de sexe, d'autre part qu'il faut régner dans la licence de l'instinct animal. La liberté d'une direction sans entraves d'elle-même que demande la femme, poussée à sa conclusion logique, produirait deux conditions sociales opposées, qui l'une ou l'autre amènerait à l'humanité la mort par le feu, ou par la glace, mais dont l'antagonisme serait un enfer. Car, d'une part, la froideur de la femme se suffisant en tout — femme du type moral et intellectuel — aura une aversion toujours croissante pour une union avec l'homme, dont elle finira par se retirer, et d'autre part l'esprit volontaire de la femme qui cède aux entraînements des instincts bas et avilissants, introduirait une innénarrable confusion dans le drame universel; l'une de ces classes, si elle pouvait suivre sa voie opiniâtre, priverait les hommes de tous éléments de vitalité, l'autre les assoupirait avec des éléments d'une vie mortelle; mais ce conflit pour le dessus entre ces deux classes, dans le domaine des activités sociales, s'il était poussé à bout, anéantirait à jamais tout ce qui est vrai et saint, élevé et tendre dans la vie terrestre.

Quoique la carrière folle dans laquelle veulent se précipiter les femmes les plus vigoureuses de notre génération, soit fatale pour elles, si elles gagnaient du moins, la course qu'elles veulent courir, la force qui les pousse à agir ainsi, et qui renverse, pour commencer, la complète balance de leurs facultés, est néanmoins une force réelle et sainte, qui, par son extension et son développement dans toute la femme terrestre, corrigera les maux survenus par l'élan subit de son premier développement partiel ; c'est la force de réveil de formes dormantes dans son organisme spirituel qui, par sa pression d'expansion dans toute nature de femme supérieure, amène le mal de la confusion dans ses facultés superficielles, et la pousse à se poser comme révolutionnaire sociale et domestique. Elle se sent passionnément rebutée par sa condition et celle du monde dans le passé, et sent qu'elles ne peuvent continuer ainsi, qu'il lui faut lutter jusqu'à ce qu'elle ait atteint un autre niveau, où qu'il soit, et par quelque moyen qu'elle y parvienne ; mais elle ne sait proportionner l'effort qu'elle tente pour se dégager de l'état ancien des choses, et cela parce qu'elle-même ignore ce que devra être l'état nouveau. Mais au dedans du chaos remué en elle, de faux, de bruyant, de fou, de fier et de froid, comme une vase au fond d'une eau agitée, la voix tranquille et douce du féminin réel commence à s'entendre, ou s'entendra bientôt, commandant le calme ; et les esprits éga-

rés s'éloigneront de cette lutte contre nature pour écouter la nouvelle admonition.

Oui, c'est le doigt de Dieu qui se pose sur la femme agitée, mais avec une pression si douce, qu'à peine le perçoit-elle encore ; c'est par Lui qu'elle est soustraite du pouvoir de la domination masculine, par Lui que sa condition matérielle et morale est améliorée par une modification de l'opinion publique. S'Il lui tolère, comme à un enfant gâté et sans raison, de se saisir de toute chose sans distinction, qui attire son regard, s'Il lui permet de se jouer, et de faire des ravages, et de se lasser de sa puissance, ainsi mal appropriée, ce n'est que pour un temps, jusqu'à ce qu'elle ait grandi un peu, appris un peu ce qu'est son véritable développement, et aussi sa folie sur la surface de son être, jusqu'à ce qu'elle ait souffert un peu, afin de faire évaporer son entêtement, et qu'enfin elle renonce, en dégoût de l'expérience clairement prouvée mauvaise, et à son but et à son projet d'annihilation de son sexe, pour apprendre enfin toute la futilité de se tracer d'aussi dures lignes pour sa conduite ou ses sentiments.

L'étreinte de la domination de l'homme sur la femme a été desserrée par la Divinité, et la tête de la femme lui en a tourné ; mais pas pour longtemps, car le maître vrai de la femme est là pour barrer la période de ses erreurs, avec son amour qui comblera tout. A Celui-là, il faut que tôt ou tard elle se rende ; au sentiment qu'une puissante Divinité

l'attire au sein même de la vie, l'apaise par la bonté de Sa force paternelle, la dote de puissance en vertu de la douceur d'un feu de mariage ; jusqu'à ce que, l'un après l'autre, chaque sentiment de besoin et de but absent, soit calmé, et toute la gamme de la conscience antérieure s'évanouit, comme une mélodie oubliée ; alors elle perd les instincts d'obstruction, pour des méthodes, des pensées et des façons fixes pour donner et pour surgir extérieurement ; la femme alors consent à l'unique fixité qui est sa force, au premier commencement des courants d'amour qui sont la vie.

Celle qui veut être femme doit se contenter de ceci ; elle doit vivre sans volonté, sinon celle de recevoir cette inception ; toute l'étendue de son désir doit s'amasser et se résumer en celui-ci, l'unique et l'impératif ; car elle a besoin de toute sa force collective, de son organisation tout entière, pour supporter le passage à travers elle de cette force de Dieu.

La puissance irrésistible d'émotions plus réelles retirera petit à petit la femme du ^{xix}^e siècle de la scène publique de l'indépendance de la femme, et de la satisfaction des instincts égoïstes, sur laquelle elle s'est produite, et elle aura horreur tant de l'impudeur que de l'anxiété d'une position si contraire à sa nature.

Le rappel du Divin Parent à cet enfant volontaire et fautive, lui dit d'obéir et de se replier dans le sanctuaire

de son soi intérieur et dans la douce quiétude de l'absorption qui l'y attend. Le premier appel maintenant du Père-Mère, à Ses filles de la terre, est comme celui des bons pasteurs pour réunir le troupeau épars, car les femmes types de l'ère actuelle dispersent, perdent et gâchent leurs facultés et leurs affections, l'une en folie, l'autre en sérieux exagéré; l'une et l'autre dans l'ignorance de leurs hautes destinées. Mais combien vite aussi elles se retrouvent et reviennent vivement sur leurs pas, quand elles deviennent certaines, intérieurement, qu'elles sont appelées à quitter leurs caprices; combien le guide de leur cœur purifié, leur fait de suite oublier, et leurs plans et leurs projets, leurs plaisirs et leurs ambitions, leur besoin même de posséder quelque chose de défini, une idole soit du cœur, de la tête ou de la volonté; dès l'aube d'une vision intérieure, combien est complète la perception que rien ne lui sert que d'apprendre à se tenir entre le Dieu qui donne tout, et l'homme qui a besoin de tout, en intermédiaire pour recevoir et redonner! Complètement et vite, alors, la femme cesse de faire un choix pour son service d'amour en défi de la Sagesse suprême qu'elle veut servir; et avec quel contentement entier elle devient grosse, dans ses conditions nouvellement acquises, de réserves d'affections infinies, qui, par elle, passent dans le monde masculin.

Oui, ce que l'homme ne sait demander à la femme,

elle l'apprendra par elle-même ; c'est de trouver, et de tenir, sa position réelle dans l'ordre naturel du globe. Jusqu'à présent les natures masculines et féminines sont l'une devant l'autre en méfiance et en stupide malentendu, qui ne sont mitigés que par la dépendance mutuelle en laquelle ils se trouvent, pour les services et la société mutuels. Parmi les spécimens, même les plus élevés de l'union de l'autre sexe, une téméraire confiance est nécessaire, que l'expérience ne soutient pas toujours, pour risquer un absolu dévouement à l'existence l'un de l'autre, pour s'aventurer à la remorque de chaque impulsion, et de tout but de l'autre ; car ceci oblige toujours au sacrifice, et le sacrifice, quoiqu'en lui-même il purifie et il élève, n'appartient pas à l'ordre plus haut et plein qui descend aujourd'hui. Mais ces hommes et ces femmes se trouveront libérés de la solution pratique de ce problème de leurs devoirs l'un envers l'autre, lorsqu'ils entreront l'un et l'autre dans la plénitude de la réalisation de l'immense humanité dont ils sont les parties ; l'instinct se perdra en chacun de désirer ce bien fragmentaire et partiel, appelé jusqu'à présent privé, ou particulier ; et des pouvoirs individuels plus intenses pour agir et pour jouir, surgiront en chaque conscience, éveillée à nouveau.

L'homme ne craindra plus de se confier à la femme, alors que ses impulsions impétueuses ne surgiront que

pour les besoins de l'humanité ; la femme ne craindra plus de se dévouer absolument à la vie de l'homme, quand celui-ci ne s'occupera que de frayer par son existence, une voie pour le bonheur de toute l'humanité. Mais afin que l'un ou l'autre s'élève sur les ailes de ces possibilités nouvelles, données à l'homme et à la femme, qui, joignant les mains dans tout l'univers dans une étreinte d'étroite camaraderie, grandiront de front jusqu'au développement entier de leur moment, il faut l'entrée dans le système humain de vitalités plus puissantes que celles dont il jouissait jusqu'à nos jours. Ce sont ces vitalités qui commencent maintenant à se faire sentir, s'établissant dans les charpentes de l'humanité, tout en faisant pression sur elles, et en y apportant la capacité de supporter davantage de cette force pure. Ces vitalités sont envoyées pour faire l'éducation et l'enseignement des membres rabaissés de l'humanité terrestre, jusqu'à ce que leurs corps aient appris à contenir les mouvements de génie et de passion dans leurs cerveaux et leurs esprits ; jusqu'à ce que, esprits et cerveaux aient appris à être dépositaires d'une sagesse plus vive et d'un sentiment plus ardent, qu'ils ne sauraient, avec sécurité, contenir actuellement.

Ces vitalités se versent comme un fleuve en l'humanité, lui donnant l'impulsion et la force, se logeant d'abord dans des cellules flétries et rétrécies, qui revivent et se

gonflent ensuite, et dans lesquelles avec la plénitude que donne le temps, s'épand la présence pleine de salut et de puissance du sympneuma rendu à l'homme.

CHAPITRE XI

L'INTELLIGENCE

Au moment où la vague spirituelle, qui s'est tenue suspendue, comme en son dernier et plus énergique effort pour la puissance et le progrès, palpite encore, surélevée pendant un instant ; tandis que de sa crête, en une ligne scintillante, commencent à s'épandre, ses esprits les plus marquants, en nouveaux éparpillements de sa force concentrée ; qui bondissants alors, cherchent de plus larges niveaux ; à ce moment critique, il sied à chacun de nous — qui ne sommes que les mesquines images, mais néanmoins les seules formes de l'humanité plus Divine — de nous rendre compte si vraiment nous nous élançons en avant, avec le plein du mouvement de notre temps.

Nous avons dit le profit que l'homme peut avoir, qui vit à notre époque, la nature de ce profit, et la préparation pour l'obtenir, qui s'est faite pendant la durée historique du monde, ainsi que les conditions individuelles pour le posséder à l'heure actuelle — les chapitres précédents l'ont décrit et expliqué — il a été dit de

quelle manière l'être humain aujourd'hui se détache dans le clair relief de sa maturité de volonté individuelle, sur le fonds de son histoire et de sa destinée ; et le récit connu du cours de l'humanité entière, a été relié à travers ses spasmes capricieux, par le développement constant de la croissance humaine intérieurement, vers la récupération de l'arrêt ancien de l'évolution parfaite ; et il a été dit aussi, que le moment est venu qui ferme le délai pour la réadmission dans la vie terrestre de puissances pleinement terrestres, complètes dans leur espèce, et libres dans l'exercice de leurs activités. Une allusion a été faite même, à l'inutilité pour l'homme de faire plus que de chercher un renseignement pour son intelligence en repassant ainsi le passé entier de sa race ; il n'y trouvera que ce qui peut, en certains cas, supplémenter ses imparfaites intuitions.

Plus un homme est maintenant le représentant de ce développement de son siècle, moins il s'attachera par nécessité personnelle aux détails des faits de la terre avant notre époque, plus il sera ainsi libre des biais et des fardeaux de notre monde, pour mieux envisager la terre, à laquelle il semble pourtant ne plus appartenir, sachant, sans qu'on les lui ait appris, la vérité, la pureté et l'amour dont elle s'est départie ; pouvant juger par le sentiment naturel de l'écoulement du temps dans les procédés humains, de l'époque infiniment reculée de ses douleurs

premières, et brûlant d'une connaissance naturelle, enseignée ni des prêtres, ni des sages, ni entravée par eux; celle de savoir son âme venue, pour donner au désert terrestre toute sa vitalité; il se sent embrasé par l'instinct intense, mais qu'il n'avait pas cherché, du contact dans lequel se trouvent toutes les fibres de sa consciente dualité d'être, avec la force Divine élevée et suavement créatrice, qui vient pour qu'il soit, pour qu'il vive, et au-delà de laquelle ses facultés se refusent à tendre, parce qu'elle vient éternellement donner à toute demande, la réponse de la plénitude et du repos complets.

La suffisance dans l'expérience est le don offert; non pas la toute science; ni la toute puissance, mais une expérience satisfaisant à toute demande consciente de la nature humaine. Dans la souffrance des anciennes conditions de son être, conditions non disparues encore, l'homme s'écrie qu'il est dans le besoin, sans savoir au juste ce dont il a besoin; il réclame tantôt ceci, tantôt cela, suivant les particularités de son tempérament, suivant la phase spéciale de la misère générale humaine qu'il reflète, suivant les images particulières de la perfection inaccessible dont son cerveau a reçu le plus aisément l'empreinte, ou suivant la négligence spéciale de la providence sociale, dont il a été la victime; les uns ont besoin de pain, les autres d'une philosophie meilleure; les uns réclament leurs aises pure-

ment et simplement, les autres les grandes fatigues d'une activité fiévreuse ; les uns veulent vivre dans la balance pondérée d'un développement modéré d'eux-mêmes, les autres désirent être martyrs sur l'autel de l'Univers ; les uns demandent à posséder en son entier le secret de la Divinité, tandis que les autres affirment qu'ils ont découvert dans le néant, le commencement et la fin d'eux-mêmes. Ces millions de voix qui s'élèvent de la masse humaine, témoignent donc pleinement que l'homme a de grands besoins ; mais qu'il ne sait clairement quels ils sont. La surface agitée de la société nous démontre que le besoin du monde a pris une dimension insupportable ; mais ce n'est pas le monde qui nous apprend comment y suppléer ; car l'intelligence des hommes, à son plus haut niveau, a des dimensions infiniment petites en présence des problèmes de l'Univers, et n'est qu'un mécanisme frêle et incomplet pour jauger les pouvoirs dont est fait un seul des êtres humains ; de plus cette horlogerie humaine s'est usée de nos jours, en cherchant à enregistrer ce qui n'était pas dans la limite de sa portée, et par suite une sorte de paralysie s'empare d'elle, et elle prétend maintenant fixer les limites de toutes choses, et de toute existence, par sa propre relativité.

Il y a un peu plus d'un siècle, l'homme se mit à remodeler, et à revivifier des lignes de pensée, fruits d'une période vieillie de la civilisation, et prit pour tâche de

démontrer les modes les plus appropriés aux efforts intellectuels, il se mit alors à disséquer la nature impalpable des facultés psycho-rationales. Les chefs intellectuels modernes ont de nouveau changé la venue de cette inquisition à la région positive. Ils ont fait face aux résultats vagues de la philosophie du dix-huitième siècle, par des aperçus plus nets, des limites imposées aux recherches métaphysiques, sur les conditions et la nature des sensations et des perceptions humaines ; leur domaine actuel est celui où la collation des faits et des expériences est formée en une solide base pour les connaissances utiles. C'est sur ce plan d'observation des phénomènes de la nature qui frappe cette catégorie plus grossière des sens, dont la conscience est la plus régulière et la plus persistante — que les sages de nos jours ont fait valoir avec fierté l'œuvre de leur scalpel, démontrant avec emphase et dogmatisme, sa supériorité sur tous les résultats antérieurs de recherches, à cause de son terrain sûr, des limites ordinaires et normales d'expériences, où choisir ses faits ; mais même là, la maîtrise des faits sur l'esprit humain se heurte encore, contre la vanité de son savoir ; car les sondages de la science dans toutes les directions arrivent à ces extrémités de la possibilité, où ils sont arrêtés par l'évidence des agissements de forces diverses, au delà du point auquel le système est capable de les connaître consciemment. Arrivés

à cette limite, les natures plus richement et plus hautement douées — celles, c'est-à-dire dont la conscience est ouverte en des degrés plus manifestes et délicats, — frappées de respect et de saisissement, s'écrient : « Nous ne pouvons savoir au delà, car rien en nous, dont nous avons la conscience, n'est en rapport avec ce qui est au delà. »

Les natures plus étroites et moins accoutumées à s'émerveiller des forces puissantes qui se jouent dans la conscience profonde, disent : « Ici nous nous arrêtons, « car cela, auquel nous ne trouvons pas de rapport dans « les limites des expériences de notre siècle, n'est pas, « ou du moins ne peut se traiter que comme n'étant pas, « car la vraie sagesse est de prendre l'homme à son stage « actuel de croissance, comme représentant le summum « de ce que l'homme doit être; et ce que la majorité numérique des humains ne peut sentir, éprouver ou « apercevoir, doit être rejeté du champ des connaissances « ces générales. »

C'est ainsi que l'avant-garde bat en retraite sur les masses, qu'elle doit éclairer et conduire, jetant l'alarme par ce cri : « N'avancez pas, il n'y a rien au-delà », et la multitude, en qui le désespoir ne peut même diminuer la pression croissante au dedans d'elle, qui la pousse en avant vers quelque chose de nouveau, de vrai et de consolant, est torturée par l'opposition de la vie en elle, qui fait effort, et la sagesse mortelle de la cruelle raison.

Le véritable besoin de l'homme et de la femme, se trouvera n'être, d'une manière absolue du moins, pour aucune des choses qu'ils réclament ; ils ne sauront même pas d'une manière absolue, quel il est, avant qu'il ne soit apaisé, parce que cette chose, douée du plein pouvoir de satisfaire à toute l'étendue des facultés conscientes des hommes, ne fait pas son entrée sur la scène par la porte de leurs perceptions intellectuelles, mais par la large avenue de l'expérience psychique.

Si une fois les fleuves de mouvement vital ont inondé l'étendue des sentiments de la nature morale, projetées sur elle, de sources qui transcendent la puissance de l'homme à les découvrir, et échappent à sa volonté de les embrasser, mais qui s'épanchent dans l'Univers qui l'environne, et n'attendent pour l'inonder que sa bonne volonté à les recevoir, si ces fleuves débordent en son âme surchargée, et emplissent chaque fibre de sensation de sa construction physique, le moment alors est venu pour que l'intelligence, au regard d'aigle, annote leur prompt transition à travers ses régions béantes, et se satisfasse.

Les archives de l'intelligence introspective de la nature humaine, ne peuvent témoigner d'une entente parfaite ni d'une certitude calme de ce vaste sujet, aussi longtemps du moins, que cette nature humaine, dans son immensité, sa profondeur plus considérable, et dans son tout moral, n'est pas satisfaite.

L'intelligence seule, qui est le parfait laboratoire pour la vérité, ouvert de tous côtés pour l'accès des formes matérielles et l'issue des formes plus élevées, ne peut créer la vérité par un exercice quelconque de l'observation, de la perception ou de la réflexion ; l'intelligence regardant dans les cœurs ne saurait découvrir ni enregistrer, une seule vérité finale et satisfaisante demeurant en elle, aussi longtemps que ces cœurs sont affamés ; ni pourra-t-elle affirmer, à priori, qu'elle sera la nourriture qu'obtiendront les besoins qu'elle leur reconnaît. Il n'y a pas une connaissance humaine, qui existe antérieure à l'expérience morale sensationnelle, et aucune expérience ne peut être projetée en arrière sur l'organisme moral sensationnel, de celui du rational, et pas davantage la base morale sensationnelle ne peut produire en elle des expériences réfléchies, des imaginations provenant de la pure raison.

L'erreur des intelligences humaines de nos jours — et celle qui est responsable des plus poignantes souffrances morales qui dévorent les cœurs de l'humanité du XIX^e siècle — c'est l'erreur de l'application prématurée de ses vigueurs.

Dans la fierté de ses progrès fleuris et de la trempe éprouvée de ses qualités nouvelles, de l'acération récente de sa force incisive, de son dernier développement de capacité pour traiter les mille aspects que prend le pro-

blème humain, maintenant que les grandes inventions physiques attirent les faits éparpillés au loin, à leur foyer approprié ; l'intelligence humaine a outre-passé le champ de sa légitime dictature, et elle a voulu se rendre maîtresse de ces contrées élevées de pur sentiment d'instinct dont il devrait se nourrir. Que l'intelligence du monde s'arrête ici ! et qu'elle ne s'approche qu'avec respect ! et que tout être humain en fasse autant, et retire ses souliers, car la place est sainte !

La préparation infiniment grande qui a été opérée ainsi dans le mécanisme physique pour obtenir une vie plus parfaite sur terre, n'a pas été moindre pour accomplir le même but dans l'intelligence collective de l'humanité. Toute préparation a pour but, quoique les masses l'ignorent, de tendre vers la plus haute des destinées, celle de parfaire le service universel ; mais jusqu'à présent chacune d'elles, par ses énergies aveugles, fait de grands ravages, parce que la force morale dirigeante tarde à venir. Le globe terrestre se tient prêt, comme dans l'attente d'une naissance attendue, et chaque particularité qui marque le sentiment, la pensée et le caractère de notre moment, offre le témoignage de la généralisation de ce muet instinct expectatif, quoique l'expérience humaine ignore complètement quelle est la nature de cette chose qui leur donnera le contentement.

Pourtant les hommes la peuvent prendre, elle est là, sous

la main d'un chacun qui veut s'en emparer. Qu'ils se lèvent donc, et qu'ils n'aient point de crainte; elle est ici, elle a frayé ses voies jusqu'aux fins espaces de la terre, et elle les inonde de la lumière du matin; que les hommes l'admettent donc, elle les dépasse, et pourtant elle entrera en eux; elle est plus grande que leurs capacités réceptives, qu'ils les chargent donc, démesurément; elle force outre-mesure l'ancien mécanisme de la pensée, qu'il cède alors à sa pression; elle sape sous les étendards du bien d'autrefois, auxquels se sont ralliés un millier de groupes, qu'ils s'écroulent; elle mine les relations des uns avec les autres, qu'ils abandonnent aussi ceux-là; elle retranche le terrain pour l'accomplissement littéral des prophéties, que le désir pour des faits qui refléteraient des conditions passées s'évanouisse donc. Ouvrez le portail et chassez-en tout ce qui a été connu, et vu, et ressenti, et dit, et même imaginé jusqu'à présent, pour que cette chose unique puisse entrer! Faites libre la voie seulement; hommes et femmes et petits enfants, faites libre la voie, déblayez la « tabula rasa » et que la seule nature, en sa vérité, puisse s'approcher et prendre possession de toutes les consciences! Que la chose dont nous avons un si urgent besoin, nous vienne, gagnée sans être courtisée, prise sans être demandée; enlevez seulement de vous-même, la matière entravante, et il sera impossible que les canaux de votre être conscient restent fermés à cette pleine expérience, dont la force

nouvelle remplit le nouvel organisme dont vous étiez le possesseur inconscient, et vous satisfait entièrement.

Il est vrai que bien des gens ne demandent pas une expérience nouvelle. Il y en a qui sont satisfaits déjà, par une des formes de religion établies actuellement, et à laquelle ils ont donné leur sanction, plus ou moins indépendante, et qui suffit à supprimer les plus basses tendances de leur nature, les élève jusqu'à la connaissance progressive de la volonté Divine, leur fait accepter avec sérénité les vicissitudes de la vie, les souffrances de la mort et la perspective d'un avenir inconnu.

Ceux qui sont ainsi contents, seront dans une admirable position dans la société contemporaine ; mais ne peuvent être comptés comme les enfants spéciaux du mouvement, ni comme les produits de ses forces les plus marquantes, ni comme les précurseurs du prochain départ. Ni pourra-t-on compter, à proprement parler, parmi ceux-ci, les esprits considérés, pour la plupart, comme les plus puissants et les plus avancés de leur époque ; car ceux-ci, qui ont la prétention de conduire, et qui sont en majorité les plus suivis et les plus admirés, mais qui ne sont pas à cette heure les hommes et les femmes ayant le feu caché qui change les esprits et les destinées des masses, mais les hommes et les femmes, à l'intelligence lumineuse, qui se nourrit de l'extérieur, qui recueille les expériences mais ne les ressent pas ; qui peut

disséquer les sièges des forces diverses, mais ne les peut transmettre ; qui enregistre, qui classe, qui fait la moyenne des faits et gestes à observer, mais qui n'a aucun sentiment prophétique de possibilités diverses ; qui, malgré la grandeur incontestable de ses proportions, et le nombre fort en augmentation de ses possesseurs, n'en est pas moins l'intelligence appartenant à cette classe, qui marque la clôture d'un long cycle de développement, et qui n'en produira plus.

Cette catégorie d'intelligence se tient le dos tourné vers l'avenir, enracinée à peine dans les entrailles fécondées de la nature morale, elle ne se préoccupe pas du puissant mouvement embryonique dont les procédés s'y déroulent, et ignore tout le contenu de l'avenir, ne jouissant que dans le passé, ne se nourrissant que trop surabondamment des connaissances de ce qui a été, en affirmant qu'en vertu de cette science compacte, elle sait que rien ne se doit attendre qui diffère d'elle.

Cette phase dernière dans laquelle est entrée la science, ne peut être celle d'où jailliront des sciences nouvelles ; car dans ce mode nouveau, elle paraît vouloir tuer la nature, si elle le peut ; car elle défend aux hommes de sentir, d'autre façon que celle dont elle a pris note ; et par cela, elle arrêterait, si cela lui était possible, les nouvelles activités qui découlent de sensations nouvelles. La science paraît aujourd'hui si occupée de faire

une enquête dans le monde des expériences du passé, auquel elle se restreint avec ostentation, qu'elle dénie le droit d'existence aux expériences nouvelles (1). Elle étranglerait l'avenir, en ne reconnaissant pas le développement libre des forces qu'elle n'a pas encore appris à traiter; cette partie du grand mouvement intellectuel de nos jours, qui, tout en étant la plus petite, est la plus remarquée, et cette partie de sa science qui, tout en étant la plus petite, est celle qui s'empare la plus vigoureusement de l'imagination populaire, ont pris la proportion de véritables tyrannies; la science et l'intelligence gouvernent à l'heure qu'il est, comme gouvernaient jadis à leur moment, les Églises et les Empires, une race d'esclaves maintenue par la force despotique. Car la crainte de contrevenir à des conclusions posées par la science, commence à paralyser la croissance de l'individualité; dans la grande masse des gens intelligents, qui n'ose donner un libre cours à ses impulsions de pure intuition et de perception, par la peur du ridicule, de la censure ou du mépris, qui sont la portion de ceux qui ne portent pas leur culte à l'autel populaire.

La surface étincelante des pouvoirs intellectuels de

1. Cette remarque a trait plus particulièrement à l'attitude de la science en Angleterre, par rapport aux recherches dans les faits appartenant à un ordre psychique. En France, les savants sont bien plus avancés à cet égard.

l'individu, comme tant d'autres pouvoirs antérieurs, ne tend donc moralement qu'au culte des images seulement de la vie, et à refroidir le sentiment instinctif du Divin dans la nature; mais néanmoins le fait existe et persistera, que l'intelligence collective de la race actuelle s'est acquise une capacité, une puissance et une acuité, qui la préparent pour son avenir plus grand. Ce génie vrai de la famille humaine n'est pas celui qui brille; il s'accroît tranquillement pour devenir la forme qui recevra et transmettra les pouvoirs spirituels qui germent rapidement en ce moment dans le sein universel de l'humanité, et ne fait aucune demande de régner comme pensée.

Les connaissances éclatantes actuelles, qui dérivent de la tête seulement, et qui dogmatisent et tyrannisent sur le terrain de leur sûre base de pure expérimentation, ne peuvent suffire à combler les grands besoins du cœur humain, puisqu'ils craignent d'en traiter les expériences; et celui qui voudrait en tenir prêt, afin que sa libre nature puisse lui enseigner en lui-même toute l'étendue d'expérience vraie, possible à l'homme, devra apprendre à s'isoler avec cette nature, et tout en se servant de l'appui de la science des autres, il n'osera pas s'appuyer sur elle, ni suivre le courant d'une croyance ou d'une pensée populaire, au risque d'arrêter sa puissance d'expansion.

Celui qui s'isole davantage des courants superficiels

de la vie humaine, est uni le plus étroitement à ses semblables, sur le plan de leur plus profonde nature intérieure ; car cette solidarité de la race, qui paraît de plus en plus une utopie, vu le conflit qui ne cesse de faire rage dans la société actuelle, est un fait immuable à la base même de la nature humaine tout entière, et plus chacun de nous sondera en lui-même, pour toucher le fond de ses sentiments, afin de leur donner un jeu libre d'entraves, plus l'identité de tous ses besoins durables avec ceux de ses semblables, se révélera-t-elle !

Pendant des siècles successifs, l'homme a réclamé, et il a obtenu la liberté, et s'est arraché à l'hydre aux mille têtes, de l'oppression, qui se manifeste dans une forme dernière, plus subtile, plus séduisante et plus difficile à éviter. Mais tout homme, avec les forces qui se développent en son âme à cette époque nouvelle, est en mesure de lutter, s'il veut seulement le croire, avec toutes les puissances en dehors de lui, et chacun qui déblaie la voie parfaite pour son véritable lui-même, au travers des labyrinthes de la vie environnante, conduit au dehors, pour le bienfait général de milliers d'autres hommes, les pouvoirs pour lesquels l'humanité a attendu jusqu'à présent.

CHAPITRE XII

LA SOCIOLOGIE NOUVELLE

Il a été indiqué dans les pages précédentes plusieurs points, dont la reconnaissance paraît indispensable en pratique, pour tous ceux qui voudraient librement manipuler les forces en circulation maintenant en eux, et dans le monde, pour leur profit et celui de ce monde. Il a été affirmé qu'une expérience réitérée a déjà commencé à démontrer, avec une régularité suffisante pour en faire une base raisonnable pour expérimenter au delà, que la poursuite du progrès de l'individu et de l'univers, comme conséquence de la demande impérative qui en est faite par toute volonté humaine, est inconcevablement facilitée, et dépend, peut-être même, de l'intelligente compréhension de points tels que ceux-ci :

1° De l'union des formes et forces masculines et féminines dans les êtres de la vraie humanité.

2° Du jeu à travers ces êtres des pleines forces de Dieu, jeu librement constructeur-sustenteur, et satisfaisant.

3° De la perte faite, dans l'antiquité la plus reculée, de la capacité totale de l'humanité pour recevoir la force dans toute sa perfection ;

4° La longue inhabilité qui s'ensuivit pour la race terrestre à regagner sa nature perdue ;

5° Sa faiblesse incidente au milieu des forces inférieures agissant au dedans et autour d'elle ;

6° Sa destinée d'obtenir le retour pour chacune des individualités qui la composent, par une longue rééducation, de la possession à nouveau de sa complète constitution androgyne, dans un avenir grand, attendu.

7° L'importance saillante des années actuelles qui ferment, et qui ouvrent des ères sérieuses, puisqu'elles marquent la pleine assimilation, dans toute la race, de formes et de forces, dont ses structures subirent presque inconsciemment le choc il y a près de deux mille ans ; d'où résulte l'état universel de préparation pour développer des nouveaux jets de croissance, issus de sièges de vie, plus profonds.

8° La responsabilité placée maintenant en tout être humain, en vertu de la force qui est en lui, d'être la scène où se joue une nouvelle qualité de conscience, qui rapetisse les sens passés, jusqu'à leur disparition entière.

9° La demande faite aujourd'hui par toute nature, d'être libérée de toutes chaînes, soit de son passé personnel, soit du passé universel, pour tenir libres les myriades

de formes compliquées, de son entière constitution, tout ce qui en elle peut réveiller sa conscience, ou qui s'appelle âme, esprit, cœur, pensée, raison, volonté, nerfs, fluides ou chair, libres et prêts à recevoir les impulsions qui vont au devant de la conscience comme nourriture pour la pure demande de la vie la plus pure; et finalement pour comprendre la capacité nouvelle qui se développe dans les hommes et les femmes, celle de s'attirer dans le rayon ordinaire, et journalier de leur perception, la présence du « sympneuma » qui initie ce nouveau départ conscient de tout être terrestre.

Nous avons discuté l'utilité et la nature de cette restriction inévitable des activités féminines sur terre, qui prit son origine dans l'éloignement infini du passé inconnu et reculé — restriction qui maintenant commence à s'abroger et nous avons appuyé sur les caractéristiques de l'intelligence du passé, comme du présent, qui en firent une force pour entraver la croissance humaine, qui maintenant devrait survenir. Ceci est, pour ainsi dire, comme la préface des connaissances nécessaires à la vie; mais la grande question pour l'homme, c'est la manière de vivre.

Quand tout le reste a été dit, entendu, éprouvé et connu, et que par la répétition cela soit devenu une sûre expérience, alors seulement arrive le commencement vrai de la vie, qui sera pour l'homme et la femme, la vie la plus avancée vers la libre évolution, que l'état de préparation

du XIX^e siècle rend possible ; la vie qui émet les pures forces des sièges cachés de la vitalité. Ceux d'entre nous qui envisagent la vie terrestre, et le grand avenir du monde à la lumière de ces connaissances que nous avons éprouvées et sanctionnées, ceux qui se lèvent armés pour l'œuvre, la seule, la grande, la sainte, l'enchanteresse, pourvus d'une vive distribution à travers leur sens de la vie électrique sympneumatique, qui donne à leurs sens grossiers, et ceux plus fins et subtils, la Divinité immense, ceux pourvus de vigueurs nouvelles, de facultés spontanées, pour les services les plus délicats ou les plus humbles, qui ont dépassé l'emprisonnement des Credo, et des formulaires pour la pensée, et les raisonnements, comme aussi les préoccupations personnelles ; ceux-ci étant ainsi prêts, découvrent que les natures dont ils sont alors doués leur dictent une parenté, qu'ils ne sauraient renier, avec tous les êtres humains de leur globe. Ces hommes trouveront la solution de la question dite « sociale » par la seule pression de l'amour qui grandit en eux d'une manière irrépressible, et qui leur apprend à la trancher, ainsi qu'un nœud gordien, une fois pour toutes !

La contenance en eux de mers débordantes de sentiments, et de forces, qui sont devenus leur vie même, n'est compatible qu'avec la pensée, par rapport à leurs semblables, contenus dans la délégation sainte pour laquelle cette vie nouvelle leur est donnée. — « Je suis le gardien

de mon frère » affirment-ils tous, comme la somme de la conscience nouvelle, comme le terrain élevé sur lequel ils se tiennent pour la maintenir, et la raison d'être pour chacune de leurs énergies et pour la vie terrestre qu'ils doivent mener.

Cette marche en avant vers les surfaces de l'humanité terrestre, par des êtres dont les formes étaient séquestrées dans les profondeurs inconnues de l'être humain, n'est pas l'œuvre subite des années récentes, mais seulement le résultat surgissant actuellement sur l'horizon de la conscience, de périodes très longues de développements, dont les premiers stages ne peuvent facilement se retrouver, mais dont l'action, qui de temps à autre atteignait une plus grande liberté dans des cas individuels que dans les masses, produisit les gardiens et les apôtres de toutes les puretés sociales ; tandis que son influence plus générale, conduisit les peuples, peu à peu, des mondes inférieurs d'existence, à ceux plus élevés : de la polygamie, qui déjà était un amélioration de formes plus basses, à la monogamie et à l'ascétisme, qui jusqu'à présent ont le mieux servi les meilleurs intérêts de l'effort moral.

Maintenant tout va changer ; en petit nombre pour commencer, puis en augmentation par groupes, et plus tard dans les masses. Le changement individuel effectuera celui de tous inévitablement, quand la saison mûrissante sera venue ; et il serait inutile de se demander d'avance

quelle sera la nature de cette forme ultime de la masse.

La seule question que chacun a besoin de se poser est celle de savoir s'il ressent au-dedans de lui, quelque signe qui l'estampille comme étant de ces premiers du petit nombre. Quand l'affirmation instinctive a répondu « Oui », quand l'homme sait qu'il ne peut demeurer comme faisant partie des choses d'autrefois, alors l'homme ou la femme trouveront, sans faute, que les changements en eux, que nous avons décrits, surviendront, et qu'une autre vie commence.

Ceux alors qui sont dans les liens de pure parenté les uns envers les autres, comme mères, pères, enfants, frères, maris, femmes et amis, maintiendront toutes ces parentés comme signes des diverses qualités qui sont dans cet amour par lequel ils s'assistent mutuellement, afin que la jonction des forces d'amour puisse reproduire les qualités surabondantes qui seront reportées au dehors pour secourir l'étendue de la terre. Ils ne se serviront jamais des combinaisons de forces résultant de ces parentés, pour s'en faire un levier afin de soulever les forces terrestres et se les approprier. L'individu perdra la tendance centripète de l'action, et elle se développera forcément centrifuge ; parce que ce qui est au centre de lui se dilatera et s'épandra extérieurement. La présence consciente en chaque unité, soit de famille, soit de groupe, du symptôme invisible jusqu'à présent, imposera à chacun la

manière dont il devra remplir ses devoirs d'affection, et ceci impérativement, car la désobéissance à son clair commandement supprime les progrès sur le plan de l'expérience journalière; et ce progrès est maintenant le gain le plus cher que chacun vit pour s'assurer, le gain initial et représentatif de tout ce que l'homme peut encore acquérir dans l'avenir.

Dans les positions mutuelles qu'occuperont ainsi les hommes et les femmes qui commencent à se savoir bi-uns, et dont l'existence est réglée d'après les claires instructions qui s'élèvent dans cette bi-unité, il se trouvera souvent qu'aucune précaution n'est prise pour la continuation de la reproduction humaine d'après les modes du passé. L'instinct en aura complètement disparu, et les hommes ne pourront faire revivre aucun fantôme des expériences qu'ils produisaient jadis. Les fidèles et inséparables compagnons, qui représenteront dans les formes extérieures de la vie, les faits sacrés de celle toute intérieure, existeront encore avec une plus value pour l'homme et la femme, mais avec une entière innocence souvent des rapports de leurs personnes qui maintiendraient, en une activité pénible, les courants en décomposition des couches uni-sexuelles de l'un ou de l'autre.

Une suspension partielle de la reproduction de notre espèce, est donc une possibilité qui pourra incidemment

se produire, vu les mille changements dans la constitution physique qui déjà commencent à se produire.

Il devient nécessaire à l'heure actuelle, pour bien des hommes du moins, de faire une pause avant d'assumer sur eux la grave responsabilité de transmettre à d'autres un organisme qui est le siège conscient d'une révolution extraordinaire, et ils ont le sentiment qu'il vaut mieux délivrer du péché et de la misère, les millions d'hommes vivant actuellement, que d'en augmenter le nombre ; et ce sentiment ira toujours en augmentant, et cessera d'effrayer ceux en qui les forces constructives et préservatrices se fortifient si distinctement, qu'elles semblent promettre la possession inévitable à l'humanité, dans un avenir prochain, du pouvoir d'allonger considérablement la durée du séjour terrestre.

La raison pour ceci peut facilement se comprendre, si on se souvient que la couche à moitié animale qui entoure la forme de l'homme, est maintenant en train de se dissoudre lentement, et que celui-ci a atteint une phase qui lui permet enfin avec sécurité de barrer l'entrée en lui aux activités défendues, venues du monde extérieur, et qu'il peut enfin transmettre à son extérieur les vigueurs qui suffiront à régler les accroissances de parcelles terrestres, nécessaires à la vie terrestre. Aujourd'hui, l'accroissance du corps sympleumatique l'amène au point où il peut commencer à grandir comme homme pur et sim-

ple, et où la sensation de croissance duale peut engendrer dans l'un ou l'autre des sexes, le déclin des sens du passé, l'intensité de la nouvelle sensation mettant dans l'ombre les expériences effacées du passé.

Les hommes et les femmes, en tête de ce type nouveau de l'humanité, qui se répandra et s'accroîtra jusqu'à ce que l'humanité entière en fasse partie, dans les lointains de l'avenir, sont tous mariés à cet esprit qui les complète comme unités de l'humanité réelle, et ils ne connaissent plus l'agitation et le besoin qui résultaient de l'humanité incomplète.

Notre époque amène l'accomplissement de tout ce qu'il y avait de véritable dans les aspirations, les prédictions et les idéals qui ont jusqu'à présent soutenu l'espérance dans l'homme. Aucune merveille, dont nous prenons à présent connaissance pour la première fois, et comme d'un fait nouveau, ne commence réellement maintenant, mais ne fait que surgir sur les perceptions de la surface pour la première fois.

Le fait central qui est le plus prophétique et le plus fécond, dont l'accroissement des sensations permette de prendre connaissance, celui de la présence dans l'organisme extérieur de la personne du *sympneuma*, est un fait, comme tous les autres, qui s'est lentement développé pendant toute la durée de l'histoire de l'homme, dont les époques sont si longues qu'elles ne peuvent se me-

surer ; mais son lent accroissement pendant les derniers siècles a été par le fait la croissance de ce système de forme dans tout être organique qui rendrait la demeure de la force morale de plus en plus possible et plus complète.

Chaque fois qu'un grand maître, dans le monde ancien le plus reculé, enseignait une vérité par simple précepte, qui survit à la fantaisie métaphysique dont elle était lestée, elle marquait dans la nation qui la recevait une légère renaissance dans les couches intérieures, de ces organismes flétris et morts qui indiquaient le bannissement de l'intérieur de l'être complémentaire. Car chaque étape dans ce progrès moral hésitant ne devenait possible qu'en vertu seulement de la résurrection graduelle et faible, dans tous les êtres humains, de formations structurales profondément cachées, ayant la capacité de répondre à la divine vitalité à cause de leur nature bisexuelle, c'est-à-dire que par des séries éloignées de faibles croissances, petit à petit, elles reprenaient les conditions de l'humanité naturelle.

Pendant les époques de l'histoire de l'homme qui représentent à l'esprit ordinaire son histoire entière — ce qui n'est pas, vu qu'il n'en a été écrit que des fragments plus ou moins partiels — les êtres séparés qui ont peuplé la terre, les moitiés-hommes et les moitiés-femmes des êtres complets, possédaient à l'intérieur de leurs éléments apparents, des formes inimaginées, ou pour mieux dire,

ils possédaient en eux, ignorée, leur humanité suspendue.

Si une nature quelconque témoignait de l'agitation intérieure de ces formes par l'accession d'un peu de vitalité, en faisant preuve d'un degré nouveau de vérité morale, reçu ou donné par elle, c'était parce que sur les plans profonds, cachés, de la conscience, l'être sympneumatique tressaillait en communion avec son complément, pour recevoir la secousse divine. L'action cachée qui a été le grand ressort de l'humanité, est l'activité en augmentation dans les profondeurs de son être où l'homme est sympneumatique ; c'est-à-dire dans les profondeurs où son être a son accès normal à l'être sexuel complémentaire, qui ne fait qu'un avec lui ; et c'est à cause de cette action que l'homme diffère de l'animal ; et lentement, péniblement, mais sûrement, s'avance vers un type rêvé de perfection morale, intellectuelle et extérieure, dans les formes de l'existence.

L'homme aspire, se souvient, il civilise, il espère et ne peut longtemps se reposer ; il sait qu'il ne sait pas, il cherche toujours, il agit sans cesse quoique aveuglément, faisant et défaisant, détruisant pour recombinaison, et gagnant toujours quelque chose, alors même qu'il perd ; c'est à cause de cette secrète pression dans tous les êtres humains vers une condition inconnue d'humanité supérieure, qu'il y a toujours eu, dans un degré plus ou moins intense, un mouvement quelconque dans l'intelligence et la mo-

rale collective des hommes, qui n'a jamais été entièrement stagnant.

Dans les temps les plus reculés de l'histoire, les progrès de l'humanité furent lents et incertains, comme on le sait, et toujours très partiellement, eu égard à la masse entière des peuples. Il est même merveilleux qu'ils aient pu se faire du tout ; que des créatures privées de la moitié de leur être constitué, et séparées ainsi d'une moitié de ce qu'elles étaient dans leur nature vraie, aient encore eu une possibilité quelconque d'émettre sur une scène de vie, dans des conditions aussi anormales, aucune des puissances qui appartiennent aux organismes divinement humains. Il est même merveilleux qu'une qualité de vie humaine, de quelque degré qu'elle fût, et d'une manière quelconque, fût émise dans le monde à travers des natures telles que celles de nos premiers ancêtres, et non pas que cette émission ne pouvait suffire à modifier les conditions d'existence, chargées qu'elles étaient des faiblesses, de la grossièreté et des vices inhérents à leur nature de surface, à travers lesquelles elle agissait.

Ce qui est merveilleux, c'est qu'il y eut un prophète pour enseigner, et non pas, que ce qu'il enseignait était erroné et illusoire en partie ; il est étrange qu'une autorité régnât et non qu'elle ne pût instituer un ordre de choses durables, qu'un monarque conquît, et non pas qu'il ne pût le faire que par la férocité et la fraude ; en un mot, il est

remarquable que la force humaine pût d'une manière quelconque s'affirmer, et non pas que cette manière fût très imparfaite. On ne peut s'étonner que l'ordre juste et plus vrai ne se montre que si récemment sur le champ de la vie sociale, car les parties constituantes de la société n'ont été que des moitiés d'êtres humains, et le degré où s'élabo- raient les forces vitales était si profondément caché dans les recoins des personnalités humaines, et il était si épais- sement recouvert de cet héritage d'éléments bas qui cons- tituaient l'esprit et le corps extérieurs, que les vrais cou- rants de vie devenaient excessivement atténués avant de pouvoir servir aux circonstances extérieures par la pen- sée, la parole et l'action ; et pourtant cette élaboration de la force de vie ne peut se faire que dans les profondes régions de la personne, car il n'y a génération de la force-homme, que par le mélange des principes humains, qu'on appelle mâles et femelles et qui sont la réalité pre- mière du mariage.

Mais ce qui a encore bien plus entaché l'émission divine dans sa pureté et sa plénitude à travers l'organi- sation humaine mutilée, ce fut le fait que nous avons retracé dans un précédent chapitre, celui de l'avilisse- ment de la femme, quand elle fut divorcée de l'être com- plet originel, et qui différait de l'état masculin dans ce même divorce, l'homme étant privé dans toutes les for- mations extérieures de sa constitution, de l'inspiration

féminine demeurant en lui ; la femme, privée d'une atmosphère masculine environnante, et à la suite étant devenue torpide aux mouvements des profondeurs intérieures des Divines vitalités, qu'elle ne pouvait plus, faute de ce *médium* extérieur, transmettre convenablement au-delà d'elle-même.

Les hommes dont nous avons connaissance dans les expériences passées de la terre, étaient donc privés dans toute leur organisation extérieure, là où était principalement le siège de leur conscience, de toute influence féminine, et ne pouvaient rayonner leurs vitalités librement que dans la vie extérieure ; mais la femme qu'on pouvait alors apercevoir sur terre, n'était qu'une chrysalide.

Les activités humaines ont donc été ainsi nécessairement et presque exclusivement mâles — à demi-humains seulement par le fait — et de plus, étant mêlées avec la brutalité de la vitalité animale ; et la femme a été emmaillotée, afin d'empêcher son développement par l'absorption intérieure de poisons, jusqu'à ce que la reprise de ses enveloppes mâles protecteurs, pouvait lui préparer autour d'elle la forme apte à contenir des croissances divines, se développant de l'intérieur.

Celui qui par son dévouement ardent aux principes les plus élevés connus en lui-même aujourd'hui, a pu attirer vers la conscience extérieure, une partie quelconque de ce développement de notre race qui est caractéristi-

que de nos temps, s'apercevra au moins vaguement de la différence incomparable entre la bi-humanité vers laquelle nous tendons et la déformation de notre condition passée.

L'homme d'aujourd'hui, n'eût-il gagné que cela, a gagné le pouvoir de voir en lui-même, une image de ce que pourrait être l'humanité, et perçoit combien l'homme l'a travestie. L'idéal de la destinée et des devoirs de l'homme se formule maintenant nettement sur ses perceptions mentales, et cet idéal n'est plus vaporeux, comme une simple aspiration poétique; mais il a la pureté de la beauté; il ne s'abaisse pas aux entraves de rêves matériels, mais il a la force de la vérité.

La race qui grandit maintenant sur terre, sait dans chacune de ses fibres combien elle a été jusqu'à présent inexprimablement mi-humaine, en tant que race humaine, et se sent pénétrée de respect pour le miracle qui a permis que dans le plus profond de l'intérieur de cette humanité monstrueuse, le germe Divin a demeuré toujours, rejetant au dehors des croissances éparses, dont s'est nourri le monde.

CHAPITRE XIII

LA FACULTÉ NOUVELLE

Lorsque la conscience sympneumatique a pris possession, quelque peu que cela soit, de la personne d'un homme, elle modifie l'aspect de l'histoire du monde dans le passé, autant pour chacun, qu'elle lui change d'autre part son appréciation des nécessités et des buts actuels ; car l'éclaircissement qu'elle donne par sensation personnelle à travers la région intérieure dans chaque faculté de corps et d'esprit, fournit de suite la clé à des faits innombrables qui, jusqu'à présent, ne paraissaient pas susceptibles d'explication.

Il y a une condition très générale maintenant dans les peuples du globe, qui petit à petit, par lentes gradations, parviendra jusqu'à la région de l'observation extérieure, une des conditions de l'homme terrestre, vers laquelle, en tant qu'il est homme, et non seulement comme individu, il a été grandissant depuis les siècles inconnus ; une condition qui marque un stage dans la croissance vers ce perfectionnement de sa race auquel il doit croire,

sous peine d'affaiblir les occasions déjà trop petites pour sa propre croissance ; une condition pour laquelle il y en a qui sont plus aptes que d'autres, mais pour laquelle tous se préparent rapidement ; et qui maintenant, — tout en s'ouvrant à un degré nouveau de conscience vigoureuse, là où la conscience du soi était auparavant émoussée, ou bien entièrement dormante, — donne tout d'abord cette connaissance merveilleuse dont nous avons parlé, la connaissance d'une accession nouvelle de la présence Divine aux êtres humains, et de la présence sympneumatique, pour donner ensuite aussi à tout homme, à son moment, dans sa force spirituelle morale, intellectuelle et physique, qui se développe rapidement, la faculté de supporter sans danger, une pression consciente, dans cette région de son être que nous avons désignée déjà sous le nom de la région de sub-surface dans les hommes, comme dans le reste de la nature.

L'homme, à qui il est donné maintenant de connaître tout ce qu'il est capable, avec ses capacités augmentées, de savoir sur l'existence Divine, tempérée, proportionnée à ses faibles facultés, se rencontre avec la divinité pour ainsi dire derrière le voile.

Il s'y rencontre aussi avec la pure présence de son ardent complément, avec des sens également augmentés et avivés ; et c'est là aussi qu'il comprend par la vue, l'ouïe et le tact, et tous les autres sens conscients de

l'organisme intérieur et extérieur reliés, et sur le qui-vive, ce qui se cachait derrière la scène des anciennes traditions et des anciens faits de toute l'histoire du passé. L'homme du siècle à venir qui possède cette puissante faculté triple, dont l'évolution s'est faite en lui, la perception des enlacements de sa nature intérieure la plus haute avec celle de Dieu, du sympneuma et de l'humanité, mène une vie qui eût paru à l'homme du passé, une vie double. Vie extérieure et intérieure, l'une non moins de sensation que l'autre, et l'étendue et la profondeur de la vie intérieure constituent deux faits, celui d'abord d'une seconde vue, d'un second toucher, d'une seconde ouïe, d'une seconde intelligence et moralité, comme réguliers et journaliers dans cette existence nouvelle et normale ; mais aussi le fait d'établir une intensité d'expérience qui révèle le caractère faible et partiel de la connaissance prématurée des conditions de la sub-surface qui donna naissance dans le passé à tous les phénomènes occultes, mystiques ou apparemment surnaturels.

L'intelligence développée des chercheurs récents a fidèlement démontré, que des races innombrables du type humain, mais le plus bas qu'on puisse concevoir, privées de la plupart des pouvoirs, sauf celui d'arracher de la terre inhospitalière leur subsistance, et de se bander pour se défendre contre la Création brute, furent les repré-

sentants de l'humanité durant des cycles qu'on ne saurait mesurer.

Les fragments d'information qu'on a pu trouver dans les dépôts géologiques concernant ces peuples préhistoriques, prouvent la merveilleuse lenteur des premières évolutions humaines, après que le corps de l'homme eût été si pleinement animalisé qu'il était devenu sujet à la mort, tandis que son amélioration marchait restreinte, par les changements climatiques et géologiques qu'il n'eût pu outrepasser sans périr ; mais ils démontrent non moins que sa lenteur, la sûreté de l'évolution du germe véritable en l'homme, l'inévitable pression d'une période sur une autre, qui donnait à chaque époque successive un gain en surplus sur la précédente, des pouvoirs acquis sur la terre ou sur la bête, avec des moyens augmentés aussi pour protéger la charpente humaine contre les forces environnantes qui luttaient avec elle.

Pendant ces longs cycles, la superposition de l'humanité était grossière à un point qui fait pitié. L'épaississement de la charpente étrangère, tirée des régions minérales, végétales et animales était consommé ; et à l'exception d'un mince fil de tradition qui paraît avoir survécu dans une certaine portion du globe, d'une origine grandiose dont l'homme était tombé avant la période de cette superposition animale, et qui prit forme plus tard

dans les croyances les plus reculées, la conscience de l'homme, sauf cette seule vague perception, a dû se limiter pendant les périodes pléistocènes et les suivantes, à la brutalité excessive de la vie de surface, et à un rude instinct par lequel sa volonté cachée dictait vaguement le devoir de l'amélioration à l'homme.

La forme de l'homme-femme dans sa séparation, se trouvait profondément enterrée et comprimée aux centres des germes des parcelles organiques, dormantes, mais non mortes ; car, séparées qu'elles étaient dans chaque être, la moitié mâle de la moitié femelle, demeurant chacune d'elle, quoique dans un degré ultime, dans une forme différente ; et malgré tout, elle maintenait son existence constituante comme dualité, formant dans tous ces centres cachés du monde organique humain, un monde d'essences intérieures échangées et reliées, dans lequel se réunissaient ces habitants, séparés des êtres désunis, et desquels les fantômes de la pure humanité qui luttaient pour leur activité, lançaient à travers la structure avilie de l'humanité apparente, ces mouvements de source vitale divine, que seule la structure duale peut instantanément recevoir et transmettre.

Il a été dit avec vérité : « il n'y a rien de caché qui ne sera point révélé » et la vérité s'accomplit avec chaque accession successive de pouvoirs dans l'homme grandissant ; car rien n'accentue davantage une vérité nouvelle, —

c'est-à-dire une manière plus large d'envisager la nature que celle antérieurement connue des hommes, — que l'appel qu'elle adresse aux faits antérieurs de la vie, de se ranger devant elle pour l'examen ; d'où il vient que jamais il n'y eut un moment, depuis que l'homme a pris connaissance de l'humanité par la réflexion et la critique, pour un appel aussi impératif que celui qu'il fait maintenant à tous les événements, les actions et les impressions de l'histoire du monde, afin qu'ils se rangent devant lui pour être jugés par la vision suraiguë de l'homme, car jamais antérieurement l'homme ne fut sujet, comme il le devient à présent, d'un changement aussi considérable que celui qui dualise sa conscience et le champ de sa sensation et de son observation.

A ce moment critique, lorsque l'homme est clairement et pleinement sensible à l'influence qu'elle a sur lui, il se sent obligé de revoir tout le détail des connaissances qu'il avait obtenues en vertu de ses facultés antérieures, ou grâce à celles des autres.

L'homme qui possède au dedans de ses sens les plus déliés comme des plus grossiers, le jeu des mouvements électriques sympneumatiques, ne peut plus se détourner d'aucun phénomène de l'expérience humaine, si intangible et éloigné qu'il soit, comme le font ceux voués à une aptitude spéciale ; il se voit contraint à les reclasser un à un dans son musée de connaissances, et à compléter sa

collection du mieux qu'il peut, par la raison que le point de vue plus étendu qu'il a atteint des faits de la nature, donne une explication autre et plus complète, de tout ce qu'il avait auparavant observé ; et parce que son amour plus grand pour la nature en l'homme, lui défend d'exclure de ce jugement révisé des faits universels, tout fait qui dans l'existence humaine a été, soit cause ou effet, influence ou résultat.

L'homme dans ces conditions, juge à nouveau, avec plus de minutie, et moins d'accommodements, parce que son intelligence plus haute lui laisse dominer le passé avec une facilité qui l'étonne, et par laquelle il voit moins l'erreur dans les vérités stériles, que la vérité supérieure qui explique cette erreur. Il se saisit maintenant par la force de beauté qui frappe à la porte de ses sens améliorés, des instruments de l'artiste, et s'appropriant les blocs de pierre, jadis les idoles des hommes, il n'en brise pas les morceaux en fractions inutiles, mais il en cisèle les surfaces, il les change et les travaille, jusqu'à ce qu'il trouve la forme, qui les remplacera par une image qui reproduise mieux que la première, non dégrossie, sa pensée cherchée.

Donc, il nous est donné aujourd'hui de faire plus que de disséquer et de critiquer les anciens mythes, les vieilles croyances et les récits des événements d'autrefois, pour les rejeter ensuite purement et simplement ; au de-

dans de ceux-ci il y avait une forme de vérité qu'il nous est donné d'extraire, et celle-ci sera appropriée à la perception plus profonde de la nature à laquelle nous parvenons, à l'augmentation de vue intérieure dans l'immensité de l'existence, dont l'étendue plus vaste encore, dépasse absolument la capacité de sondage de toute faculté humaine.

Du niveau de cette étendue inconnue de la conscience, nous lisons le monde à nouveau, depuis les incertitudes de ces mythes anciens, jusqu'aux généralisations positivistes de la science récente ; nous le lisons avec plus d'étonnement, de tendresse et de pitié, en y trouvant toujours et partout, l'histoire de l'humanité plus subtile, qui luttait pour l'existence au milieu des forces terribles des éléments charnels qui l'étouffaient, et maintenaient en activité, les conduits pour l'approcher, pour toutes les régions de la vie discordante dans les espaces intérieurs, du globe entier.

Les papyri des Egyptiens font entrer en notre revue rétrospective, des traditions religieuses définies ; de même aussi est-il avec les archives chaldéennes et la littérature aryenne, plus tard, dans les récits attribués à Moïse, nous retrouvons la répétition, avec réadaptation, de plusieurs des idées cosmiques, contenues dans ceux-ci, mais en même temps une absence de toute allusion aux beautés plus élevées de vérités éparses, que le prêtre

hébreu d'On, si profondément instruit et si merveilleusement doué, devait sans doute connaître, mais qu'il omit de cette rédaction de son savoir étendu, lorsqu'il adapta cette compilation, pour être le guide et le salut terrestre de son peuple abaissé, et lorsqu'il concentra la plénitude des richesses et des vigueurs de son génie, à la construction de ce cadre de lois d'existence, à l'abri desquelles une fraction de la race humaine pouvait se purifier des idolâtries en lesquelles était tombée sa totalité.

Mais à travers les vastes et altières régions de pensée et de spéculations dans lesquelles se mouvaient les traditions avant l'époque de Moïse, et pendant que ces antiquités reculées de civilisations, qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous, traitaient de choses vitales, telles que l'origine de la terre, et des étoiles, et des âmes, et de l'immortalité après la mort, et d'une divine incarnation sur la terre pour la justification des hommes ; il y règne néanmoins, comme plus tard à travers la région crépusculaire des enseignements terrestres de Moïse, un silence absolu sur ce sujet, le plus humain de tous, celui des rapports intérieurs et éternels, du masculin et du féminin dans les êtres humains.

Déjà à cette époque toute l'entente de la vie, à l'exception de quelques vagues fragments, sur lesquels nous avons fait nos observations, est une entente mâle d'un monde mâle. Si la féminité fait partie d'une façon quelcon-

que du problème universel, c'est une partie alors dont on ne s'approche pas. Lorsque la sagesse pratique de Moïse se voit forcée d'y toucher, elle n'en traite que sur la surface de l'existence, et ne dicte qu'une conduite de surface. L'étude de l'histoire de l'homme pendant les longs siècles quand la force divine en évolution avait son foyer dans ce peuple si grossièrement organisé des Hébreux, pour y préparer un point d'appui pour de plus puissants développements extérieurs, et lorsqu'on passe en revue les archives du laps de temps antérieur qui sont sans dates, on apprend qu'une nuit épaisse s'étendait sur une moitié de la vie humaine et que le silence de la pensée et de l'étonnement était absolu sur le but divin lorsqu'il créa la femme. Tout ce qui s'émettait de bonté, de vérité, de pensée, et de puissance dans l'existence humaine, était émis par l'homme, en tant qu'homme ! La fonction de la femme dans l'existence n'était qu'animale — c'est-à-dire dérivée de la couche de surface seulement, — et ceci n'a rien de surprenant, car ainsi qu'il a été dit, la femme anormale des périodes les plus reculées de l'antiquité était une chose, qui devait se maintenir en subjection, dans l'intérêt et la défense de tout ce qui était humain en chaque moitié de l'humanité, parce qu'elle était, pour ce qui concernait sa personnalité de surface, un trop facile medium pour la projection sur la vie sociale d'un courant spirituel de trop basse provenance.

Ce qu'il est merveilleux de considérer, c'est que les premiers écrivains et enseignants des vérités du monde, que ses législateurs, ses poètes, et les voyants de l'antiquité, aient pu percevoir, comprendre, sentir et aspirer comme ils l'ont fait, alors qu'ils vivaient à une époque où la moitié femme de la population humaine de la terre, n'existait ni spirituellement, ni mentalement, et quand eux-mêmes n'avaient aucune autre conscience que celle de leur identité masculine ; il paraît vraiment incroyable, répétons-nous, que la vérité, même fragmentaire et sous une forme quelconque, ait pu persister dans une race dont la moitié dormait ; mais à présent nous en avons appris le secret.

Dans les profondeurs internes, les sanctuaires de chaque organisme, retiré bien loin de ces espaces superficiels sur lesquels planait la conscience, l'esprit de l'homme avait communion avec la moitié jumelle en lui de la femme, faisant échange de courant vital, là où cet échange représentait la faculté de l'humanité sans aliage, de vibrer en réponse aux rayonnements divins. Les formations de surface qui constituent l'homme et la femme visibles, couvraient et cachaient cette chose sainte intérieure dans les temps primitifs de l'histoire, comme sous une montagne de dépôt compact, et c'est ce dépôt, qui pendant les milliers d'années de l'histoire de la race, depuis lors a souffert un procédé de lente mais certaine atté-

nuation, et chaque période de ce travail d'atténuation a été marquée par la production d'un maître puissant, ou d'un enseignement de grandes communautés. C'est cette essence cachée dans les hommes dont les noms ne nous sont pas restés, qui demeurait dans les régions pures et profondes où l'âme humaine avait accès aux perfections de la grande vie universelle dont elle n'était pas séparée, qui projetait extérieurement des rayonnements vitaux à travers l'obstacle superposé, jusqu'à l'intelligence de surface, et dota certains écrivains de la puissance nécessaire pour la production pleine de majesté, d'ouvrages tels que le « Rituel funéraire de l'ancienne Egypte » et les « Hymnes Védiques », faisant ainsi un vrai travail pour l'humanité.

Ainsi, pendant bien des siècles, le génie, comme un volcan, faisait éruption, et par le seul masculin, pour cause de paralysie nécessaire de la femme, mais le pouvoir actif, dans chaque cas, de spontanéité d'instinct moral ou intellectuel, partait d'une qualité bi-une, car il provenait des vastes royaumes d'existence pure, où l'humanité, comme la divinité, est à la fois mâle et femelle. C'est pourquoi de tous temps les grands apôtres, les moralistes et les fondateurs d'un nouveau point de départ pour la vie et la pensée (quoique pour la plupart familiers avec les inspirations provenant des régions intermédiaires des espaces terrestres, et des esprits

humains qui les habitent ; inspirations faciles à prendre pour des natures douées comme les leurs, d'un organisme suraiguisé de sensibilité), ont toujours laissé de côté, comme sans importance, la faculté de simples voyants spirituels, et ont été supérieurs à la crédulité qu'elle provoquait, et indépendants des aides qu'offre cette crédulité ; et ils ont émis leurs visions de vérité dans la simplicité, la droiture et la vigueur même avec lesquelles elles leur avaient été données ; sachant qu'un appel aussi dépourvu d'artifices à l'assentiment du monde, gagnerait une réponse plus profonde, que de faibles appels basés sur le surnaturel.

Les appels faits à l'humanité par des hommes vraiment grands ont été l'écho, en notes conscientes, des profondeurs sympneumatiques inconscientes, cherchant à se répercuter dans les âmes intenses d'autrui. Les disciples de ceux-ci, les pratiquants de religions fondées sur leurs lumières, ont toujours eu la tendance d'appuyer leurs croyances et leurs pratiques, par ce qu'ils considéraient comme étant une sanction transcendante ; mais le prononcé, la preuve et la vie menée, d'après chaque nouveau renfort de vérité perçue par son auteur, sortaient de l'isolement sans crainte, dans les profondeurs de facultés supérieures à celles qui le mettaient en rapport avec les régions, relativement de surface, de la vie des esprits.

Les grandes personnalités qui surgissent devant notre revue rétrospective; élevées au-dessus des millions qu'ils ont enseignés et influencés, réclamaient pour leurs inspirations une origine directe, par faculté consciente de communion avec Dieu; et la tendance naturelle de tous religieux, d'établir un lien nécessaire entre les vérités et les faits surnaturels, n'est due qu'à l'incapacité des récipiendaires de la pensée morale de ces grands apôtres, d'en absorber sa force pleine et suffisante; et qui par cause de la pauvreté de leur intelligence appréhensive, appuyaient la puissance pour croire, par des rappels aux connaissances démontrées par leur chef, et ses disciples les plus doués, avec les forces secrètes de la nature et de l'humanité.

Les facultés subsidiaires des visions et autres sensations, au dedans du degré sous la surface, appelée spirituelle, de notre existence, a été un phénomène qui se produisait universellement, quoique d'une façon irrégulière, avec une tendance marquée à accompagner les opérations des organisations très délicates et très tendues. Elles se sont produites irrégulièrement, parce que, par le fait, elles tiennent à une nature malade, étant incidente aux conditions anormales générales de l'humanité terrestre, et étant une méthode dangereuse, quoique indispensable souvent, d'obtenir des résultats sans lesquels elle serait perdue. Ce phénomène est si capricieux dans sa

manière de se produire, et son indépendance ordinaire de la volonté humaine lui a attiré une telle réputation de prodige, et l'homme — qui est toujours amoureux de ce qui dilate, et fait le plus grand appel à ses facultés — en proportion de son incapacité à remplir son âme des courants vifs et ardents de la sagesse sainte, demeure plus volontiers avec les phénomènes qui témoignent de la proximité du monde intérieur de la vie spirituelle, purement et simplement, et ces phénomènes lui deviennent, à défaut de vérité intuitive, la preuve d'une vérité imaginaire.

Mais la sanction d'une grande et vraie émotion secoue universellement et toujours les âmes humaines, quand il s'agit des vérités émises par Zoroastre, Moïse, Confucius, Sakya Mouni, Socrate, le Christ et d'autres encore, et ne dépend nullement des méthodes qu'ils ont pu employer, les uns ou les autres, pour venir en aide à leurs semblables, ni des faits d'un caractère apparemment merveilleux, qui ont pu accompagner les enseignements postérieurs de leurs disciples.

Ce n'est pas parce que Moïse, pour accomplir un but donné, par inspiration de la divine intuition, utilisa de nombreuses forces de la nature extérieure, et aussi de celles sous la surface, qui n'étaient pas connues de ses contemporains, arrivant ainsi par des opérations, tenues comme miraculeuses, à son but poursuivi et noble, ce

n'est pas à cause de ces travaux qu'il ajouta quoique ce fût à la vérité que l'effort gigantesque de sa vie entière était fait pour prouver, la vérité que, son Dieu était Dieu, une vérité qu'il avait su tirer à la fois de ses nettes intuitions personnelles, et des restes de traditions du passé tombées en pourriture ; et pour garder cette vérité, il sut jeter le moule d'une forme tenace de nationalité, faite de cette race sémitique dont la spéciale densité de structure morale, les mit à l'abri, en ce moment d'infestation générale de l'humanité par des esprits sans frein, des pires tentations de turpitudes morales auxquelles le reste du monde était exposé sans secours. La vérité d'un temps plus mûr — que l'homme aimé de Dieu, devait aimer ses frères — ne gagna rien à ce que Celui de Nazareth, le plus aimé des cœurs qui ont le culte de leurs semblables, montra une science et une habileté excessives à guérir les misérables, et à contrôler ces êtres spirituels, qui les persécutaient dans leurs esprits et leurs corps. Ceci était pour lui la tâche qui tombait sous le sens, parce qu'il faisait appel journalier à ses labeurs ; mais la vérité qu'il apportait ne dépendait pas de ces labeurs.

L'heure est venue pour apprendre à ne pas faire dépendre les grandes vérités appelées religieuses ou philosophiques, des phénomènes qu'on nomme surnaturels ou merveilleux. L'essence qui est en tout énoncée puis-

sante et vraie, par laquelle de temps à autre il a ouvert un débouché nouveau à la perception et à l'action de l'humanité, ne peut ni changer ni diminuer; elle est la simple vérité sur la nature divine, dans l'Univers entier des hommes et des choses; et elle est encore de nos jours, aussi bonne en sa beauté fraîche et enchanteresse, pour nourrir toutes les âmes humaines que dans l'antiquité, quand brillait son impérissable rayonnement au milieu des environnements grossiers d'un monde brutal et sombre.

Il est nécessaire de désassocier la vérité de tout phénomène, car le mariage par la pensée de la vérité avec des actes merveilleux, aurait pour tendance de produire deux erreurs: celle d'accorder le respect dû aux pures vérités, aux actes et aux événements, et celle aussi de rejeter la vérité quand elle n'est pas accompagnée d'événements et d'actes, se rapportant intimement à sa propagation ou à son maintien, qui n'ont plus un caractère d'intérêt suffisant. L'une de ces formes d'erreur a trop communément accompagné toutes les manifestations religieuses, pour qu'il soit nécessaire d'appuyer sur celle-là; l'autre n'est pas encore suffisamment reconnue de ceux qui, avec intelligence et bonne volonté, recherchent la vérité de nos temps, ils aperçoivent l'impossibilité de vérifier avec certitude les récits traditionnels de la plupart de ces faits et de ces actes, dont les strictes

disciples de toute religion exigent la reconnaissance absolue, avec l'idée de vérité même, cachée dans chacune de leurs croyances; et alors découragés de l'étude des phénomènes, ils se refusent à reconnaître ce rapprochement du Divin de l'homme, qui s'est effectué chaque fois, et à toutes les époques, qu'une idée de vérité a été ensemencée. L'homme qui ignore une seule partie des opérations divines dans le passé de sa planète, souffre par cette ignorance d'une façon sérieuse. Il est, sans le savoir, comme un être privé de raison qui nierait avoir été allaité au sein de sa mère, et élevé par son amour.

L'individu de l'espèce humaine ne peut profiter complètement de sa carrière terrestre, jouissant comme le fait, de nécessité, chaque unité en son corps, son intelligence, et son esprit, de cette riche accumulation de facilités qui est maintenant donnée en partage à toute vie humaine pour le bien; et sa perfection spirituelle, intellectuelle et physique en souffrira, s'il nie les éclairs qui, de temps en temps, ont brillé dans le monde moral depuis les plus anciennes époques de l'histoire, allumant la flamme sainte dans l'âme des hommes et faisant à chaque fois un pas de géant vers les conditions meilleures qui sont à présent notre héritage.

Cette puissance de sonder et de critiquer le passé, dont se glorifie l'homme des générations modernes, est elle-même l'héritage, ainsi que les autres conditions ty-

piques de son époque, de dépôts surélevés dans le système extérieur humain, résultant des lentes évolutions de sa race, lesquelles ont été nourries par l'infiltration en l'homme de ce génie moral, qui fut le germe et l'âme de tout enseignement religieux ; ceux surtout qui ont en eux la croissance intérieure de l'union sympneumatique, se voient obligés de relire à cette lumière, l'histoire des philosophies, des croyances et des législations morales, afin d'y retrouver avec un respect profond et une jouissance nouvelle, le courant rayonnant à travers tout cet historique des choses humaines, des impulsions divines ; et encore parce qu'ils ont acquis dans leur région de subsurface, une qualité additionnelle de vue, de tact, d'ouïe et de sensation, par laquelle ils obtiennent le contact avec la vie intérieure des choses, et ils se trouvent posséder une faculté grandissante pour l'analyse et la critique, qu'ils sont poussés à appliquer aux faits passés et présents.

Tout homme ayant grandi et étant possesseur des facultés des adultes, comprend rétrospectivement les procédés, confus, et de germination, de la croissance de son intelligence enfantine, de même chacun de nous peut jeter un coup d'œil rétrospectif sur l'enfance plus éloignée et plus complète qui fut celle de sa race, et pénétrer à jour les mouvements secrets qui produisirent les actions visibles des hommes des anciens temps, leur

pensée de surface, et leur instinct spirituel conscient, et ceci, grâce aux facultés intérieures que nous gagnons maintenant.

Les raisons sont nombreuses qui permettent à l'homme qui est actuellement en évolution, de passer en revue ainsi l'humanité dans le passé, et l'étudier, jusqu'à ce qu'il la puisse voir au dessus de sa surface, là, où dans ses espaces intermédiaires, elle était victime des esprits qui animaient les espaces du monde reliés aux leurs. C'est parce que, une région autre, une couche intérieure des hommes de cette dernière partie du xix^e siècle, s'est poussée extérieurement jusque sur le domaine de la claire conscience extérieur, se rattachant par ce fait à la coquille superficielle qui formait antérieurement l'homme terrestre extérieure; c'est parce que ce développement grandissant, sort des profondeurs qui sont dans les cellules constituant de la charpente humaine — qui lors des périodes de l'histoire ancienne, étaient à la vérité profondément cachées sous le niveau des connaissances extérieures, mais d'où partaient néanmoins tous les scintillements de génie — c'est parce que l'homme, le seul gigantesque miracle de la nature, est là lui-même au dedans de ce royaume, une fois caché, mais connu à présent, entièrement lui-même, bi-un et pur, sans instinct animal ni aveuglement, c'est pour ces causes qu'il peut voir jusque dans les profondeurs des hommes

d'autrefois, et en les étudiant, il arrive à les pénétrer jusqu'au dessous leur surface, là, où, dans leurs espaces intermédiaires, ils devenaient victimes des esprits qui animaient les espaces du monde reliés aux leurs ; et alors il voit jusqu'au centre du mouvement vital le plus intérieur, où dans ces temps passés, il régnait alors le silence, mais d'où l'humanité non lésée de son sanctuaire inaccessible, projetait sans cesse sa lente marche progressive à travers les siècles innombrables.

CHAPITRE XIV

LES PHÉNOMÈNES SPIRITUELS

Il y a une classe d'expérience avec laquelle se familiarisent de plus en plus les personnes en qui la condition duale se développe, et à la lumière donnée par ce développement, leur intelligence des premières périodes de progrès moral sur la terre, est de plus en plus facilitée.

C'est la catégorie normale à la phase de développement humaine que nous discutons actuellement, mais qui de temps immémorial a eu un type anormal se reproduisant dans la magie, l'état de medium, le spiritisme et autres phénomènes analogues. Il est presque impossible de définir, comme au cordeau, ce qui est convenable ou non, légal ou illégal, ce qu'il y a d'élévé ou d'avalissant, lorsqu'on juge ces manifestations dans l'homme, celles plus récentes comme celles aussi des temps plus reculés, de ces facultés variables sur lesquelles il admet le jeu d'êtres humains, qui ne sont pas retenus sur la croûte externe de notre terre, ou qu'il cherche par ses mêmes facultés à utiliser les forces plus subtiles de la nature

impersonnelle, car pareille à la maladie physique, cette maladie de l'esprit a été l'expression d'un effort de la nature pour éviter un mal plus grand, et en même temps son caractère a toujours été distinctement maladif.

Lorsque les fonctions du système physique de l'homme ont été dérangées soit par le poison, l'abstraction de chaleur ou tout autre cause, l'effort instinctif de ces fluides est de concentrer leur vitalité dans la direction lésée, et ceci avec une impétuosité qui échappe au contrôle nécessaire à la santé du système nerveux ; et pourtant l'homme qui demeure parmi des forces qui apportent dans la vitalité dont elles le nourrissent, les germes inévitables de fatalité, trouve dans ce ressentiment du corps contre les attaques qui en diminuent la vie, une protection nécessaire, et la guérison en cas de maladie est effectuée parce que en cette rapide réaction des fluides lésés après l'arrêt partiel de leurs activités, ils établissent, par exagération de mouvement vibratoire, un lien entre eux et les pouvoirs plus grands de la nature ; et pendant cette lutte pour une augmentation curative d'hyper-vitalisation il est souvent nécessaire d'aider, en introduisant dans le système quelques-unes de ces substances hyper-vitalisées végétales ou minérales, connues pour être médicinales, et qui sont souvent vénéneuses ; et la consommation de tissus nécessaires pour la circulation de ce mouvement excessif détruit fréquemment la charpente.

Par [un procédé analogue, l'esprit de l'homme, ce corps intérieur et plus délicat, emprisonné dans la chair comprimante, réagit contre l'action empoisonnante ou réfrigérante, projetée sur lui par l'appareil intellectuel, qui est dans l'ébranlement ou l'erreur, là où l'esprit, est établi sur le champ de la conscience, et par l'exagération de son mouvement vibratoire, il établit un contact avec toute vie vibrante à travers les royaumes éthérés, mais formidables, du monde des esprits, ou de subsurface qui est la doublure des formes des hommes et des choses, autour, et dans la terre.

L'accès donné ainsi aux vitalisations puissantes et délicates, attirées de cette façon aux niveaux de la conscience humaine, agit curativement, si la mesure peut être gardée dans son fonctionnement, car elle renouvelle alors la conscience d'un degré surajouté d'expérience de la proximité de l'homme avec des degrés plus déliés de vie.

C'est dans ce but, que les visions, la seconde vue, la prophétie, les cures merveilleuses, la coercition des éléments physiques, et des miracles apparents par le dynamisme du toucher etc. etc. ont été permis et même nécessaires, pour le maintien d'un degré suffisant de conviction morale, par l'expérience même de l'existence dans l'homme, de cet esprit tout puissant qui remplit également l'univers sans bornes, dont il fait partie.

Toutefois, lorsque par raison d'une direction erronée ou ignoble de la volonté, ou par cause de faiblesse organique, la régularisation dans les limites strictes de cette force spirituelle ainsi évoquée, est devenue impossible, il arrive, comme résultats des expérimentations médiumnistiques, et par exacte analogie avec les procédés purement physiques de la maladie, l'usure des tissus qu'on voit dans les formations plus délicates de l'organisme, sous forme de détresse morale, faiblesse ou erreur, excitabilité mentale, affaissement ou déformation ; dans celles moins délicates, les résultats seront la réduction de la force nerveuse, et les maladies qui en résultent, ou la mort.

C'est ainsi que le contact conscient, irrégulier, anormal et inévitable avec les existences de la sub-surface, a toujours été une arme à double tranchant, pour le bien comme pour le mal, et c'est ainsi qu'il a grandi les pouvoirs des meilleurs comme des moins bons parmi les hommes ; c'est ainsi qu'on voit sans distinction parmi ses résultats, des œuvres de la plus haute bienfaisance et de la plus vile tyrannie, des visions exquisées et pures, comme aussi la magie des sorciers, le charme d'un mysticisme délicat, et le plus sombre et le plus grossier occultisme, des pouvoirs comme ceux de la mer qui vous porte et vous engouffre à la fois, et comme la flamme qui vous sert et vous consume.

En raison de ce double aspect de cette catégorie de phénomènes, nous jugeons avec indulgence leur présence dans la nature humaine dans le passé, et nous devons nous abstenir de passer condamnation dogmatique sur eux comme étant entièrement, soit d'inspiration ou d'infestation. Ensuite, il est aujourd'hui impossible d'avoir un degré en progrès du nouveau volume et de la qualité de conscience que nous appelons sympleumatique, sans se rendre compte que lorsque la consommation universelle de ce développement aura lieu, elle exposera tous les mystères qui proviennent des degrés de la sub-surface, et les mettra en pleine lumière ; laissant toute l'étendue du monde des esprits ou de sub-surface, comme un livre ouvert, vieilli et négligé ; car la vie de l'avenir pivotera sur une base plus solide et plus profonde.

Néanmoins, c'est avec nous-mêmes que nous avons aujourd'hui les uns et les autres à faire, et c'est notre croissance individuelle que nous avons à diriger, comme appartenant à une période difficile et transitionnelle, qui peut s'étendre pendant une grande longueur de temps historique, avant que les grandes masses des peuples du globe aient appris la nouvelle leçon venue de Dieu, et se soient familiarisés avec leur nouvel héritage d'une nature plus divine et durant ces temps de transition, les hommes et les femmes se trouveront constamment obligés d'envisager à leur point de vue personnel, la question de

savoir ce qui est infestation ou ce qui est inspiration dans les expériences avivées de leurs émotions des sens ; en nombres qui s'augmenteront toujours, ils seront précipités à se décider pour lequel des courants sans nombre qui émeuvent leurs sens, ils se prononceront, et lesquels ils résisteront, car la génération de notre grande transition a commencé déjà un procédé de raffinement dans sa constitution extérieure, qui donne lieu à une connaissance confusionnante, alarmante et hasardée, avec des forces dans le monde de la sub-surface, que l'humanité doit aujourd'hui vaincre et régler ; l'on sera amené tous les jours à se demander comment il faut traiter les facultés d'émotion, d'aspiration, de songes, d'ouïe, de tact et de la vue, par lesquelles l'on est présent dans un monde plus intérieur et plus puissant que le monde extérieur ; l'on souffrira le martyre par l'incapacité à discerner quelle partie de ce pouvoir est gain et croissance véritables, et laquelle est le signe seulement d'un faible esclavage par de simples esprits.

Tous ceux en qui la présence Divine devient en premier lieu la plus marquée, ne sauront arrêter en eux-mêmes le phénomène d'une sensation passionnément puissante dans toute leur organisation morale et physique.

S'ils l'arrêtent, leur corps, dans ce conflit de forces diverses, mourra, et pourtant pour bien des gens, rien

que la présence de cette forme plus intense d'intuition vitale sera accompagnée par le danger passager, d'une condition de délicatesse de santé générale, qui est sinon tout à fait l'état médiumistique, s'en rapprochera, et dont les possesseurs ne pourront tout de suite passer à l'état plus profond de calme, forte et claire admission perceptive, en ce plan de vie au dedans de toutes choses, qui, une fois atteint, déverse sur la pleine et ouverte conscience ses torrents constants.

La vue intérieure moins vigoureuse et même malade ne dépassant pas les régions des esprits, est inconstante, et elle a la tendance d'être accompagnée d'un manque de rattachement entre la conscience de l'extérieur et celle de l'intérieur.

Le don de voir et de savoir tout ce qui existe derrière le voile qui a été placé devant la nature vraie, grandit lentement, mais sans s'arrêter, et démontre son activité constante dans toute la longueur et toute la plénitude de l'étendue de conscience que l'homme a pu développer, provenant du plus profond, et se projetant instantanément et définitivement sur le plus extérieur de son être.

A moins de préférer fermer les yeux à cette possibilité de s'élever individuellement et collectivement à une condition meilleure, à moins de prétendre connaître la somme finale des possibilités humaines sur terre; à moins de supprimer attentivement dans cette conviction, les

premières floraisons naissantes de cette vie morale intérieure, qui dépasse le simple instinct de convenance personnelle, l'homme se sentira ému jusque dans son être intime, malgré tout effort d'inertie, par les vifs mouvements de vie qui remplissent le globe, et les expériences qui s'en suivront, produiront souvent la difficulté, dont nous avons parlé, de discerner entre le bien et le mal qui s'y trouvent mêlés.

Tout expérimentaliste a pourtant une sûre protection sous la main. La nature si immense qui l'engage à la mettre à l'épreuve dans ses complications les plus délicates, et à s'unir à elle dans ses plus saintes profondeurs, agit toujours par des lois par lesquelles elle le guidera sûrement, s'il veut seulement les suivre. Il ne devra pas redouter d'offrir sans réserves, l'obéissance de la totalité de ses facultés à son entière influence. Il sera protégé du seul mal que devrait redouter l'humanité, le mal d'empêcher l'opération Divine en lui, quelque nombreux et sérieux que puissent être les dangers moindres qu'il encoure, — en donnant accès peut-être à des forces déréglées et perturbatrices, alors qu'il ne voudrait ouvrir la porte de son sens moral, qu'aux régions plus élevées de force active, — il sera à l'abri et soutenu d'immenses univers de secours et de puissance, malgré les erreurs de son entendement, et de son faible organisme, pourvu seulement qu'il obéisse à la loi de fondation de la nature

en lui ; en lui, petit microcosme de la grandiose nature, la loi de chercher, uniquement et toujours, le bien du monde entier ; car la résolution de se dédier au service universel et non particulier, oblige l'homme d'épurer les forces agissantes en lui et de les apprécier d'après leur valeur pour l'humanité en général.

Cet examen et ce jugement, dans un degré proportionné à la sincérité de son but et de sa mâle détermination, donnent naissance en lui à un dégoût insurmontable et à une sainte indignation contre tels instincts en lui, qui diminueraient son dévouement aux intérêts les plus vastes de l'humanité, et qui restreindraient ses pouvoirs aux intérêts qui lui sont personnels. C'est cette puissante remontrance de son véritable soi-même, qui le pousse à la lutte dont nous avons parlé dans les chapitres premiers, et qui est par le fait, l'entraînement qu'il entreprend afin de perfectionner son adresse à protéger son développement humain plus pur, contre les influences survenantes des restes de son héritage animal.

Toutes les moralités les plus anciennes, y comprise celle de Moïse, avaient comme axiome, que l'amour de l'homme pour son voisin devait égaler son amour de lui-même. Mais quand l'idée plus large fut en premier lieu présentée au monde, que l'aveu et la pratique de cet amour était le but unique et digne de l'existence, à l'exclusion de tout autre chose, et valait le sacrifice de sa

vie même ; la société, les prêtres, les gouvernements, et les savants, émus d'une même crainte, et comme un nid de frêlons qu'on dérange, s'élevèrent pour mettre à mort cet importun envahissant leur domaine. Mais le mot d'ordre prévalut avec la puissance prêtée par des milliers de voix : Vaincre ou mourir, et les hommes s'y rangèrent lentement à travers les siècles successifs.

Aujourd'hui encore, ils n'ont pas absolument trouvé comment mener cette vie qu'ils honorent, et la lente œuvre de dix-huit cents années attend toujours sa parfaite et lente consommation des hommes. C'est celle qui arrive maintenant, car la croyance dégrossie en bloc, qui était toutefois trop avancée pour qu'un monde régi par l'empire des Romains, la puisse embrasser, s'impose à l'intelligence moderne dans une forme plus élevée ; il n'est plus question maintenant de savoir s'il est bon pour l'homme d'aimer son prochain, si de vivre et mourir pour la vérité et l'amour est bon ; car, malgré ses défaillances, pour ces choses, l'homme lutte de nos jours.

La proposition soumise maintenant, par les intuitions profondes des plus ardentes natures, pour résoudre et prouver par l'expérience même, est celle-ci : la solidarité de la nature humaine dans le monde entier n'est-elle pas telle qu'aucun homme, ni aucun groupe d'hommes, ne saurait accumuler en lui des forces vives provenant d'une source qui ne serait pas purement humanitaire,

sans porter atteinte à la qualité de leur humanité elle-même ? A l'abri de cette loi, peuvent s'enrôler avec confiance, ceux prêts à ressentir toute la vivacité et la profondeur dans les sens et les sentiments que suscitent les développements nouveaux, et qui sont par cela même, et leur désir sans réserves des connaissances intérieures, exposées par cela même à participer à celles qui sont intermédiaires, et qui autrement pourraient les induire en erreur. Car les soldats de l'unité des hommes, en supprimant et en résistant aux erreurs qui paraissent leur être propres, font des conquêtes en ce domaine de la vie, en contact le plus rapproché avec celui de l'extérieur, duquel proviennent des influences anti-humaines.

Une qualité plus fine dans la nature, plane à cette nouvelle heure de crise sur la terre, et pénètre notre race. Le symptôme le plus sensible de cette infiltration vitale, est pour chaque individu, la faculté qu'il acquiert en augmentation, d'approfondir et d'étendre le champ de la conscience, jusqu'à ce qu'elle atteigne les espaces, où les jouissances perdues de l'individualité bi-une se produisent et donnent l'inspiration ; les douleurs, les peines et les combats qui accompagnent les conditions sensitivées à l'excès qu'on obtient ainsi, ne paraissent que piqures d'épingles qui marquent son progrès vers la domination qu'il gagne une fois pour toutes dans le monde entier

de la sub-surface, qui est la source; mais la source en diminution, de toutes les douleurs terrestres.

Par ces conquêtes, l'homme — dont l'époque dépasse rapidement l'instant où les expériences spiritistes étaient un besoin pour son esprit, et les cures par la maladie pour son corps — l'homme, doté par son époque, disons-nous, d'une spiritualité naturelle plus vigoureuse que celle qu'on trouve dans le surnaturel, et d'une science d'observation et de résistance meilleure que la lutte d'un état maladif; l'homme acquiert l'empire de l'occulte, du surnaturel et du transcendant; et l'homme arrivé à ce point, par la complète connaissance qui alors s'impose à ses sens réveillés, du monde de la sub-surface, qui, elle, a contrôlé notre terre depuis les temps immémoriaux, cet homme devenu nouveau par le jugement qu'il a fait de lui-même, par les épreuves qu'il s'est imposées, par la connaissance de lui-même qu'il s'est acquise, passera en revue les actes et les paroles de ses semblables; depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours; et toujours son coup d'œil pénétrant avec douceur, observera en chacun, en tout événement et tout siècle, le heurt de l'instinct véritablement humain, effectuant péniblement son évolution contre les obsessions qui ont dominé les âmes et les êtres humains extérieurs.

Pour l'homme, toute l'histoire humaine se déroule avec un courant unique de développement incessant,

dont l'intensité varie, il est vrai, mais qui chasse en avant continuellement, le courant normal de croissance de l'être normal humain, s'élançant péniblement le long des immenses périodes du temps passé, à travers les empêchements écrasants des conditions anti-humaines dont par accroissance était habillé l'homme.

Toute l'existence de notre planète se résume donc en obsession et en inspiration, l'inspiration qui est en l'homme et par l'homme véritable ; l'obsession qui est en l'homme et par l'homme, de l'organisme prise à la terre de leur forme extérieure. Ce que l'on a appelé plus vaguement le conflit du bien et du mal, de la lumière avec les ténèbres, de la vertu avec le vice, est ainsi non seulement plus nettement défini, mais cette simple définition est suffisante aussi pour expliquer tous les phénomènes de la vie humaine, et les hommes de notre siècle deviennent ainsi les premiers de toutes les postérités des siècles antérieurs, qui peuvent avec justice examiner les buts et les actions de ceux qui ont fait l'histoire.

CHAPITRE XV

L'HOMME CACHÉ

Le premier besoin des communautés dans l'antiquité, une fois que la chose fut devenue possible par les modifications des conditions climatiques de la terre, et de l'intelligence qui y était appropriée, fut celui d'exercer une protection qui permît leur développement. Il fallut donc trouver parmi elles un être doué de facultés supérieures à celles des autres, dont la volonté contrôlerait leur unité d'action, et protégerait leur unité d'intérêts, qui consoliderait, en d'autres mots, leur pouvoir en augmentation de prévaloir. Ce sentiment du droit de prévaloir, n'était sans doute dans les commencements qu'un instinct presque brutal; et tellement chargé du désir brutal de prendre et de garder, qu'on a peine à y trouver, de prime abord, la trace de l'humanité ; mais cette trace s'y trouvait néanmoins, et démontrait sa présence dans tous les âges connus, par l'aspiration à reconnaître ce qu'il y avait de meilleur et de plus fort en n'importe qui, et en la

tendance, tout particulièrement, à obéir celui qui manifestait en un degré remarquable sa qualité spirituelle. Cette reconnaissance de pouvoirs supérieurs dans la pensée, et d'aptitude données pour approfondir les mystères de la vie et de la nature, était le témoignage, dès les débuts, d'une tendance en l'homme qui divergeait grandement de l'instinct de la création animale, comme l'était aussi le fait qu'une réponse fût faite par eux à ces sentiments, dans une concentration spéciale en certaines individualités, des dons d'ordre moral et intellectuel, dont leur époque était susceptible.

Le besoin d'un chef et la perception des conditions pour régner, comme aussi le besoin d'une instruction morale et spirituelle, et des facultés sacerdotales, tirèrent leur sève, non point des régions animales, végétales ou minérales, et non pas davantage de la région plus subtile des surfaces secondaires, avec ses myriades d'habitants, les uns meilleurs, les autres pires, qui vivent aux dépens de la surface extérieure, mais du royaume enseveli et comprimé aux centres des atomes, et qui se répand dans l'humanité entière, là, où la vie en est sympleumatique, et la rattache au vaste univers qui est au-delà.

Il est vrai que ces jets d'humanité, lorsqu'ils s'élançaient extérieurement, ne vitalisaient qu'une structure de corps, de pensée et même d'esprit qui n'était que faiblement humaine, et s'épandaient en conséquence en

leurs opérations, sous forme d'esclavage, de tyrannie, de superstition et de prétentions exagérées sacerdotales. Il est vrai que la source cachée, lorsqu'elle s'élançait, traversait en son parcours vers le dehors, les qualités avilies dans la charpente de surface des hommes qui en viciaient grandement le courant.

Pourtant le grand ressort enroulé de tout mécanisme humain, n'en était pas moins le siège véritable d'une pression, pour humaniser, civiliser, purifier et faire progresser leur activité ; et les éléments inhumains, sauvages, grossiers et rétrogrades qui empêchaient les opérations de l'humanité, s'ajoutaient à elles pendant leur passage à travers l'homme extérieur, et appartenaient à la couche de son accroissance. Tous les phénomènes de force spontanée intense, ayant la qualité de propulsion qui outre-passe la réflexion, qui anticipe l'expérience et qui s'appelle génie, a sa source dans l'homme absolu, dans cette partie de son être où sa nature propre est demeurée sans souillure, et où elle est bi-une ; là où les courants de vie qu'il émet sont spirituellement, mentalement et activement reproducteurs d'émotions, de perceptions et d'actions dans le monde en général.

Les courants qui ont cette provenance se produisaient en l'individu, et se reproduisaient en d'autres, dans les temps anciens, comme encore, en une vérité mixte, et en une manière de sentir, penser et faire qui était bonne,

mais bonne jadis d'une façon relativement plus grossière que dans nos temps plus raffinés ; mais le mélange de cette qualité provenait des additions qui venaient pendant sa transmission s'ajouter à elle, et les proportions qu'elle pouvait avoir, soit en bien ou en mal, ont résulté pour chacun, non-seulement de la rectitude de leurs motifs, la sûreté de leur raison et la force de leur volonté à diriger les activités vitales émises par eux, mais aussi des conditions au dedans et autour d'eux qu'ils étaient incapables de contrôler ; en des rapports, par exemple, au dedans d'eux, de la rigueur de leur impulsion vitale, avec l'inertie de leur organisation de surface héritée, et autour d'eux, de la qualité et quantité des appels faits à ses facultés par ses semblables ; d'où il arrivait qu'un homme fort, du type des temps passés, possédé de l'esprit de conquête, et qui, afin de satisfaire à cet instinct est poussé à s'approprier la demande, également instinctive, d'un peuple, d'être dirigé par lui, et sûrement gouverné en nation, ne voyait pas d'autre voie, pour obéir à la pression de ce double instinct, que celle d'un massacre téméraire et en masse ; nous reconnaissons en lui un de ces êtres au travers duquel la puissance enflammée de l'homme véritable s'élançait, grâce à la facilité offerte par la diminution comparative, dans ce cas individuel, de la densité générale de son organisme extérieur ; mais l'opération de ce rayon de force encombré en son pas-

sage, de l'homme caché au monde extérieur, par les imperfections du manque de raison et de la dépravité de sa structure extérieure, accomplissait néanmoins quelque but nécessaire, quoique imparfait, d'utilité immédiate, au milieu d'un grand désordre temporaire ; et chaque fois qu'il en était ainsi, son action puissante, quelque mêlée qu'elle ait pu être de discordes, un germe de la qualité de vie première, provenant ainsi des hommes, demeurait dans le corps social collectif, et fructifiait. Et ceci est l'explication de ce fil de progrès et de profits pour la race, qu'une vue compréhensive de l'histoire nous permet de retracer ; fil qui relie continuellement même les périodes de luttes et d'agitation. C'est la raison de la meilleure répartition de pouvoir dont les plus hideuses guerres ont laissé l'héritage, comme de la perception d'intérêts augmentée, et des développements moraux qu'on leur doit. C'est pourquoi les despotismes, soit monarchiques, ou démocratiques, ont été les gardiens d'un ordre relatif, et ont fait prospérer les sciences et les arts ; et pourquoi aussi les tyrannies religieuses ont maintenu une certaine partie de la vérité, et aiguillonné les hommes aux efforts nécessaires à l'évolution morale.

Dans la mesure dont tout homme fort est sensible du mouvement de l'action vitale en lui, et du besoin qu'il ressent de cette nourriture vitale, est-il devenu dans sa personne, un point vibrant pour transmettre une qualité

spéciale de vie, et devient-il, par rapport à ses semblables, un distributeur actif, plutôt qu'un réceptif passif de forces.

Ces hommes remués dans ces profondeurs inconscientes de leur être, par un même pur et parfait mouvement des océans de vie universelle, deviennent — d'accord avec le contrôle de leur volonté individuelle, des conditions héritées de leur sub-surface — des bienfaiteurs, ou des voleurs, des législateurs, ou des dictateurs, des guides spirituels, ou des charlatans de l'âme, des rédempteurs, ou des agitateurs.

Mais puisque les sources de vie en cette triste merveille appelée homme, sont situées plus profondes en lui, que la région de sa souillure, son labeur extérieur, même dans ses pires formes, laissait encore un résidu qui se développait pour le profit universel ; ainsi les recherches approfondies des problèmes humains, que le tort souffert par la société donne comme résultat, mettons d'un crime, est plus grand pour le criminel que pour elle. Car avec le mal projeté par lui, une semence de vie le fut également, qui fructifiera en savoir plus étendu, pour arrêter, guérir, comprendre, guider et juger, et de cette façon aimer ; tandis que pour le criminel l'accroissance donnée par l'exercice, aux formations animales en lui, est une œuvre de consolidation qui demeurera, pour le travail d'élimination de l'avenir, et qui restera obstacle et

empêchement en augmentation, jusqu'à ce qu'elle se puisse dissoudre.

Les conditions individuelles caractéristiques de l'époque actuelle, fournissent donc à l'homme, les instruments pour l'analyse critique du passé historique, et une puissance, pour juger, sans exemple ; et pourtant, il juge avec une douceur et une modestie dont étaient incapables les hommes aux facultés moins mûries. La somme de sa riche expérience lui fait comprendre le caractère d'humanité universelle de la nature ; l'inséparabilité de l'intérêt des individus, de l'intérêt de la masse générale des âmes humaines sans exception, de l'absolue dépendance de tout être humain pour sa parfaite croissance, sa puissance et son bonheur, sur le maintien de sa relation véritable au grand tout humain. Cette compréhension devient à priori un point de vue d'où il envisage la vie humaine passée et à venir, et pour découvrir dans le présent sa place dans le monde ; voir l'ouvrage accompli et celui qui reste à faire ; observer le réseau merveilleux des développements divins, dont les vivantes eaux versent leurs lignes compliquées à travers les activités du globe entier, afin de mieux savoir où, lui, peut déverser les trésors de son être parmi ces divers courants.

Plongé dans ce sentiment de la solidarité humaine, l'étude de l'action de sa race pendant son séjour jusqu'à nos jours sur terre, est faite par l'homme dans le seul

but de s'assurer clairement de sa direction dans ses rapports bienfaisants avec les autres humains, comment la nature humaine a eu pour habitude de se traiter elle-même, et comment elle a mené à bien, à travers l'aveuglement et l'ignorance, la densité et la confusion de ses plus basses passions, sa longue et laborieuse croissance. Il a la conscience qu'en sa personne individuelle, un point nouveau a été gagné de clairvoyance, de savoir et de sensibilité, et il se permet librement la conviction que son gain individuel sera le gain universel également ; car il est incapable de désobéir à l'impulsion qui le pousse, à accélérer à travers le monde la consciente réceptivité de cette accession de forces dont il vient d'hériter. L'homme est devenu, par la vigueur renouvelée de toutes ses facultés, le juge, le gardien, le médecin et l'amant de toutes choses humaines ; il fait une minutieuse enquête de tout ce qui a été fait, afin de diagnostiquer avec justesse, l'état actuel de l'humanité, pour en rechercher la guérison ; faisant effort seulement pour découvrir où et comment, la mauvaise manière de comprendre les vérités de la vie, ont nui à la croissance de la nature parfaite, et comment la liberté d'agir d'après ces vérités peut mieux être assurée.

Cet homme, l'homme type de l'heure actuelle, en qui germe la sensation des rapports symphoniques par lesquels il vivra dans le monde intérieur, l'homme qui

touche dans les profondeurs de son être, à la vie universelle plus étendue qui est au delà ; cet homme qui est le type d'un départ nouveau que fait sa race, parcequ'en son expérience personnelle, il résume la science acquise de tous les sentimentalistes, les rationalistes, les intuitionistes, les matérialistes, les spiritistes et les savants, et qui a trouvé par expérimentation, faite avec des facultés plus fortes que celles qu'il lui est permis de partager avec eux, cet équilibre qui cherchait l'aspiration, sans pouvoir la trouver, dans des facultés travaillant dans des extrêmes incomplets, l'homme pleinement conscient de l'évolution du présent, voit, en l'histoire complète, les commencements de ce qu'il est, croit que l'avenir donnera ce qu'il désire actuellement, et cherche tous les jours ce qui peut répandre dans toute l'étendue de la vie humaine, la chose dont lui seul est surabondamment pourvu.

Il diffère de ses prédécesseurs immédiats dans le monde de la pensée et celui de l'action la plus puissante, il diffère des héros de l'observation patiente des formes visibles de la nature, qui ont nettoyé et renforcé aussi le mécanisme intellectuel et qui ont, sans le savoir, mis en jachère, l'organisation spirituelle de toutes les robustes natures, pour la durée, pour ainsi dire, d'un été ; état au plus haut point favorable à l'œuvre saine et certaine de la nature, et il en diffère en ceci, que dans son expérience les phénomènes se présentent pour être observés

et classifiés, qui n'entraient point dans les limites des recherches et des études de ses prédécesseurs; les phénomènes d'émotions infiniment intenses et persistants, qui passent rapidement sous la supervision saine, mentale, dans l'enveloppe physique de l'homme, et qui l'obligent à choisir entre l'action distributive de la qualité contenue en ces émotions au monde en général, ou de cruelles souffrances, souvent même de la mort, par suite du conflit établi en son système, s'il cherche à résister aux commandements de cette impulsion morale.

Celui qui devient dans sa personne le siège d'une force en mouvement, d'un tel volume, d'une constance et d'une délicatesse pareilles, s'élance avec elle au redressement de toutes les choses humaines; car une telle force n'admet pas le contrôle qui l'empêcherait de s'appliquer, en premier lieu, aux premières, comme aux dernières nécessités, de l'existence.

Ce bond que fait ainsi l'homme, décrit un arc, qui passe, comme le ferait un pont, au dessus de la masse des considérations incidentes et subsidiaires, résultats des labeurs antérieurs; l'étincelle de sa parfaite virilité, une fois qu'elle a jailli, après de laborieux efforts, des anxieuses pensées, des souffrances prolongées, d'une attente douloureuse, d'une minutieuse étude, l'enflamme de la volonté et du pouvoir d'agir; qui dominant pour l'instant la volonté et le pouvoir de réfléchir. Les courants de vie

s'élançant vers le point lésé de la grande surface humaine cherchant à le guérir.

Comme cet agent intermédiaire dans le commerce, cette monstruosité, qui en vertu de la faiblesse du producteur et de l'apathie du consommateur, peut arrêter et s'approprier pendant son passage de l'un à l'autre, la plus grande part de ce qu'il devrait distribuer, l'intelligence, cet agent intermédiaire en l'homme pour l'élaboration et la transmission des pouvoirs, est devenue une difformité, qui fait de ses vitalités sa proie en les retirant du monde. L'intelligence règne, elle se nourrit de la vie, et attire toute admiration à elle, et se tient devant l'imagination de la société actuelle, comme une forme enflée qui emplit tout le champ visuel, cachant les deux pôles véritables des opérations humaines en ce monde ; la bienfaisance de l'impulsion, et les besoins des hommes.

C'est ce mécanisme d'une beauté admirable, qui attire jusque dans les compartiments de la conscience supérieure, les agissements qui ont lieu sur la scène plus profondément située de la vie, par les perceptions, par la réflexion, la classification et l'analyse, et cet outil fait pour l'exécution à nouveau dans la vie extérieure des vérités les plus profondes, cette intelligence de l'homme, est maintenant l'idole de notre culte, non pas que nous fassions erreur en accordant au droit de développement mental la place élevée qui est sienne, au milieu des puis-

sances que nous tenons, mais l'erreur fatale se trouve dans la manière d'envisager ses fonctions vraies, fatales c'est-à-dire, pour le bonheur et la complète évolution de tous ceux qui, éblouis par les prétentions de l'intellectualité actuelle, limitent leur propre liberté à la reconnaissance de ces prétentions, et restent dans l'ignorance de toutes les régions de la nature qui sont en eux, et au delà d'eux, qui sont du côté extérieur des limites assignées par l'esprit moderne, comme le commencement et la fin de la vie, dont il est possible aux hommes de prendre connaissance. Cet esprit moderne comprime, comme avec une vis de fer, les vigueurs sacrées de l'âme: non pas à cause de l'inexactitude de ses observations, ou de l'erreur dans ses conclusions, car elle est en vérité plus vive et plus pénétrante à cette date qu'elle ne l'a jamais encore été, mais parce qu'elle a la prétention de traiter de tous les faits de la vie, au lieu d'accomplir sa simple fonction d'instrument, au moyen duquel un certain nombre seulement des faits à l'état latent dans la nature, cherchent à devenir des faits agissants à travers toute l'existence extérieure.

C'est pourquoi ceux qui conduisent jusque dans la vie extérieure et ordinaire, des activités émises par un degré passionnel de sentiment et de volonté, peuvent mesurer les résultats qu'affirme la science positive et rationnelle. non pas parce que celle-ci s'est donnée comme étalon,

mais à l'aide d'expériences conscientes, par lesquelles les instincts les plus forts, et les plus persistants de leurs natures, les obligent à passer avec obéissance ; parce qu'ils tiennent ces instincts en leur qualité, leur intensité et leurs vigueurs, comme prophétiques et initiatrices d'une autre phase de vie phénoménale pour la totalité de ce globe, toute autre que celle, qui jusqu'à présent, a pu être observée de la science ou de la philosophie ; et en plus, ils tiennent ces instincts comme la révélation de tout le mystère qui depuis les temps préhistoriques, se cachait derrière les phénomènes partiels qui constituaient jusqu'à présent toute vie humaine. D'où il arrive qu'ils projettent une illumination, par leur entière expérience personnelle d'émotions, de raison, d'action, sur toutes les opérations dernières, et les plus élevées, dans le monde de la pensée, non moins que sur les récits variés de croyances, de raisonnements et de recherches pour la vérité dans la physique ou la métaphysique ; et ils peuvent se convaincre du degré respectif dans lequel l'action la plus ancienne ou la plus moderne, a pu contribuer à la préparation pour une renaissance de la plus véritable condition humaine, qui illumine à l'heure présente l'horizon de la possibilité.

CHAPITRE XVI

LE CHRIST

Une vue rétrospective de l'histoire étudiée sur le plan nouveau des pensées et des sentiments où l'on commence maintenant à s'établir, permet de noter à toute époque, l'immixtion dans la vie terrestre d'idées, et l'accomplissement d'actes, qui firent progresser la préparation qu'ils ont tracés.

L'obtention par la vivante femme de la terre, d'un état où la susceptibilité du pur féminin à la première propulsion des forces divines, inonde les régions extérieures de sa conscience, là où elle se trouve en contact avec la vie terrestre, est une condition indispensable au déversement en cette vie, de la bi-unité de qualité élémentaire, qui appartient à une humanité, tant rachetée que d'ordre primaire.

Nous avons parlé de la lenteur nécessaire de l'avènement de la femme à la participation et à l'influence dans l'opération de l'homme, mais il appartient à l'entente

convenable de la méthode puissante d'éducation de notre race qui a gardé les évènements de notre planète, de reconnaître dans les plus importants résultats, leurs effets exacts, sur la question longtemps muette de la femme.

Les récits d'une participation reconnue et active de la femme, par influences et actions, dans quelques peuplades des plus anciennes, doivent être tenus comme apocryphes, et ne sont sans doute, que des traditions fragmentaires survivantes, de conditions plus rapprochées de celles de nos premiers parents ; l'histoire actuelle nous offre le spectacle d'un monde, dès ses débuts, dans lequel la femme était dominée et dormante. Les échappées de fluide vitalisant s'effectuaient des profondeurs humaines, ainsi que nous l'avons dit, par l'intermédiaire de l'homme, acteur, et non par celui de la femme, qui ne pouvait que rêver.

Il ne pouvait en être autrement jusqu'à ce que la lente préparation se fût achevée, pour le moment quand chacun des représentants des moitiés respectives de la nature humaine, pouvait se rendre compte, par la présence dans leur conscience extérieure, de leur complément de personnalité.

L'homme, terrestre par sa constitution, pouvait de tout temps devenir le médium pour transmettre, en partie, la vie bi-une, au corps sociétaire extérieur de sa race,

cette vie, que dans la nature plus intérieure, il partageait, sans s'en douter, avec le sympneuma, car le masculin renferme le féminin.

La femme terrestre ne pouvait en agir ainsi, car le féminin se répand dans le masculin, et la femme dans sa forme anormale n'était plus que le signe sur terre du féminin réel, étant sans la forme voulue pour l'entourer, en laquelle elle pouvait se répandre. Les courants qui se mouvaient dans sa profondeur réelle, et là entourés des enveloppes des parcelles du sympneuma, ne pouvaient faire irruption dans le monde, après s'être épanchés jusqu'en sa personnalité extérieure ; les liens de rapport avec la nature humaine et inférieure, ayant été brisés à ses surfaces non enveloppées. L'homme agissait en vertu d'un courant vibrant prenant son expansion à travers son organisation dépravée de surface, d'une source vraiment bi-une. La femme ne pouvait agir en vue de résultats généraux, parce qu'en elle la bi-unité du courant vital était détruite dans son corps extérieur, la moitié extérieure de sa forme complète étant absente dans cette dernière couche de l'organisme.

La femme apparente, imposa donc le silence aux vibrations vitales à travers sa personnalité, n'étant plus qu'une forme intérieure et réceptive seulement, et dépossédée de la forme extérieure et transmissive, qui appartient à chaque atôme de l'humanité véritable. Néanmoins les évè-

nements les plus importants de l'histoire, ceux qui effectuèrent des changements fructueux pour le développement universel, améliorèrent graduellement et lentement, pendant des milliers d'années connues, la position de la femme.

La sagesse créatrice des règles de conduite de la loi hébraïque, commença à reconnaître les devoirs et les nécessités propres à la femme, en tant que femme, et différenciée de l'adjonction, purement et simplement, de l'existence masculine, ce que pourtant elle est demeurée jusqu'à nos jours, dans l'évaluation sans mélange et sans éducation des sémitiques.

La manière de voir et de traduire l'esprit humain, ses pouvoirs, ses développements et ses besoins, qui fut projetée sur l'âme humaine par les rayonnements de richesses illimitées et d'intensité insondables qui étaient dans la nature du Christ, était, il est vrai, la floraison des nombreuses générations de souffrances et d'efforts hébraïques. Le plein génie d'intuition morale, concentrée en une forme humaine, était devenu un phénomène possible dans une race préparée ainsi consciemment à accomplir un signe puissant d'évolution terrestre; mais malgré toutes les circonstances, qui avaient pour tendance de mitiger pour le monde immédiatement environnant, le choc de la première libre décharge en elle d'éléments complètement externalisés de pouvoirs essentiels, il brisa

en miettes la forme nationale qui l'avait produit, cette forme étant trop tenacement tissée avec des instincts longtemps entretenus, de tribu, qui ne voulait pas être modifiée.

Les qualités humaines annoncées pour influencer le monde par la présence d'un être qui était le couronnement de ses possibilités morales, étaient constituées avec une pureté qui excluait les petites gens de tribu, de sexe ou de personne comme séparables du tout.

Ces qualités humaines — les premières absolument universelles qui se soient montrées dans les activités personnelles, depuis les époques connues de l'histoire terrestre — tout en passant au delà des limites de la nationalité juive, déjà préparée, et par laquelle ces activités avaient trouvé issue, tenaient en solution, non seulement cette émancipation des opprimés, qui aiguillonna le ressentiment instantané de l'officialité de Rome impériale, mais elles ont maintenu dans la société un mouvement de perturbation qui jusqu'à nos jours n'a pas terminé son travail, mais aussi l'obtention par la femme de facultés, pour la projection dans les agissements de la vie terrestre, du féminin si longtemps dormant.

La nation juive — qui mourut comme meurt l'aloés, par l'effort de sa fruition — pour ce qui a trait à son développement autonome progressif, et l'empire de fer qui avait cherché à étrangler dès sa naissance ce développement,

qu'il était destiné à mettre au berceau, et à élever, étaient l'un et l'autre inconscients des rôles qu'ils remplissaient dans le moment décisif du sort de l'humanité, pendant la courte paix qui fut donnée, aux populations agitées durant le règne d'Auguste. C'est pourtant à cette époque que le germe de tout ce qui est durable dans la civilisation d'aujourd'hui, et de tout ce qui fait le plus vigoureusement effort vers l'évolution complète, fut déchargé à travers cette couche du corps humanitaire qui paraît être pour la vue superficielle, l'homme terrestre. Un changement organique simultané fut subi inconsciemment par la population du globe, par lequel les mystères intérieurs de l'homme furent institués, et aussi un tranquille procédé d'attaque sur sa constitution grossière extérieure, afin de la pénétrer et de l'émouvoir. Cette action de la formation humaine extérieure, sur celle qui est extérieure, est demeurée universellement, et demeure encore, la force la plus profonde que le développement actuel de la conscience dans les facultés humaines, permet à l'homme d'appréhender, et reste encore de nos jours la plus grande vérité concernant les phénomènes de l'homme, qu'il puisse embrasser.

Cette immixtion dans la région, soit opérante, soit ultime, de l'humanité terrestre, d'une force plus grande par sa première concentration dans la forme unique

d'un homme, était l'ensemencement et la dissémination, d'une force plus raffinée, plus humaine, plus universelle.

Par tous ces attributs de la force pure, non corrompue, ni entravée, elle agissait nécessairement, ainsi qu'il a été dit, sur toutes les restrictions qui limitaient le développement des subjugués, et fut l'initiatrice d'une ère nouvelle pour les faibles, les pauvres, les esclaves et pour la femme.

Quoique la consommation entière de cette ère nouvelle doive encore s'effectuer, la société ne fut pas moins chargée de ses symptômes dès la première initiation des influences chrétiennes. Le petit nombre dont l'intelligence bornée absorba l'impulsion, reçue du Maître nouveau, comprit clairement ce que sa pensée exigeait dans les formes sociales extérieures, et de suite il tenta une réorganisation hardie et complète sur la base du service mutuel de l'homme et de la femme, donnant à celle-ci des fonctions distinctes, quoique séparées et subordonnées, dans la vie administrative, ayant absolument compris l'identité des aspirations et de la destinée de la femme avec celle de l'homme.

Dès cette date, la femme compta pour moitié dans la vie humanitaire de cette région du globe qui, alors pendant quelques siècles, fut chargé du développement de ses progrès. Quoique dans le début ce ne fût que dans la région des activités morales que cette place fut sienne,

plus tard quand l'instrument de fer qui avait été utilisé afin d'établir et de maintenir un règne rude et coercitif, sur la partie centrale de l'hémisphère oriental, avait fini sa carrière ; lorsque cette portion de la race Aryenne qui s'était appropriée les parties sud de l'Europe, et s'était construit une structure de civilisation en rapport avec son caractère à elle, s'appropriant ou rejetant les bases anciennes des traditions orientales qui lui convenaient, avait commencé à s'effronder ; quand ce géant qui fut la puissance romaine, délogée de sa citadelle centrale, s'étendit pendant les siècles de vie suivants, ce fut en restant la nourrice des croyances informes parmi ces éléments barbares des arts fragmentaires dans lesquels demeuraient les forces appelées chrétiennes ; quand cet empire eut terminé son œuvre très imparfaite, dans laquelle la femme renaissante d'une race abaissée dans ses sentiments, ne retrouvait guère les honneurs que pour les avilir, le moment était venu quand une réserve de l'armée de l'humanité pouvait paraître sur le champ de bataille des progrès de la vitalité, pour mener à bonne fin les issues.

Pendant les derniers siècles du règne corrompu byzantin, une branche de la famille universelle s'élevait afin de pouvoir diriger les activités des hommes dans une forme plus complexe de civilisation que celle existante antérieurement. Parmi les races dénommées aryennes,

celles qui ont développé les qualités morales les plus vigoureuses, tranchées et individuelles, que l'histoire ait connues, possédaient aussi un instinct conscient, malgré la rudesse de leur vie et de leur religion, de la vénération de ce qui était le pur élément féminin dans la femme, inconnu jusqu'alors dans le monde historique.

C'est la rencontre de ces peuples du nord avec la compréhension intelligente de la force du christianisme, qui fut la date de l'effort naissant du puissant stage de développement humanitaire que nous sommes maintenant appelés à compléter et à faire entrer dans les fondations d'un cycle plus vaste encore.

L'antique passé depuis longtemps avait disparu complètement de la mémoire des êtres de la terre, enveloppé qu'il était, par la toute-sagesse divine, dans des profondeurs de ténèbres, desquelles pourtant la magie des esprits modernes sait faire jaillir d'incertaines étincelles et de faibles lueurs de ces faits perdus, mais non une connaissance, sûre, nette, ni fondamentale. On l'interrogeait, mais le vieux passé, passé depuis si longtemps, ne répondait pas, il était enterré sous de longues ères de civilisation, de connaissances, de religions, qui tous avaient déposé des fragments d'art, d'idées, de croyances qui reparaissaient et trouvaient un corps nouveau à chaque développement neuf et successif des peuples, qui les uns après les autres, reprenaient les

courants variables du progrès, et les suivaient jusqu'à l'épuisement.

Alors advint ce moment de la dernière importance dans l'évolution de l'âme humaine, lorsqu'elle acquit le pouvoir de concevoir l'unité de la force qui soutient le monde, qui le gouverne et qui en est l'essence ; le manteau de la découverte de Moïse était descendu sur un petit peuple, malgré sa tendance à une certaine ténacité d'erreur volontaire, transmise d'une génération à l'autre, d'âmes exceptionnelles et puissantes, et il avait été ainsi enkysté sur terre, jusqu'à ce que son grand principe en sortit pour une floraison nouvelle. La divinité de la qualité humaine intérieure — qui était amour — une fois qu'elle eut été encadrée dans la forme de surface de l'homme, continua alors son évolution et se répandit au loin ; atteignant un peuple après l'autre, avec ses vagues extensives de développement en souffrance, et transmises dans la souffrance, jusqu'à ce que ces peuples indo-germaniques eussent été tirés du chaos du barbarisme complet, afin de s'établir en eux d'une manière plus forte et plus opérative.

Pendant les longs siècles de progrès antérieurs, l'idée de vertu, que la terre était capable de s'assimiler, n'était guère que négative, celle de s'abstenir de l'injustice et des mauvais traitements et des excès dans les penchants et les activités perturbatrices. La qualité positive de l'émotion

humaine agissante, n'opérait pas et n'opère pas dans les renseignements de l'Orient, ni par précepte ni par l'exemple. Les enseignements de cette catégorie, atteignirent à plusieurs reprises le zénith temporaire de la vérité humanitaire, et déversèrent l'entière divinité d'impulsion et de perception dont l'homme était alors susceptible ; ils étaient aussi dans la forme de leur pensée et de leur langage prophétique de plus encore que ce qu'ils créaient, car ils répétaient toujours : « Aimez » pendant bien des siècles prolongés, avant que la désintégration de la masse oppressive de l'institution sociale, qui était comme une montagne superposée sur les hommes, pût, avec sécurité être entreprise par l'amour social. Mais une fois que l'essence divinement humaine, plus intérieure et profonde dans sa qualité, parut dans la sphère des activités extérieures, l'importance capitale de cet épanchement se trouvait dans ce fait, qu'à partir de ce moment, il s'élançait dans l'Univers entier des profondeurs intérieures des hommes, un jet de la profonde et véritable vitalité qui est bi-une de sa nature ; l'imprégnation même partielle par cet attribut des projections actives de l'humanité, créa dans la société toute entière, des changements de toutes parts, des changements dans ses institutions, dans sa pensée, dans les rapports des pouvoirs, dans la constitution individuelle, un changement organique dans le macrocosme et le microcosme, qui n'ont été qu'en

augmentant d'impétuosité jusqu'à présent. La nature de cette vitalité qui a cherché à accomplir son développement graduel, mais entier, dans l'humanité terrestre pendant près de dix-neuf siècles écoulés, a été une nature plus entièrement humaine, s'efforçant à la croissance extérieure et sortie des mystérieuses et compliquées structures de l'être purement humain, que la vitalité qui opérait sur les surfaces de la vie pendant les cycles antérieurs.

Cette accession de qualité qui s'est montrée parmi les hommes, a compris en elle, dès le début, des éléments qui enfièvreurent la masse sociale par leurs efforts au rayonnement ; ce sont les éléments de la liberté de l'individu et du service universel ; les éléments aussi du droit égal de la femme avec l'homme au développement et à la puissance, et de l'indissoluble dépendance mutuelle de l'homme et de la femme ; les éléments distinctifs, vigoureux et caractéristiques des races, et de l'annihilation des intérêts séparés de races différentes, et tous les éléments de ce type complexe de moralité, d'intelligence et de physique qui s'établit rapidement à l'heure présente, comme le phénomène dominant de notre ère.

CHAPITRE XVII

DIEU AVEC NOUS

Dieu se meut aujourd'hui sur notre terre dans une mesure et d'une manière différentes de celles qui Lui étaient jadis possibles, et ceci grâce à la consommation de bien des changements dans l'humanité collective. Dieu, l'immense mystère, éveille en chaque âme humaine une étincelle au moins d'une perception nette de l'arrivée de l'incomparable Présence qui vient, qui touche et qui se répand; l'homme d'aujourd'hui est le fruit mûr de l'arbre de vie terrestre, qui nourrit les hommes de la vie même.

Il n'y a pas d'autre Dieu pour l'homme de la terre maintenant, que le seul Dieu qui est en lui; car la divinité a daigné se réunir à l'homme dans l'incarnation universelle. Le fruit des labeurs du monde ayant mûri, est tombé. Il serait inutile de lever maintenant les yeux au ciel pour y chercher le perfectionnement, pensant le trouver au-dessus et au-delà. Il n'est plus dans le

royaume des airs; il est descendu, les hommes n'ont plus qu'à le prendre.

La prière exhalée au Dieu lointain revient épuisée dans l'âme ; car là, sous la main, en tout homme et frère, se meut visiblement et palpablement, la douce, la puissante Présence.

Le commencement est venu du siècle qui donnera à l'homme comme leçon et comme éducation, la recherche et la découverte du Dieu en l'homme. Les anciennes croyances dans toute leur majesté, de près et de loin devront se réunir, et, agenouillées, déposer leurs couronnes ; non pas que la vérité et la beauté en elles s'évanouissent, mais leur pouvoir de vivifier les âmes. Ce que les hommes, avec profit et vénération, peuvent encore aimer en elles, est cette paix qu'on trouve empreinte sur les morts qui sont morts saintement, dont le sourire reflète la vie, et estampille de sérénité la triste dépouille. L'esprit toutefois qui animait ces croyances vénérables se répand en des récipients nouveaux, faits sur un moule nouveau pour le contenir, et rendus clairs pour le laisser distinctement apparaître.

Parmi la race qui foule aujourd'hui la terre féconde, se trouve un grand nombre, qui ne sont pas dénombrés encore, comme étant de ces milliers destinés à tenir en main l'étendard qui flottera sur la conquête faite par ce siècle d'humanité plus vraie, un grand nombre qui n'est

pas doué autrement que des milliers de leurs pareils, qui n'est pas différencié par une libération accordée, des souffrances, des petitesse, des bassesses, des facultés perverses et des instincts confus, mais des êtres nombreux et synoptiquement organisés avec des sens richement doués, afin de saisir et ensuite répandre et donner aux autres, les mouvements multipliés à l'infini qui circulent dans les âmes humaines; des êtres nombreux constitués de telle sorte qu'il ne leur est pas possible d'ignorer leur part sensationnelle en chaque fait minutieux qui provient de l'homme; mais des êtres nombreux dont le vaste fardeau de sympathies attachées et compliquées, est équilibré au point de support, par les flammes de leur vie cachée. Ils sont revêtus de la robe de la frêle et corrompible humanité dont la compression brûlante les rend malades et les fait souffrir dans leur conscience extérieure, par l'angoisse qu'ils éprouvent des avilissements qu'ils y subissent; mais ils plongent cette masse enfiévrée de cette nature extérieure, dans les vigueurs ardentes dont ils sont embrasés intérieurement, et conscients maintenant, pour y laisser brûler tout ce qui ne saurait subsister dans ces essences de l'humanité, chauffées à blanc. Car ils sont maintenant nombreux ceux qui ont acquis, et laissent voir, une qualité de nature qui ne se manifestait jadis que dans les individualités isolées. Le génie moral qui, à de longs intervalles, inspirait des êtres uniques, d'une

prescience fragmentaire des faits de la nature morale, du devoir humanitaire, et de la divine opération dans l'homme, devient maintenant l'instinct simplement des multitudes formées des hommes de nos temps, et cet instinct se formule à l'heure présente dans le grand nombre et non dans les individualités grandement espacées, par la volonté pour le bien universel, et la suppression du mal.

Mais l'homme est timide, et c'est à peine s'il ose reconnaître la force qu'il possède. Il faut admettre que dans un mécanisme aussi vaste que celui nécessaire aux peuples d'un globe, les procédés du développement normal, ou plutôt divin, sont infiniment patients, et ne se répandent que par de lentes gradations, et puis ensuite les accessions de vitalité obtenues des espaces inimaginables de l'éternelle nature, qui sont au-delà de la terre, et qui prennent pour habitation l'entière construction améliorée de tous les organismes des êtres vivants, une fois qu'elles ont pénétré dans une poitrine humaine, y restent à l'état latent sous la forme d'une force ignorée du plus grand nombre, et qui n'éveille pour commencer, même pas la conscience de sa présence, sauf pour un petit nombre ; et cependant, cette force sommeille à des profondeurs et pendant des durées, grandes en proportion de la grandeur de ses manifestations prédestinées.

Il est actuellement une force présente dans la société humaine qu'elle ne sait diriger, et cette force est celle

sur laquelle tournent ces phénomènes de vie qui sont le problème du moment. Les masses, comme d'habitude, contiennent cette force dans toute l'étendue de leurs constitutions organiques, mais comprimée inconsciemment par la résistance de leur nature plus dense ; tandis que, dans un nombre relativement petit, d'hommes en développement, qui en sont également possesseurs, ils arrivent rapidement à des degrés différents de perception ou de préparation à la perceptivité de ce que signifie cette force qui est en eux.

L'homme est devenu très capable dans l'appréciation des faits et de la pensée de l'humanité, dans le passé et dans sa prompte observation des actions et des événements qui se passent maintenant autour de lui ; il est bourré de renseignements sur tous les sujets, et se meut dans l'émerveillement des immensités, comme des minuties des faits qui lui sont donnés d'appréhender ; mais hommes et femmes, séparément, ignorent encore si complètement les grands pouvoirs dont ils ont eux-mêmes hérité, qu'ils n'arrivent pas à les apercevoir, quoique comme de vastes océans ils se déploient dans toute l'étendue de la nature humaine.

Il y a même à l'heure actuelle, pour l'homme qui n'est pas suffisamment préparé et fortifié par sa pleine évolution morale, un danger d'épuisement par

trop de sympathie, et qui est dû à cette consolidation effectuée dans les derniers siècles de l'instinct le plus humain dans l'homme, l'instinct, voulons-nous dire, de l'identité absolue de tous les intérêts des hommes, lequel a développé en chaque organisme un million de fins conduits nerveux, qui apportent l'impression des courants des besoins du monde à chacune de ces natures sensibles. La nature humaine, dans ses races typiques et maîtresses, du moins, est devenue le medium extrêmement sensitivé pour la transmission de forces de toutes espèces et de toutes provenances, et encourt le danger de perdre même la qualité de cohésion de ses atomes, par la réceptivité, par trop téméraire, des mouvements de ces forces. Car la divine évolution, en lui procurant la diaphanéité qui lui permet d'être pénétrée par les rayons du grand soleil de midi, l'a fait en lui distillant de si claires substances, qu'elles sont instantanément ternies par l'immixtion de substances plus grossières. Ceux qui par leurs tendres sympathies au mouvement général humanitaire, estampillent le plus vigoureusement leur époque, sont les plus prompts aux jouissances élevées de secourir et de relever, alors même qu'ils ignorent si cette tendre pitié est enracinée dans la sainte cause de la nature humaine. Ceux-là sont aussi les plus exposés aux angoisses aiguës causées par la défense imposée à leurs facultés véritables, contre les attaques faites à leur

liberté et à leur croissance, qui résultent de cet établissement de sympathie.

Découvrir leur instinct le meilleur et le plus profond, et lui être fidèle, est le devoir simple et la nécessité même, que pourtant les hommes et les femmes, pour la plupart, sont incapables d'accomplir, et c'est leur incapacité sous ce rapport qui est la cause des souffrances les plus poignantes et les plus oppressives de la terre. L'humanité de nos jours est affamée de liberté pour le développement et pour l'application de la pure impulsion morale ; la coercition et la suppression mutuelles de cette impulsion est son crime.

Celui qui, dès la première pression des réflexions conscientes, commence jeune à mesurer les faits et gestes de la vie qui l'environne, par les impulsions qu'il ressent au plus profond de lui-même, et qui ne se laisse pas trop influencer par les mouvements extérieurs, qu'autant qu'il les sent autorisés par sa propre impulsion profonde, celui-là sait combien l'effort est incessant, et combien fréquente est la souffrance qui en découle ; et pourtant le progrès individuel est à ce prix, et cette voie douloureuse est la seule qui mène au-delà et que les hommes de bien aspirent à suivre.

Jusqu'à présent les temps n'étaient pas mûrs pour l'évolution dans l'individu de la qualité initiatrice de force qui maintenant réclame son expansion, car jusqu'à

présent toute nature humaine n'était humaine qu'à demi, toutes ses conceptions n'étaient que partielles, tous ses buts limités. La forme que revêtait ses instincts eux-mêmes, était mal équilibrée et leur étendue générale et leur opération étaient si imparfaites et dénuées d'harmonie, que le rapprochement le plus considérable qui se pouvait obtenir à la vie d'excellence, ne l'était qu'à force de compromis pour les besoins et les intérêts, par des concessions mutuelles, et le renvoi continu des questions personnelles et générales, qui méritaient considération.

Ce conflit fatal et incessant dans les choses humaines a duré jusqu'à ce que le temps eût mûri en l'homme sa capacité de produire un sentiment personnel de qualité universelle, jusqu'à ce que le cœur individuel pût générer une volonté pour la satisfaction irréprochable du monde entier, jusqu'à ce qu'un chacun, par ses facultés spontanées et impératives, puisse faire de lui-même le foyer de toute l'étendue des courants qui vibrent dans le corps humanitaire entier, et vibrer en sympathie absolue et vraie avec chacun d'eux.

La terre a attendu afin de pouvoir consommer son effort, afin de pouvoir réaliser son idéal, pour ce phénomène d'un désir constant et prédominant dans la société par une unité d'action dans les masses. Toutes les poitrines humaines contiennent maintenant ce désir en ger-

me, et en un grand nombre, les mouvements du développement organique sont poussés par lui jusqu'au plan extérieur de la conscience. Le sentiment de l'unité de l'humanité, qui jadis étouffait sous le poids des limitations et des empêchements dans les âmes isolées et souffrantes, est devenu un droit de naissance commun et connu du grand nombre, qui augmente dans ce siècle en une étonnante proportion dans toutes les communautés très développées ; et ceux non comptés encore qui possèdent par héritage de forme, ce sentiment élevé, comme une force latente non remontée encore aux régions perceptives des sensations extérieures, ceux-là constituent la réserve inconsciente des bataillons du bien, et n'attendent plus, pour la plupart, qu'un don de vigueur spontanée ou un rayon de plus nette compréhension, pour s'élancer aux vastes activités auxquelles ce sentiment les porte. De même que dans sa croissance extérieure sur la terre, l'homme se rend compte qu'il voit la forme entière extérieure de ses semblables, bien avant de pouvoir imaginer ou comprendre que des procédés dans ses profondeurs ont édifié cette forme, ou de se demander quelle en est la destinée, de même, aussi, il voit collectivement les grandioses développements donnés à des institutions améliorées, aux sciences et aux arts, bien avant de soupçonner la force qui fait pression au cœur de la nature humaine, et qui s'est ainsi portée au

dehors, et avant de prévoir les fins inévitables vers lesquelles il progresse ; et de même que l'enfant se sert de nourriture, d'air et de chaleur pour sa croissance bien avant d'avoir conscience et perception que son développement se fait ainsi, de même l'humanité absorbe, s'assimile, et fait sa croissance des substances spirituelles, mentales et matérielles, élaborées de la masse organique générale de la société, bien avant de réfléchir à quelle puissante fontaine d'évolutions accomplies, il sustente sa croissance, ou à la manière dont cette évolution de sa race a été obtenue.

La sagesse de l'homme se montre par la recherche respectueuse, mais avivée, faite par lui dans les faits innombrables de l'existence auxquels sa nature le fait participer, et la sagesse d'une génération quelconque des hommes demeurera florissante en ceux, qui par les services rendus en obéissance aux besoins de la grande nature humaine, cherchent à comprendre ceux qui lui sont propres en sa totalité. De même que les lois de la vie individuelle dominant tout homme qui, soit par ignorance de ces lois, ou par manque d'occasion, ou de volonté de les suivre, est détérioré et troublé par elles ; de même que le pouvoir et la liberté de se conformer à elles, et de coopérer avec elles, lui créent sa grandeur et sa félicité, de même aussi, connaître, servir et renforcer les phénomènes universels de la force vitale, est le devoir de tous les hommes et leur seul

vrai bonheur : et les ignorer ou ne point avoir la volonté et la liberté de vivre ainsi avec elles, c'est ce qui occasionne la détresse qui arrête la croissance et dépare l'existence humaine.

La question qui se pose donc à ce moment critique, où la terre se trouve largement pourvue de moyens de subvenir au bonheur des hommes, à l'ordre social, et à l'unité d'action, et quand elle se trouve richement douée de grands cœurs, d'intelligences lucides et de volontés vigoureuses dans tous les pays et toutes les latitudes — une question qui exige impérativement une réponse — est celle de savoir pourquoi cette richesse de forces dans les esprits, les intelligences et la matière, qui se répand extérieurement en s'agrandissant, résulte en une si petite portion d'amélioration dans les erreurs et les angoisses des milliers de misérables : et pourquoi aussi à ce moment de fières récoltes de développement, les hommes et les femmes meurent de faim en masse, sont livrés à la bestialité, aux souillures, à la déperdition, à la guerre et à la corruption ?

Une fois après l'autre, la loi nouvelle se fait jour, et cela non pour abolir la loi ancienne, mais pour son accomplissement, mais toujours et encore le prestige de la loi ancienne fascine et retient l'attention et les affections de l'humanité et elle ne se libère que lentement, de sa domination ; toujours et encore, le petit nombre qui a su

voir clairement — en autant du moins que l'humanité actuelle est capable de voir moralement, les devoirs nouveaux dévolus aux hommes en raison des développements nouveaux qui leur sont échus, et de la réceptivité nouvelle d'une force élevée — ce petit nombre est ébloui de l'éclat qui se présente à ses yeux, et il est désappointé lui-même, et cause, en même temps un désappointement aux autres, par l'insuccès apparent dans les résultats donnés par les forces nouvelles qu'il a accueillies ; et en attendant, le grand nombre n'est pas doué de façon à percevoir seulement, ces pouvoirs auxquels l'essor a été donné.

La nature humaine de notre époque n'est plus dans l'enfance, et tient par suite une position à pouvoir éviter les erreurs qu'elle a commises dans les générations moins expérimentées, et elle est peut-être capable d'incorporer dans ses enthousiastes, cette large patience qui caractérise les puissants procédés du développement divinement humain, et dans ses indifférents, ses lents et ses épais, elle stimulera l'intérêt dans la venue d'une nouvelle divinité dans la nature et les opérations de tous les peuples.

Admettons que les souffrances qui s'écoulent dans la société de toute race et de tout endroit, sont dues en grande mesure à ce manque de sagesse dans les illuminés, et dans le manque d'illumination dans les sages ;

admettons que l'heure a sonné qui appelé les hommes à s'occuper des questions vitales, comme s'ils étaient venus subitement sur terre d'une autre planète, pour se tenir avec la toute science de tous les agissements de cette terre dans le passé, comme devant un merveilleux tableau, pour se mouvoir parmi les environnements de l'existence sociale, comme un libre esprit parmi la foule, pour répondre sensitivement, comme le fait un instrument par ses harmonies, à chaque vague d'émotion extérieure, et pourtant sans tolérer la violation de cette intégrité de sa personne, par laquelle, sous les doigts du maître, il émet ses mouvements; admettons la continuation des douleurs des hommes et de la société, parce que la Puissance Divine, dont ils deviennent les réceptacles, ne trouve pas encore la table rase de la volonté, sur laquelle elle a prise; parce que aussi, l'identification, que leur humanité augmentée établit entre leurs propres besoins et leurs sensations, avec ceux des autres, permet à la vie qui les entoure de prendre possession de leurs facultés, jusqu'à ce que l'impulsion donnée de l'intérieur s'affaiblisse et s'éteigne; parce que la trop grande absorption dans le drame qui se joue dans toute l'atmosphère de la vie moderne, les empêche de prêter l'attention voulue à l'action divine qui a lieu sur la scène de leur conscience plus intérieure; parce qu'ils errent encore au loin cherchant à prouver ou à nier cette

Divinité qui n'offre aux couches extérieures intellectuelles de la perceptivité, aucune preuve de son existence, avant de s'être donnée premièrement à la conscience sensationnelle de l'émotion la plus profonde et la plus centrale, se faisant, là, posséder, donnant, là, l'affirmation incontestable de sa perfection de qualité, et faisant don, là, de cette compréhension instinctive des forces universelles, par laquelle le cœur de l'homme peut pressentir la présence de cette même vitalité, dont il est lui-même pénétré dans la totalité de la nature humaine ; et qui est cette foi instinctive de l'homme conscient de sa divinité et de celle de l'humanité !

Du moins quand le monde maintenant, dans l'effièvrement d'une surcharge de vitalité, fait face à un problème, aux mille têtes de l'hydre, que ce problème soit social ou particulier, et dont ni l'enseignement, ni l'expérience du passé, ne donnent la solution complète, il serait bon de découvrir par l'épreuve faite personnellement, en toute sincérité, s'il n'y a rien de défectueux dans l'attitude des hommes vis-à-vis de cette force vitale qui inonde leurs facultés ; si dans ce cas cette défectuosité ne serait pas la cause du prolongement du désaccord, si la recherche faite de toute son âme, du témoignage donné à la valeur et à la puissance des instincts les plus nobles, n'est pas digne d'être poursuivie ; si l'examen sans compromis au-dedans de soi,

pour un quelque chose, qui devra être une loi de perfection à chacun pour lui-même, résultera ou ne résultera pas, en une connaissance claire, persistante et sensationnelle, et qui donne la jouissance, avec la connaissance, que de la nature de cette vaste Puissance qui les fait vivre, que la nature aussi de cette merveille qu'ils sont eux-mêmes, et la nature encore qui est en tout homme, forment toutes, malgré quelques différences et erreurs de surface, un grand et doux accord, la perception duquel a été l'objet de la lutte et des labeurs mi-inconscients de la terrestre humanité, depuis un lointain passé inconnu ; et qu'il doit à l'heure actuelle développer extérieurement jusqu'à l'entière plénitude.

CHAPITRE XVIII

LA LIBERTÉ DONNÉE AUX ESCLAVES

Les hommes, les uns après les autres, qui coopéreront en toute sincérité, et en toute simplicité, avec les forces divines dont leur nature est le siège, apercevront la nette image reproduite sur leur mentalité purifiée, de l'union essentielle, au dedans d'eux-mêmes, de chaque forme et de chaque force sexuelles, et de facultés recouvrées dans toutes les complications plus subtiles des sens de la surface, pour rendre active cette bi-unité; ils comprennent tout-à-coup le passé et l'avenir de leur destinée, ce qui a été accompli, et ce qui leur reste encore à faire, ce qui était la croissance véritable, qui avec peine, a poussé à travers les neiges de leur nature extérieure, et ce qui demeure encore en eux dans l'attente, pour germer extérieurement ; et ils envisagent la vie avec le sentiment que l'entente plus profonde qu'ils en ont, leur crée un commencement nouveau, d'une vie absolument nouvelle.

Les vices non moins que les vertus qui caractérisent si énergiquement la génération actuelle, sont prophétiques et initiatoires du changement rapide et inévitable, qui doit survenir dans l'entière existence de la société, soit dans ses formes moindres, ou plus grandes, telles que la famille, la nationalité et l'universalité. Depuis l'époque comparativement récente, relativement à la totalité de durée de l'historique de la pensée humaine — lorsque l'incorporation de puissances spirituelles commença à faire réfléchir sur la qualité des désirs qui se produisaient dans les hommes — ils ont donné avec un certain à peu près d'expérience fort relative, une solution du problème intellectuel que suggère le phénomène des émotions de la nature morale, en affirmant qu'ils étaient eux-mêmes constitués d'éléments de natures opposées, qui donnaient naissance à des forces de tendances hostiles ; et pendant des siècles un but provisoire, mais nécessaire, a été atteint en résumant l'œuvre de toute nature faisant effort vers le développement véritable, comme la lutte du bien en eux, ou autour d'eux, avec le mal au dedans ou autour d'eux. C'était la seule manière d'envisager et de soutenir la bataille de l'existence, dans les circonstances existantes du passé, ou bien l'on doit supprimer cette mauvaise direction et inflammation des forces qu'on appelle le mal, parce qu'il met en danger la liberté, l'harmonie et la vie ; ou bien les instincts pour la distribution uniforme des

vigueurs des affections qu'on appelle le bien, parce qu'elles engendrent la justice, la paix et le progrès, doivent recevoir un large renfort des sources cachées de la vie, avant de pouvoir acquérir sans danger une vue plus profonde dans les faits de la force morale. Mais le vice ne peut maintenant décroître par l'affaiblissement des facultés par lesquelles il agit ; car la force entière de l'organisme humanitaire ne saurait ainsi se laisser entamer. L'ivraie doit demeurer et grandir sous les yeux du laboureur à la sagesse infinie, afin de ne pas arracher le bon grain avec lui ; car la vertu s'élève avec des pouvoirs qui domineront le vice, non par la répulsion de ses courants, mais en les absorbant dans son fleuve plus vaste.

Les conceptions qui dérivent de l'état mental actuel de l'homme, sur la vie et la force vitale, lui suggèrent, ce que sa vie quotidienne et les phénomènes universels divers vérifient du reste, que la force vitale est une ; la direction de ses courants, quelque compliqués et emmêlés qu'ils soient, se rapportant toujours à une même série d'impulsions ; et lui suggèrent aussi, que toute l'étendue des faits qui constituent la souffrance et les erreurs de l'humanité, ne sont que des phénomènes anormaux de cette même force vitale. Mais la sensibilité ordinaire de l'homme, qui varie pourtant beaucoup déjà dans différents individus, est généralement excessivement superficielle, et ne le rend guère sensible au courant de vitalité qui se joue

parmi ses atomes. Ses nerfs, qui sont pourtant notablement plus aiguisés que ceux des hommes qui vivaient il y a quelques cents ans, sont encore excessivement denses, et ne transmettent à sa conscience que quelques-unes des vagues les plus fortes du mouvement qui le soutient. Il peut se rendre compte que le sang en lui se précipite en un va et vient entre les surfaces et les centres, se rassemble et puis se disperse ; il perçoit aussi des secousses, des contractions et une lassitude dans les fluides de ses nerfs, qu'il est accoutumé, grâce aux enseignements modernes, à attribuer à ce qu'il appelle des causes physiques et morales, en d'autres mots soit à un épuisement, ou à une accession de vitalité des régions extérieures de la nature, ou de l'intérieur de lui-même et de l'univers plus profondément situé, avec lequel il est en contact : mais même dans les natures les plus exceptionnelles, et dans leurs profondeurs les plus profondément et minutieusement sensibilisées que saurait réussir à refléter le miroir de leur conscience extérieure, l'homme jusqu'à présent ne trouve que des indices des immensités de vie qui sont dans tout son être, de même que les télescopes qu'il a appris à construire, lui font entrevoir des infinis dans le monde des astres, qui surpassent toute analyse ou compréhension de nos facultés actuelles ; à la phase actuelle du progrès de l'humanité il ne serait ni intelligent, ni courageux, de rester inerte devant la nature humaine, en se

contentant d'en affirmer les faiblesses et les vices, et d'attribuer à ces causes la prolongation inévitable de ses souffrances sur terre. Le fatalisme qui gît en cette déduction populaire, est une insulte faite à Dieu et à l'homme, ainsi qu'à la totalité de l'œuvre, de forme multiple, animée de l'unique et éternelle force. Il n'est plus loisible à l'homme de rester bouche bée, et frappé d'horreur, devant la dépravité enracinée des hommes et des choses ; ils ont mieux à faire s'ils écoutent seulement les intuitions de sagesse, nées en eux, et qui parlent.

La connaissance de lui-même, à la portée d'un homme quelconque, s'il veut seulement s'en servir, est suffisante comme point de ralliement, pour des connaissances qui lui sont nécessaires pour connaître les milliers de ses frères ; tandis que la connaissance qu'il peut se supposer avoir, même d'un seul autre homme, n'est pas une connaissance réelle, et ne lui offrira aucun levier d'action valide, aucune reproduction de bien, à moins d'avoir été garantie par l'expérience obtenue de ses sensations à lui ; que l'homme ait donc la sagesse d'enregistrer, de protéger et de suivre, chaque délicate impulsion qui fait tressaillir les fibres de son âme profonde, et alors il tiendra les commencements de la sagesse, et même ses seuls commencements.

C'est ainsi qu'il commencera à lire la première page du grand livre de la nature et saura lui-même l'inter-

prêter. Il fixera intérieurement les sphères de sa propre spontanéité et n'aura besoin d'aucun secours de l'extérieur, pour lui faire comprendre que ce qui se meut là, parmi les atomes de sa conscience élémentaire, est quelque chose qu'il est incapable de créer, ni d'empêcher, ni de commander, quelque chose qui se donne ou qui se refuse avec une puissance qui annihile en lui sa volonté et ses pouvoirs, quelque chose qui le touche et qui vient d'un côté vers lequel ses facultés font instinctivement effort, cherchant à offrir l'hommage de leur amour, mais étant dans l'incapacité de pénétrer jusque-là ; quelque chose qui lui apporte des fleuves de vitalité provenant de quelque abîme immense et incompréhensible, pour se loger dans ses sens si petits, et pour les imprégner d'une possession de son essence même d'individualité, et pour surcharger tous les vaisseaux de son être le plus intime jusqu'à obligation de se déverser.

La liberté d'être lui à cette base de sa nature, la protection donnée aux mouvements de vie centrale de cette nature, l'éducation de ses facultés pour se reconnaître dans cette pure région de son être, ne sont pas seulement les premières nécessités de l'homme, mais des conditions sans lesquelles sa parfaite santé d'âme et d'esprit ne peuvent se maintenir ; et pourtant si un homme veut cette liberté, demande cette protection et cherche cette éducation, il faut qu'il s'isole des empêchements que lui

crée une masse indignée, d'opinions, de points de vue et de dogmes, qui commandent et oppriment tous les départements de la vie, en religion, en philosophie, en science, dans les arts et dans la vie sociale, et ceci en vertu de certains intérêts dévolus et de certains droits prescrits, dont elle a la défense, et sur lesquels repose son influence.

Les hommes se blessent avec les armes qu'ils se sont forgées ; les connaissances qu'ils ont acquises pour s'en servir, les font esclaves ; ils s'agenouillent vaincus de superstition, devant les idoles qu'ils se sont façonnées, et cependant l'altière humanité, profondément enveloppée en eux, attend pour pouvoir paraître, et c'est elle qui, à l'heure présente, devrait être l'objet de leur patiente surveillance et de leur constante étude.

C'est dans les saintes profondeurs en l'homme où Dieu rend sensibles les qualités des désirs humains purs, que se trouve maintenant ce qui doit s'apprendre ; la note tonique de la réalité de tout ce qui est vie humaine, résonne dans la conscience de tout homme, mais au cœur même seulement de ses émotions personnelles. La perception réelle est le seul registre de ces émotions, et les recherches, et l'appréciation justes de tous les phénomènes que produit le prochain, restent impossibles, à moins d'être basées sur une nette expérience spirituelle et personnelle, de laquelle, seule, lorsqu'on veut étudier l'hu-

manité en général, on déduit l'hypothèse nécessaire de l'existence humanitaire dans l'humanité.

Le silence fait autour du sanctuaire de sa nature, où la sainteté transcendante, que l'homme est incapable de comprendre, daigne se rencontrer avec lui, en condescendance d'intimité simple avec ses frêles capacités de conscience sensationnelles, fait taire alors toutes les harmonies avec leurs jouissances diverses, dans toute la fruition de ses facultés ; et quelque brillante ou attrayante que puisse être l'œuvre intellectuelle de maîtres qui n'ont pu, ou qui se sont refusés à entendre les vibrations qui résonnent dans leurs profondeurs, leur influence sur la vie des hommes pèse lourdement et n'éclaire point, s'infiltre dans leurs convictions en les refroidissant, et sans les passionner, créent dans les cœurs la négation de tout sentiment véritable, plutôt que l'aspiration pour une plus grande richesse de sentiment.

Le droit légitime de chacun maintenant, homme ou femme — mais un droit des plus difficiles à exiger du développement de la société de nos jours — est celui d'être soi ; et pourtant si chacun n'est simplement soi pour lui-même, la base unique de l'altruisme parfait, qui pourrait racheter la société, fait défaut. Car seulement dans ces profonds sanctuaires de ses émotions, l'homme peut-il être véritablement homme complet ; car là seulement il possède les phénomènes de pouvoirs et de volonté, de

perfection, ce mécanisme pour le but passionné du bien universel, cette forme imprégnée du chargement entier de cette qualité divine qui fait vivre la terre. Alors, mais alors seulement, il est homme, et de l'homme, la Providence.

Hélas ! la triste et sotte humanité, qui porte en son sein le germe de toutes les perfections, se jette à terre pour y être écrasée par les machines sociales façonnées par elle, les chars de Juggernaut qu'elle s'est édifiés, car les semblants de pouvoir qu'elle s'est acquis par des petits gains en science, en éducation, en richesse ou en influence politique, qui lui obtiennent une obéissance relative et quelque admiration, comme aussi les semblants de plaisir qu'elle sait extraire, pendant un court espace de temps, de telles parties de sa nature, en les rassasiant jusqu'au développement anormal, lui font passer à côté, pour la plupart, des pouvoirs et des jouissances qui sont les attributs essentiels de sa profonde sensation humaine.

L'évolution accomplie par l'humanité lui a suggéré avec raison les méthodes et les combinaisons qui pourraient maintenant concourir à l'amélioration et à la convenance générales ; mais elle ne peut s'en servir, n'osant encore chercher la conscience qui est dans les centres de vitalité du cœur, de ces qualités qui sont le grand ressort de la production matérielle et intellectuelle, et qui

dicteraient l'application bienfaisante du matériel pour l'organisation, que la science et les inventions récentes ont pouvu.

On remaque deux lignes de tendance parmi les peuples qui tiennent la tête dans les progrès du monde, et dans lesquels le sentiment d'expériences nombreuses, de besoins et d'aspirations, est continuellement en augmentation, sentiment qui génère la croissance appelée la Civilisation, la tendance à développer péniblement des qualités plus élevées et plus subtiles, et la tendance à se saisir du plaisir, sans se soucier des sentiments plus nobles et plus purs ; et pourtant le développement de ce qu'il y a de plus élevé, surmonterait toute douleur, et le plaisir le plus poignant doit être libre de tout ce qui est avilissant. Il *faut* même que l'homme se développe vers la perfection la plus élevée, et il *faut* aussi qu'il vive dans la joie qui les doit remplir, et puis se déverser extérieurement. Tout ce qui est pur, vrai, humain et divin en l'homme, est de son essence même progressif et plein de jouissance. Ceux qui recherchent ces développements trouvent leurs courageux efforts accompagnés de souffrance, parce qu'ils ne peuvent encore se dépouiller entièrement des impressions extérieures estampillées sur leur intelligence, par les préjugés sociaux, par les formules religieuses, par le dogmatisme rationalistique et par tout ce qui, de plus, offre aux esprits humains, des

matériaux qu'ils devraient manier et dominer, mais qui malheureusement les contrôlent et les dominent.

La lente dégradation qui corrompt les chercheurs de plaisir, résulte en un état maladif, par l'excès de développement auquel ils poussent une classe limitée de facultés, tandis qu'ils laissent absolument s'atrophier la plus grande richesse de celles dont ils sont doués nécessairement en tant qu'ils sont des êtres humains.

L'une et l'autre de ces formes de souffrance sont des signes de l'ignorance étrange de l'homme, des pouvoirs si grands auxquels il se développe intérieurement, et il pourra se délivrer de l'une et de l'autre, s'il se tourne avec fidélité, vers le point de ralliement de toutes les forces essentielles qui sont au dedans de son âme frissonnante. Que ceux qui l'osent, que ceux qui le peuvent, marchent en tâtonnant, d'après les circonstances de la vie d'aujourd'hui, qu'ils prennent ce qui leur arrive et qu'ils rêvent, en se disant qu'ils ne subissent aucun changement ; mais ceux qui s'étonnent, ceux qui ont besoin, ceux qui souffrent et qui cherchent, trouveront tous, les uns et les autres, par raison de cette claire présence de la divine vie de toute chose, qui pétille dans les poitrines humaines à cette triomphante heure de ses labeurs couronnés, qu'ils appartiennent à une race nouvelle dont est doté le monde, et que leurs souffrances, leurs faiblesses et

leurs folies résultaient de ce qu'ils ne savaient point ceci.

Libérez en vous les pouvoirs de votre présente nature; vous, homme-femme, et vous femme-homme, afin que Dieu puisse s'y incarner. Que la voix claire d'une instruction simple appelle à l'adoration, sur les Sinaïs auxquels vous vous élevez à chaque heure de ce doux repos, quand la vie vous est versée à flots intérieurement. Rejetez à droite, à gauche et au loin toutes les réclamations des systèmes de vie et de pensée, qui ont fait leur temps dans le passé, s'ils s'accrochent encore à vos pas, pour gêner votre libre ascension. Une réclamation s'élève avec une sainte légitimité, allumant les flammes sur l'autel de vos cœurs; le cri du monde, pour sa rédemption ! Et voyez ! le Dieu qui se réunit à vous dans le sanctuaire éternel en vous, vient ; et il vient pour cette fin. Voyez, sur la petite scène de votre frêle nature, il y a place pour la plus grande paix, pour l'immensité plénière de réconciliation, des demandes de Dieu avec celles de l'homme, place pour la rencontre en vous du Ciel et de la terre, en vous, petite humanité terrestre !

CHAPITRE XIX

L'ŒUVRE DE L'HUMANITÉ LIBRE

Il y a une pauvreté d'émotion morale dans l'individu et une disette de cette émotion dans l'atmosphère morale dont l'environnent les esprits de ses semblables ; il y a dans les sensations passionnelles un caractère trop léger et incertain — celles-ci étant l'émotion personnelle externalisée et l'impuissance manifestée, aussi bien dans les âmes que dans les corps des hommes, pour supporter sans en souffrir les chocs projetés par les mouvements des sentiments dans l'organisme intérieur de l'esprit, une impuissance qui a été du reste en diminuant — par toutes ces raisons d'insuffisance, disons-nous, l'esprit humain est devenu incapable naturellement, de réduire la capacité humaine, pour devenir le siège de passions intenses et persistantes, qui seront les forces actives et dirigeantes de l'existence. Le génie, phénomène relativement isolé, a été dans la société, le représentant de cette vigueur des capacités internes, qui annihile

la résistance et accomplit ses fins actives ; et les annales et les souvenirs de certains hommes, qui ont été, de temps à autre, richement doués de vigueur, lesquelles ont poussé les multitudes des habitants du globe à toutes leurs activités réelles, ont été garants en quelque mesure, des grandes choses dont est capable l'être humain ; mais à notre génération seule, il a été donné de percevoir, et au stage actuel du développement terrestre, de démontrer, que tous ces phénomènes humains dans lesquels par instinct infailible, les hommes se réjouissent, — le désir d'amour, de justice, d'harmonie et de vérité en augmentation perpétuelle — sont destinés à être moins rares et moins faibles, et à devenir l'attribut dominant et persistant des êtres humains.

Jusqu'à présent, on ne pouvait avoir une claire perception des issues vers lesquelles tend la lutte de l'humanité, et ceux qui souffraient, cherchaient une mesquine consolation dans de vagues domaines de foi et d'espérance, dans de vagues imaginations de bien, basées sur des expériences fragmentaires de la divinité du cœur et de l'esprit, que l'histoire des hommes racontait de temps en temps.

Jusqu'à présent, des milliers qui étaient capables de lutter pour le bien absolu, avec une expérience mûrie et nette, dans chacune de leurs unités de pouvoir et de savoir qui comblaient l'esprit, le cerveau et le corps, de

qualités de mille sortes propres aux besoins universels, ces milliers n'étaient pas jusqu'à présent, disons-nous, enrégimentés. C'est notre époque qui commence à produire des hommes, innombrables comme les étoiles, qui peuvent donner le salut à l'homme, en étant simplement et vraiment dans leur vie extérieure, cette chose divine, qu'ils sont dans les replis les plus secrets de leur cœur. C'est notre époque qui la première produit des hommes qui par sensation personnelle, dans toute l'étendue des facultés, peuvent se rendre compte de la nature de leur vie qui découle de Dieu et qui demeure divine, là, où elle se répand sur les surfaces extérieures de la forme aux sentiments vivaces.

C'est ainsi que par le fait, toutes choses sont changées, c'est ainsi qu'une autre race s'est formée dans l'ancienne race terrestre, et commence maintenant à imposer l'impérialisme de ses facultés. Elle possède le pouvoir, l'harmonie et la toute puissance, dans ses membres individuels et dans sa totalité collective, et tous les hommes estampillés de sa marque, — la souffrance provenant des conditions d'autrefois, — appartiennent à elle. Ceux-ci, s'ils abandonnent tout le reste pour chercher l'initiation dans les voies de leur nature réelle, deviendront les sujets pour certaines expériences marquantes, qui les uniront indissolublement par leur identité, et les réjouiront par leur infinie variété.

L'incroyable phénomène de la conscience sympneumatique constitue la capacité consommée de la créature humaine pour accueillir sans danger l'imprégnation entière de la bi-une divinité, et ce phénomène transformera subitement tout l'aspect du monde humain, changeant et élevant en chacun, le diapason auquel il accordera sa gamme de devoirs et de plaisirs.

La famille humaine, en sa totalité, est devenue une forme dont chaque unité se sait être une partie, et ceci non par un vague instinct, ou par induction philosophique, mais par la sensibilité aiguë qui se développe en chacun d'eux, à toute onde vitale provenant des autres. La réceptivité en un homme, de vitalisations provenant des royaumes nourriciers de la terre, l'élève de suite au-dessus des sollicitations des plaisirs spécifiques, et des avantages qui sont tenus comme désirables sur terre.

Une fois qu'il a éprouvé à force de répétitions, la tendance invariable, d'une jouissance intense et sensationnelle, à le surprendre spontanément, les plaisirs péniblement acquis d'autrefois, tant du corps, que de l'intelligence ou de l'esprit, pâlissent et n'ont plus de charme. La question d'obtenir pour soi des satisfactions personnelles n'existe plus, et ne se pose plus que comme besoin d'obtenir pour son lui agrandi, comme aussi pour tous ses frères, une même capacité pour la perfection de la joie.

Cette question faite par la pauvre nature humaine, par raison même de sa constitution d'une façon pathétique, cette question compliquée dans sa portée complète et vitale sur les peuples, à laquelle jusqu'à nos jours aucune intelligence n'a su faire une réponse suffisante, la question de savoir comment traiter les forces sexuelles, cette question est maintenant résolue. Le pouvoir transcendant qui a pris possession de l'organisme de l'homme, ne laisse plus de place en aucun de ses sens pour un désir quelconque, tout en établissant la liberté absolue de toute dépendance sur les parentés dans lesquelles la vie sociale, jusqu'à présent s'est classifiée, donne toutefois l'inspiration à une capacité qui régularise le déversement en ces parentés, des richesses obtenues, et de telle sorte que les jouissances qui de droit appartiennent à chaque fait de l'existence, sont augmentées et répandues en amélioration.

Celui qui génère et distribue consciemment la qualité sympneumatique de vie, envisage l'existence avec un dédain absolu des intérêts et des convenances personnelles, qui paraît héroïque, mais il est inconscient d'héroïsme étant rempli intérieurement de vastes mers brisant haut de complète satisfaction, qui rendent impossible toute comparaison avec un plaisir quelconque éprouvé habituellement dans le passé. Il faut dire que pour commencer, tant que la réponse faite à sa franche demande

pour cette plus pure de toutes les connaissances de vie n'est faite que d'une manière incertaine, à cause des empêchements organiques en lui, ses pouvoirs de patience héroïque et la foi pour espérer encore ce qui a été donné une fois, sont souvent fort éprouvés; mais la seule foi qui lui est demandée est celle en ce qu'il a ressenti, la foi en cette seule chose qui puisse devenir une réalité pour l'homme, croire qu'elle existe réellement, croire que ce qu'une fois la nature a accompli en lui, elle pourra le répéter. Il faut dire qu'en ces [intervalles de sommeil de la merveilleuse expérience, l'homme est en danger — et souvent il y succombe — en danger de redevenir sujet aux opinions et aux imaginations qui sont acceptées dans les limites étroites des connaissances du monde en général avec les phénomènes de la vie profonde, il est tenté de croire encore une fois, et malgré sa connaissance réelle, il peut céder et croire souvent, que l'existence ici-bas ne peut connaître que les satisfactions du succès, de la puissance, de ses aises ou de l'amour; alors au fur et à mesure qu'il s'abandonne aux stimulants ou aux opiacés de cette chimère, il oublie encore une fois l'estampille contraire à l'homme, affixé aux actes et aux opérations du succès, du pouvoir, des aises, et des amours mondains, leur fâcheuse association, comme en un fatal mariage, avec les injustices, les manques de cœur, les négligences et les convoitises, leur

incapacité absolue à garder la fidélité des natures largement humaines ou de pouvoir les contenter, l'ouverture et l'application insuffisantes qu'ils offrent, à la totalité des qualités fournies par l'âme humaine.

Mais la croissance ne s'arrête jamais, et ne sommeille en l'homme que pour se réveiller avec des vigueurs accumulées, et les hommes qui ont goûté la conscience d'une intense et passionnelle connaissance faite en eux avec un pouvoir, qui génère une force qui est pleinement satisfaisante, et dont le passage en eux est plein de délices pour eux, et pour le monde vers lequel elle fait un effort purement bienfaisante et exaltante; ces hommes retrouvent cette connaissance inévitablement et par des répétitions de plus en plus fréquentes, d'après la fidélité et la simplicité de leur désir, jusqu'à ce qu'elle devienne persistante, jusqu'à ce que, en son ardeur inextinguible, ils se tiennent, sans péril et sans atteinte, parmi l'ébullition sociale, parce qu'alors ils existent vraiment et ne sont plus une simple réflexion, parce qu'ils sont actifs et non passifs, ils donnent au lieu de prendre seulement, ils présentent un front d'airain, à tout ce qui ne contribue pas à l'œuvre de la perfection des hommes; mais ils cèdent par culte d'amour prosterné, devant tout dans le cœur de ces mêmes hommes, comme en eux, qu'ils reconnaissent pour être la présence de Dieu.

Les changements, qui ensuite s'étendent puissamment

sont confiés dans le commencement à la maternelle et sûre garde d'un seul individu ou d'un petit nombre d'individus, et la preuve que de pareils changements peuvent se développer ne se trouve pas dans le nombre considérable de ceux qui les peuvent appréhender, mais dans le pouvoir par lequel ils dominent ceux qui en premier lieu s'en rendent compte, et dans le sentiment qu'ils inspirent à ceux-ci, de l'application voulue de ces changements aux besoins du monde.

D'autre part, les révolutions qui obtiennent leur vrai développement à travers le corps de la société, pénètrent par une pression extrêmement douce et très lente, dans toute l'étendue de son organisme reliée, d'où provient le danger et la futilité, de chercher à pousser à une expérimentation non réelle, parce qu'elle serait prématurée, de la conscience d'une vitalisation intérieure à des personnes pour lesquelles elle est retardée; ; si une pareille conscience très généralement étendue pouvait s'obtenir subitement, malgré la volonté conservatrice divine, la société serait par elle désintégrée et détruite : et ceux-là seuls qui sont capables de recevoir les puissantes imprégnations aussi de la patience infinie qui règne dans la qualité plus exaltée de l'instinct humain, une patience qui annihile tout sentiment de la durée du temps, ceux-là seuls peuvent sans péril pour la vaste fraternité qu'ils doivent servir, tenir devant les

yeux de l'intelligence une ébauche de formes en perfectionnement, que la vie sociétaire assumera peu à peu sur elle.

Ceux qui sont donc sujets à de puissants phénomènes, qui conçoivent une participation universelle en eux, et un profit universel par l'effet de cette participation, n'ont pas affaire avec ceux dont les natures et les circonstances cadrent mutuellement dans un accord parfait qui les contente. Ceux-ci n'ont pas besoin du médecin, ceux-ci peuvent, pour la plupart, être considérés comme accomplissant l'œuvre la meilleure que leur suggère leur capacité, l'homme ne peut juger l'homme. Mais à ceux qui sont tourmentés, qui sont travaillés de désirs, qui souffrent, qui s'épuisent, qui cherchent l'énigme de la vie, l'homme qui a questionné et souffert autrefois, peut parler à cœur ouvert et affirmer son affranchissement. Une fois que ces âmes libérées, sont entrées en possession d'une passion plus ardente que celle racontée dans les romans, une fois qu'elles comprennent les lois de l'existence qu'elle imprime en leurs cerveaux, les similitudes qui apparaissent dans leurs intuitions identiques, commencent à leur créer entre eux — alors même que leurs devoirs sur terre les séparent loin les uns des autres, — une nouvelle forme sociétaire, strictement cohésive, quelque éloignée qu'en soit la première atténuation. L'unité de conscience de cette société en son existence, comme partie d'un grand

tout, qui doit rayonner les vîgueurs de chacune des facultés, nourrie de spoints les plus intérieurs de son contact avec des univers plus élevés, la constitue le commencement d'un vaste peuple, qui doit venir comme sauveur. Les passions qui arrivent par évolution à être ainsi connues, qui sont riches du mariage de tous les sentiments, et de tous les sens, sont l'émerveillement grand, des phalanges de martyrs fidèles qui ont recherché le progrès le plus altier, sans autre espoir que d'y apprendre la résignation, la renonciation et l'acceptation; et dont les formes de volonté purifiée maintenant, versent des flots de joies qu'ils sont incapables de contenir et qui se déversent extérieurement.

Cette incapacité à détenir pour lui seul, les pures forces vitales, est plus que toute autre chose caractéristique de la reprise par l'homme de ses vraies qualités de corps et d'esprit, de la destruction de cette consolidation en densité de ses formes anormales et qui ne sont que les conditions rendues possibles par ses erreurs d'âme et de corps. La reprise du sens pur, qu'il est par rapport à tous les pouvoirs qui le constituent homme, le récipient et l'agent à la fois, génère en lui une appréciation spontanée de tous les phénomènes de la société, que les systèmes anciens de moralité figuraient d'avance d'une façon fragmentaire, mais qui dans sa nouvelle simplicité, et sa nouvelle largeur, les corrige et les couronne tous. Par la com-

plète identification des intérêts généraux et personnels, qui est établi dans l'esprit, le monde se lit comme un livre ordinaire. Le sentiment de la rivalité dans les choses morales et matérielles n'existant plus, et avec sa disparition, la tendance aussi à mesurer constamment le moins que donne la nature humaine, avec le peu, qui est pourtant le plus qu'elle puisse donner, le jugement des hommes, par les hommes cesse forcément. On ne questionnera plus la vertu des autres, alors qu'il ne sera plus possible de questionner la sienne, car l'idée de la vertu n'existe que par le rapport apparent entre elle et le vice, comme signe de conditions supérieures seulement en comparaison, de conditions inférieures ; et cette idée abandonnera tous ceux qui auront la conception que tout être humain est doué de la même façon, en raison de la constitution organique de l'humanité entière, de tous les éléments de la pure, et de la plus divine humanité ; et que les erreurs des hommes résultent de cette mauvaise gestion organisée par toute la société terrestre, des forces de vie de l'individu, qui en doivent être le capital productif, et pour l'évolution desquelles la société doit être, comme lui, responsable.

Tout homme saura que quelque élevée que puisse par comparaison paraître sa petite excellence individuelle, il ne peut être vraiment parfait, tant qu'il y a, en un homme quelconque, une maladie morale ; car les courants de vie

morale, comme par le fait aussi, ceux de la vie physique, circulent au travers de toute la structure humanitaire, portant à chacune des parties, une fraction du trouble qui est localisé en une partie quelconque. Les hommes cesseront de dire d'eux-mêmes ou des autres, qu'ils sont plus ou moins vicieux ou vertueux, alors qu'ils auront réfléchi, en apercevant ou en ressentant une tendance à l'erreur, que c'est un symptôme d'une faculté enfiévrée ou congestionnée, ou atrophiée ou paralysée, et que l'utilité, et même la seule utilité de cette perception ou de cette expérience, est de porter à la recherche de l'empêchement au développement universel qui se laisse ainsi entrevoir. Il en ressortira une humilité d'esprit qui n'est pas l'humilité ordinaire (celle-ci n'existant que par rapport à l'ignorance et à la suffisance) et qui désarmera par sa douceur un grand nombre qui sont habitués à se considérer, à cause de certaines théories artificielles, comme des objets de mépris, de censure et d'aversion, et les attirera à ceux qui se sont facilement accoutumés à peser les excellences relatives. Car lorsque ces derniers estiment, que les héritages de tendances qui en adviennent, heureuses ou difficiles, qui résultent dans le bien, sont communs à l'humanité entière, comme tout ce qui vient de Dieu, lorsqu'en cherchant où le besoin de la divine production est le plus grand, ils s'approchent des pêcheurs avec l'excuse d'avoir un besoin de donner cette force

qu'ils ont depuis longtemps en réserve, lorsqu'ils s'approchent, comme en suppliant, pour qu'on accepte d'eux ce qu'ils n'ont pas le droit de garder plus longtemps, et qui deviendrait un fardeau ; lorsqu'il en est ainsi, une ère nouvelle est ouverte dans l'histoire du ministère de la charité, pour ceux qui donnent et pour ceux qui reçoivent ; et dans ceux qui font le mal, comme en ceux qui en souffrent, une source dormante de vie s'élèvera, dans le sentiment qu'ils sont nécessaires dans une même cause pour le salut de l'humanité ; que leur effort à se débarrasser de la misère et de l'erreur, est nécessaire au perfectionnement de l'homme ; que Dieu et l'homme s'attendent à leur aide, et ne s'en passeront pas.

Caché dans le nombre immense de la population de la terre, ainsi que la force latente qui git dans le minerai de mines inconnues encore, se trouvent des mondes nouveaux de puissantes facultés, qui attendent l'heure de la libération. Parmi les barbares de la civilisation et des déserts, parmi les avilis, les rétrogrades et les non-développés, l'organisme qui est en la forme de l'homme, contient comprimé, serré, muet encore, la majeure partie de cette capacité de devenir l'homme idéal, qu'appellent les cœurs de l'homme.

Les pouvoirs d'esprit, d'âme et de corps dont l'humanité fera montre, par complète évolution des forces les plus profondément endormies en elle actuellement, dé-

passent toute imagination, sauf celle toute rudimentaire de ses membres les plus doués de nos jours.

Reconnaître les vastes réserves qui sont les germes du développement humain dans l'avenir, au fur et à mesure qu'elles donnent signe de germination parmi les milliers de tous les pays, appliquer à leur éducation et à leur règlement, les facultés fines et vigoureuses qui sont le meilleur résultat obtenu par les efforts du monde jusqu'à nos jours, telle sera la tâche pour laquelle le plus riche matériel d'informations acquises, la sagesse la plus profonde, les impulsions les plus pures, les ressources les plus vastes et les applications les plus intelligentes de cette minorité dirigeante d'hommes, dont le progrès personnel leur a fait confier celui des autres, sont si insuffisants qu'un simple aperçu du devoir qui sera dans l'avenir celui de l'homme vers l'homme, est absolument accablant ; le sentiment de ceux mêmes qui sont le plus puissamment sages, le plus ardemment aimants, ne peut être que celui du néant de leur petite offrande, relativement à l'immensité des besoins ; que leur tout et leur mieux est comme rien. Ils doivent se reposer et agir, avec confiance, en l'ampleur des ressources de la puissante nature humaine, et en ce Dieu qui demeure en elle, qui apparaît et opère en elle ; car le plein progrès, qui ne fait que surgir sur la scène sociale, faussé par mille empêchements, viendra ; le progrès de l'humanité plus accomplie du globe ; et avec

cette croissance, grandira également l'instinctive perception, nécessaire pour conduire et pour dominer les autres.

Le problème à mille faces diverses que nous offre en ce moment la terre entière, qui exige et la théorie et l'action politique et sociale, n'est pas d'une solution définie, à cause des incapacités de l'âme humaine actuelle. Une fin et un but, pour l'existence sur terre, se sont imposés aux intelligences des hommes, plus grands que le moyen des hommes d'y atteindre. Il n'existe pas de penseur, de rêveur, de faiseur de projets qui, dans ses imaginations les plus étendues, puisse trouver à réconcilier les exigences de la moralité et des convenances, de manière à pouvoir prédire avec certitude, qu'une méthode quelconque d'action accomplira telle portion du bien universel.

La sincérité qui cherche à préserver de la désintégration le bien qui existe déjà, et les partisans du libre développement des germes de bien nouveau, calculent mal à tout moment, les uns et les autres, les effets dans la masse humanitaire générale, des mesures dont ils se font les avocats. Ceux doués d'une ampleur plus grande de pensée et de sympathie conçoivent davantage toutes les complications et les faces complexes des besoins des hommes, et se sentent presque paralysés par la conviction de l'insuffisance des facultés humaines pour y porter secours, par la persuasion qu'ils ont qu'il n'existe aucun

système de pensée, de religion, de moralité, de politique, qui n'échoue, non pas parce qu'il est mauvais, mais parce que tous sont trop partiels dans leur reconnaissance de la totalité de ce que demande l'homme, et que leur non réussite est due à la petitesse de l'intelligence humaine. C'est pour cela que les hommes et les femmes aux natures développées qui se trouvent éparpillés maintenant sur la surface du monde, et qui, sans négliger leurs devoirs et leurs affections personnels, se mettent à rechercher et à obtenir, une nette communion de sens, de sentiments et de pensées, avec le symplemma caché, acquérant ainsi par excès d'élément vital, qui cherche toutes les minuties de la vie humaine, vigoureuse entente des demandes prodigieuses de l'évolution humanitaire; et ils obtiennent, une fois pour toutes, la conviction de l'incapacité absolue de l'esprit humain, de créer un plan fixe quelconque pour faciliter cette évolution. Ils trouvent leur mécanisme mental placé en équilibre entre un devoir infiniment grand, qui est au dehors d'eux, et une impulsion impérative au dedans; et percevant que ce mécanisme cède et se brise, ils abandonnent l'effort d'en extraire le labeur qu'il ne saurait donner. Ils cessent de considérer l'esprit comme utile pour les longs approvisionnements et la lente élaboration des idées; ils cessent de penser et de faire des projets, de creuser les pensées et les projets des autres, de réfléchir, de spé-

culer et de s'étonner ; ils tiennent dorénavant toute l'étendue de leur intelligence, comme un terrain de passage pour l'issue de leur volonté perfectionnée pour l'excellence de l'action. Ils en bannissent tout dépôt d'idées préconçues, ils le tiennent libre et net, afin que les passions les plus puissantes pour les divines consommations puissent y trouver place encore, tout en le traversant et y trouvant l'instruction réflétée des miroirs de l'expérience terrestre, afin de les pouvoir rayonner ensuite.

Les changements dans la société nationale et dans la vie de famille, qui se laissent deviner comme possibilités ou comme nécessités, par l'imagination des bienveillants et aussi des mécontents, reflètent en partie la vérité, tout en la contrefaisant, et sont utiles comme le sont tous les efforts à prévoir, puisqu'ils suggèrent la tendance générale des besoins des humains, et ils sont funestes aussi au progrès sain en autant qu'ils font naître une attente, à jour fixe, d'événements définis.

Car de même qu'il n'est pas permis à un parent d'affirmer ce que son enfant à naître montrera de facultés, ou accomplira comme action ; de même aussi, il n'est pas permis à un siècle, de décider par rapport aux siècles à venir qu'il engendrera, la manière précise dont s'effectuera leur évolution.

La véracité générale dans l'esprit des prédictions qui

entretiennent l'espoir par de vagues prophéties, n'est pas plus remarquable que la constante absence de leur accomplissement au pied de la lettre ; car si l'attente éveillée par les plus anciens prophètes religieux, ou les prophètes plus modernes de notre société, n'admet pas la vérification de leur parole par des faits particuliers et uniques, dont les hommes, à cause de leurs tendances étroites, cherchent encore l'accomplissement ; l'essence même de leurs dires se trouve réallisée en un millier de phénomènes qui surgissent dans l'humanité. Cette incorporation plus complète de la nature divine dans la forme de l'homme, largement pressentie par bien des peuples ; avec des définitions diverses, des méthodes désirables pour son avènement, n'est pas moins le fait le plus évident et le plus universel, de cette heure brillante de développement, parce qu'il a lieu avec puissance dans l'étendue de quelques milliers de poitrines du grand total des humains, au lieu de se manifester en une seule personne ou en un seul événement ; et les sages et les sanguins qui déduisent à la fois de la souffrance et des capacités de l'actuelle nature humaine, un avenir d'un ordre nouveau dans un monde uni-sociétaire, n'en doivent pas moins rester convaincus que la nature définitive de toutes parentés harmonieuses, publiques et privées, vers laquelle tendent les hommes, ne saurait convenablement s'établir sur la base des talents dont ils disposent jusqu'à présent.

Dans toute l'étendue du réseau qui grandit largement, silencieusement, mais d'une manière conséquente, sur la terre, de ceux qui se disent les compagnons d'êtres d'un ordre plus élevé, donc aucune impatience née de l'attente d'événements définitifs, quoiqu'il ne leur soit plus possible de vivre pour un but autre que d'avancer le moment de la possession par tous les hommes des idées universelles de perfection. Les membres épars de cette fraternité inséparable réduisent d'un commun instinct toutes les complications de l'existence à leur plus simple expression. Ayant acquis par leurs rapports conscients avec ces royaumes plus fins d'existence qui nourrissent la moralité terrestre, un degré de faculté morale, qui affirme de suite son adaptabilité aux nécessités humaines, ils imposent le silence en eux à toute clameur pour l'anticipation des lois à suivre. Les projets, les théories, les doctrines, les dogmatismes disparaissent, en se rencontrant avec le courant vigoureux et direct de l'activité qu'ils émettent en accomplissant chaque devoir le plus proche, le plus simple et le plus évident. Leur prétention à une faculté pour comprendre les méthodes moindres de la Divine nature universelle, se sent défaillir par raison de la pression excessive de la perception immense des destinées qui attendent les désirs qu'ils émettent maintenant. Ils ne demandent pas aux sources jaillissantes, qu'en une douce

félicité ils sentent surgir des fontaines mêmes de leur nature personnelle, comment elles sauront découvrir le chemin qu'elles prendront pour atteindre les mers, qui en dernier lieu les recevront, mais goûtent de suite la joie de donner en abondance à ce qui les environne, en attendant l'extension de leur vision. Ils savent que l'entière solution du problème terrestre dépasse de beaucoup le pouvoir actuel pour le résoudre, et que l'humanité, qui est chargée de ce travail, devrait suspendre ses folles activités enfiévrées, pendant qu'elle se corrige, à l'aide de sa nature meilleure, de ses défauts connus, qui sont la peste du corps social.

C'est ainsi que ceux qui sont sujets aux influences secourables qui les enveloppent, et dont ils recherchent les conseils et la société, dans les royaumes cachés qui leur deviennent familiers, s'aperçoivent de plus en plus, que de nécessité ils se retirent de toute sympathie avec les méthodes actuelles de la vie sociale. Il est certain qu'aussi longtemps que leurs travaux et leurs devoirs les retiennent à un poste quelconque, leurs douces sympathies pour tout ce qui touche les hommes et qui est aimé d'eux, même leurs erreurs et leurs folies, leur feront taire l'abîme qui sépare leurs motifs purement universels, des motifs plus mesquins, qui forcément sont le pivot actuel des actions de la majorité des hommes.

Ils n'ont point la capacité pour dire quand un autre

aura développé les conceptions étendues qui les soutiennent pour leur part ; mais ils se tiennent isolés, et travaillent, n'importe où se trouve un symptôme que leur présence pourra être utile : car dans la société, il n'existe aucune reconnaissance générale, de la nécessité pour les hommes, de vivre simplement pour Dieu et les hommes.

Mais pourtant, vous, les enfants de flamme, les fils du génie brûlant d'une immense moralité, la terre qui depuis longtemps est en travail de vous, vous a enfin mis au monde et vous êtes innombrables !

Toute solitude est donc abolie, et tous les désespoirs doivent disparaître ! Ceux qui s'élèvent comme les produits de la récolte spirituelle de la terre, se trouvent tous d'une même famille ; ils se reconnaissent au premier contact de personnes ou de pensées, comme se connaissant déjà ; ils découvrent qu'ils se nourrissent mutuellement des approvisionnements de vie, que les sympathies justes engendrent, et les besoins véritables attirent ; et ils apprennent que la faim intérieure dont ils souffraient est plus que satisfaite, parce que les uns dans les autres, et dans leur multiplicité, ils aperçoivent les facultés et la puissance, dont le manque a fait la misère du monde, et dont l'évolution certaine montrera un monde nouveau donné aux hommes !

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I^{er}

LA MALADIE TERRESTRE

L'organisme originel de l'homme. — Le changement qui s'opéra en lui par la chute de l'homme. — L'accroissance animale. — Le conflit des courants de vie. — Son effet sur le système moral et physique humain. — La confusion des idées par rapport à la séparation de la matière et de l'esprit. — Le savant et le théologien. — La conscience de surface et celle de l'intérieur. — La philosophie de la mort..... I

CHAPITRE II

LA DESCENTE DIVINE

La loi des procédés évolutionnaires. — Courants d'amour. — Leur nature et leurs opérations. — Les impulsions dynamiques. — Le contact émotionnel avec la divinité. — Ses effets sur les aspirations des hommes. — La réponse faite par l'organisme avivée à la puissance divine. — La bi-unité de Dieu et de l'homme..... 18

CHAPITRE III

LA BATAILLE INVISIBLE

L'invasion de l'organisme humain par des forces occultes et désordonnées. — Des barrières élevées par le septicisme moderne à la prise en considération de ce sujet. — Des méthodes de recherches expérimentales, et l'analyse des forces morales dynamiques opérant dans la nature. — Des traditions à l'appui trouvées dans les anciennes croyances 34

CHAPITRE IV

LE TÉMOIGNAGE DES SIÈCLES

L'accroissance animale, à la fois une protection et un champ pour l'invasion. — Les premiers stages de l'expérience produisent une certaine faiblesse. — L'effet produit sur l'organisme par un effort trop élevé dans des conditions prématurées. — La nécessité d'un entraînement. — L'adaptation de l'organisme aux expériences. — Des traditions qui confirment le contact des êtres terrestres avec des êtres non terrestres. — Des traditions égyptiennes, phéniciennes, talmudiques et autres. — Des traditions qui se rapportent à la nature duale de la divinité. — Le récit de la création de l'homme fait par Moïse. — L'Élohim ou Dieu dual de l'Ancien Testament. — « La Shekinah » du Talmud, et « la Shekinta » du Targum. — Du « roi et de la reine couronnés » de la Kabbala..... 55

CHAPITRE V

LA PRÉSENCE MESSIANIQUE

Le cycle nouveau du développement humain. — Des phénomènes spirituels qui l'accompagnent. — Des aspirations de moralité qui y appartiennent. — Le Sympneuma donné à tous. — Des pouvoirs résultant de la présence sympneumatique. — Ils harmonisent tous les modes de pensée religieuse ou philosophique de nos jours. — La perception de la bi-unité de la nature divine et humaine est une condition de l'héritage évolutionnaire... 75

CHAPITRE VI

L'AMOUR

Les procédés évolutionnaires sont d'abord lents et restreints à un petit nombre. — Leur opération en l'homme et en la femme. — Des anciennes traditions traitant de la bi-unité des hommes. — De l'effet de l'influence du Christ. — Des affections. —

L'âge de la chevalerie. — Du développement des instincts moraux plus purs, jusqu'à nos jours..... 90

CHAPITRE VII

LE MONDE DE LA SUB-SURFACE

Des propriétés fluides de l'organisme premier, bi-un de l'homme. — Du rayonnement des courants vitaux. — De l'effet produit sur ces courants par l'introduction du désordre qui résulta de la séparation des sexes, tant pour le mâle que pour la femelle. — Du conflit dans la nature entière qui en fut la conséquence. — De l'invasion désordonnée de la nature de surface par le degré de sa sub-surface. — Des méthodes d'attaques spirituelles et de leur action sur la conscience plus fine des hommes..... 101

CHAPITRE VIII

DE LA RÉVÉLATION DES SECRETS

Des facultés et méthodes nouvelles pour la pensée, qui agissent maintenant comme résultat du procédé évolutionnaire. — De l'attitude morale et mentale nécessaire à leur développement. — Des caractéristiques généraux de la puissance et de l'opération sympneumatique. — De leur influence sur la parenté de l'homme avec Dieu et l'humanité. — De la génération en l'homme de l'amour divin et de la sympathie universelle. — De l'effet de ceux-ci sur l'instinct féminin 123

CHAPITRE IX

LA FEMME APPELÉE

De la différence entre l'opération sympneumatique dans l'homme et dans la femme, et des devoirs nouveaux et divins, l'un envers l'autre qui en résultent. — De la force purement féminine, tant dans la nature, dans l'homme et la femme, qui est le dernier à revivre des forces universelles latentes. — La condition bi-une est

absolument essentielle au rayonnement de la pure vie divine. — Des obstacles à l'évolution dus à la tendance fixe de la pensée moderne 139

CHAPITRE X

LA RÉPONSE DE LA FEMME

Le nouveau départ de la femme. — Ses devoirs plus élevés, ses aspirations latentes. — Sa lutte et ses dangers actuels. — La pleine solution de ses difficultés..... 153

CHAPITRE XI

L'INTELLIGENCE

Des conditions et des nécessités de l'humanité d'aujourd'hui. — De la pensée philosophique moderne. — De ses effets paralysants sur le progrès moral. — De son incapacité de traiter les problèmes de l'existence. — L'esclavage moral résulte de la tyrannie de l'intelligence. — Les connaissances les plus élevées proviennent de l'expérience morale. — Les généralisations tirées du passé sont sans valeur comme base pour une sociologie nouvelle 165

CHAPITRE XII

LA SOCIOLOGIE NOUVELLE

La question sociale prime toutes les autres. — Les forces nouvelles viennent pour la résoudre. — La méthode de cette solution. — De la reproduction de la race. — De l'impénétration sympneumatique. — De l'impuissance morale de l'humanité. — Des causes auxquelles elle est due 180

CHAPITRE XIII

LA FACULTÉ NOUVELLE

De la conscience plus affinée. — De ses pouvoirs de perception et

de critique. — De la nature et des méthodes de son développement. — La revue passée de la race, de ses facultés, et des enseignements de moralité. — Moïse. — Le Christ. — L'enseignement religieux le plus élevé ne repose pas sur l'appui des phénomènes 195

CHAPITRE XIV

LES PHÉNOMÈNES SPIRITUELS

Des effets produits sur l'organisme qui s'ouvre aux influences spirituelles. — Les phénomènes occultes et apparemment surnaturels, actuels, sont superficiels dans leur nature. — Des dangers de la période de transition. — De l'infestation. — De l'inspiration. — De l'aspiration humanitaire indispensable aux développements nouveaux, comme pierre de touche et comme protection. — L'application de l'enseignement du Christ à l'aspiration moderne. — La clé de l'histoire..... 216

CHAPITRE XV

L'HOMME CACHÉ

L'intégrité de l'homme réel au-dessous de ses surfaces. — Du courant continu à travers l'histoire du progrès. — Des effets relatifs du crime sur l'individu et sur la société. — Vue générale des besoins humanitaires. — Des capacités nouvelles pour les traiter. — De la véritable fonction de l'appareil intellectuel. — Du champ élargi de la vision morale et scientifique..... 229

CHAPITRE XVI

LE CHRIST

Revue historique de la condition de la femme. — Sa position fautive. — Des raisons de son imparfait développement. — Des effets de l'œuvre du Christ sur la nature intérieure de la femme, de l'homme et des peuples. — De l'insémination et de la dissémination d'une force morale intense par les civilisations romaines,

byzantines et du nord. — Des changements qui s'ensuivirent. —
Du progrès humanitaire..... 242

CHAPITRE XVII

DIEU AVEC NOUS

De l'incarnation universelle. — Ses premiers fruits et ses modes
d'opération. — De l'augmentation de sympathie. — De la souff-
rance qui en résulte. — De l'instinct de l'universalité. — Du
manque de sagesse dans les illuminés. — Du manque d'illumi-
nation dans les sages. — De la nécessité de la compréhension
personnelle des forces divines et des empêchements qui s'y
trouvent..... 254

CHAPITRE XVIII

LA LIBÉRATION DES ESCLAVES

Du concept populaire du bien et du mal. — De sa modification
inévitale. — De la faculté de savoir distinguer. — De la véri-
table puissance et connaissance spirituelles de l'homme. — De
son devoir de les développer. — De la tyrannie des préjugés. —
De la liberté essentielle aux recherches spirituelles. — De la
sainteté de l'individu et de ses aspirations 269

CHAPITRE XIX

L'ŒUVRE DES LIBÉRÉS

De la croissance des hommes et de leurs croyances plus élevées. —
Réponses à maintes questions. — Notion sociale, héroïque. —
De la tendance à la construction en société de la foi nouvelle. —
De l'identification, qui augmente, des intérêts de l'individu avec
ceux de tous. — Du silence de la critique. — Des forces en ré-
serve de la vertu de l'avenir. — Du second Avent. — L'homme
sympneumatique se refuse à escompter l'avenir. — Sa force. —
Sa réticence et son courage..... 281